

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04049 2217

JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto



XXII. 5

BIBLIOTHEQUE
MUSEUM
TRANSFERRED

LA DESTINÉE

Paris. — Imprimerie TÉQUI, 92 rue de Vaugirard, 92.

LE R. P. FELIX, S. J.

LA
DESTINÉE

RETRAITE DE NOTRE-DAME

DEUXIÈME ÉDITION



BIBLIOTECA
C. S. R.
ad S^{tas}. Annae.
MARIANOPOLE

PARIS

TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE L'ŒUVRE SAINT-MICHEL

85, RUE DE RENNES, 85.

1888

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED



AU LECTEUR

Des conseils dont nous apprécions la haute valeur, et des désirs qui sont pour nous comme des ordres, nous déterminent à commencer la publication d'une série de discours inédits, dont nous offrons aujourd'hui aux lecteurs le premier volume. Les autres suivront, à des intervalles plus ou moins rapprochés, selon le temps, les loisirs et les forces que la divine Providence voudra bien nous ménager.

Ces volumes se distinguent de ceux de nos conférences, en ce qu'au lieu de donner d'une manière continue un enseignement philosophico-religieux, ils traiteront surtout de la vie morale et chrétienne. Les retraites données à Notre-Dame de Paris en fourniront le fond

principal, mais non pas à l'exclusion complète des prédications données dans d'autres cités (1).

Pour suivre la marche indiquée par la nature même des choses, et nous conformer à l'esprit des exercices de notre Père St Ignace, nous commencerons par le plus général, pour descendre, ensuite, au plus particulier.

Voilà pourquoi nous posons, comme point de départ de tout, au début de cette publication, la suprême question de la *Destinée* humaine, ou de la *fin dernière* de l'homme. En tout ordre de choses, et alors surtout qu'il s'agit de notre vie, ce qu'il faut considérer et regarder avant tout, c'est la fin, *in omnibus respice finem*. Il n'est pas besoin d'insister pour montrer comment ce problème de la Destinée a, pour tout homme sur la terre, un intérêt transcendant, et comment, dans un sens vrai, tout l'intérêt qui s'attache à la vie se résume dans ce suprême intérêt.

(1) N. B. Cette nouvelle publication se fera sous un format plus modeste, afin qu'elle puisse être mise, à meilleur marché, aux mains du clergé, auquel elle s'adresse non exclusivement, mais spécialement.

Note de l'Editeur.

Mais, cette question de la Destinée, toujours d'une importance exceptionnelle, l'est aujourd'hui plus que jamais, et emprunte aux grandes aberrations de notre temps un intérêt spécial d'*actualité*.

Allez au fond de toutes les grandes négations de ce siècle : vous y trouvez la négation, au moins implicite, de la *Destinée*. Ce qui caractérise notre siècle, au point de vue où nous sommes, ce n'est plus seulement l'oubli pratique, c'est la négation théorique de la Destinée. Oublier pratiquement la Destinée suprême ou la fin dernière, c'est un mal assurément, un grand mal déjà ; mais le mal le plus profond, c'est de nier audacieusement la Destinée elle-même. Voilà ce qui caractérise surtout notre siècle ; et l'on peut dire qu'au sein des générations chrétiennes, jamais rien de semblable ne s'était vu.

Pour bien se rendre compte de cette effroyable aberration de notre temps, il faut tout d'abord bien entendre ce que signifie ce mot : la *Destinée*.

La Destinée ne consiste pas dans le passage plus ou moins retentissant d'un être apparaissant

à la surface de cette terre, et disparaissant après y avoir laissé, reconnaissable ou non, la trace de son passage. Cela peut se nommer le *phénomène*, mais non pas la *Destinée* de la vie.

La *Destinée* ne consiste pas non plus dans l'aptitude que présente la constitution de tel être, pour l'accomplissement de telle ou telle fonction. On dit improprement : tel animal, tel végétal, le bœuf, le cheval, le chêne, l'olivier a telle ou telle *Destinée*. Mais, dans ces situations indéfiniment multipliées, il est évident que le mot *Destinée* n'a qu'un sens restreint, inférieur, et tout à fait impropre.

La *Destinée*, enfin, n'est pas ce que les païens nomment le *Destin* : sorte de divinité sourde et aveugle, qu'ils substituaient à la Providence; car, la *Destinée*, dans le sens élevé et l'unique vrai où nous prenons ici ce mot, suppose, et dans l'Être qui la fait, et dans l'être qui la reçoit, l'intelligence et la liberté; ce qui exclut toute idée de fatalité.

Donc, pour bien entendre le sujet dont il va être question dans ce volume, il faut, avant tout, écarter ces notions inexactes de

ce que nous exprimons par ce mot : la *Destinée*.

Qu'est-ce donc que la *Destinée*, telle que nous la considérons dans les pages qu'on va lire?

La *Destinée* est le terme fixé à la créature douée d'intelligence et de liberté, par l'acte intelligent et libre du Créateur (1).

Et par ce mot *terme* nous n'entendons pas la cessation de la vie, ou le *nec plus ultra* de l'existence. Nous entendons, au contraire, par ce mot, le point culminant de l'existence, où la vie, loin de cesser d'être, doit trouver sa dernière perfection et sa pleine consommation.

Bref, la *Destinée* est un terme non *négatif*, où la vie disparaît et s'évanouit; mais un terme *positif*, où la vie se complète, s'achève et trouve, avec toute sa plénitude, la perfection et la félicité dont elle est capable.

Il est facile, dès lors, d'entendre comment et pourquoi la négation de la *Destinée* est au fond des grandes erreurs doctrinales de notre temps.

(1) N. B. Le présent écrit s'adresse aux chrétiens et à tous ceux qui, sans l'être encore, gardent au moins la croyance à Dieu, à la Providence et à la liberté.

L'Athéisme nie la Destinée ; parce qu'en supprimant Dieu, il supprime l'acte créateur, qui fait la Destinée en fixant à la créature le terme où elle doit aboutir.

Le *Panthéisme* nie la Destinée ; parce qu'il n'est lui-même qu'un athéisme déguisé, et que le *dieu tout*, ce fantôme de dieu, qu'il prétend conserver, est aveugle et sourd comme la fatalité elle-même.

Le *Matérialisme* nie la Destinée ; parce qu'en supprimant l'âme comme distincte du corps, il ne laisse subsister que les combinaisons successives et les phénomènes transitoires de la matière.

Le *Positivisme* nie la Destinée ; parce qu'il élimine de sa prétendue science de la vie le point de départ et le point d'arrivée, et sous le semblant de l'*abstraction* nie, en réalité, l'un et l'autre.

Le *Transformisme* nie la Destinée ; parce qu'au lieu d'admettre, comme principe efficace de tout, l'acte de Dieu créateur assignant à l'être, avec la fonction qu'il doit remplir, le terme où il doit aboutir, il ne laisse plus voir

dans le monde que la perpétuelle et universelle *poussée* des êtres, montant de degré en degré jusqu'à l'homme, et qu'en posant la nature humaine comme le point supérieur de cette progressive ascension des êtres, il ne peut dire où doit *aboutir* l'homme lui-même.

Enfin, le système d'erreur qui a le plus la prétention d'assigner à l'homme une Destinée, le *Métempsykosisme* nie, lui aussi, la Destinée suprême; parce qu'il admet, avec la survivance d'outre-tombe, une marche indéfinie de l'âme humaine vers un terme, dont elle est censée s'approcher toujours sans pouvoir l'atteindre jamais.

Ainsi, rien n'est plus certain : toutes les erreurs radicales de ce temps nient, plus ou moins explicitement, mais toutes nient réellement ce que nous appelons de ce nom, qui marque le plus haut sommet de la vie, la *Destinée*. Cette négation est dans le courant d'idées qui emporte notre siècle.

Or, par la force même des choses, les courants d'idées, qui traversent le monde intellectuel, déterminent des courants parallèles

dans le monde moral, et exercent sur les mœurs et les pratiques de la vie une influence en quelque sorte fatale ; si des individus peuvent résister à ces courants, les masses n'y résistent pas.

Voilà pourquoi, sous l'empire de l'idée, qui répudie la Destinée, ceux-là même qui ne la nient pas théoriquement, la nient pratiquement en la laissant dans l'oubli.

Après cela, faut-il s'étonner de voir la très grande majorité des hommes rouler dans un tourbillon d'affaires, de plaisirs, d'ambitions et d'agitations, en dehors de toute préoccupation de fin dernière et de Destinée suprême ? Véritable chaos humain, se débattant entre deux négations et deux oublis : négation et oubli du commencement ; négation et oubli de la fin, et produisant pour la vie réelle des désordres analogues, si ce n'est tout à fait identiques.

Théoriquement, plus de but à la vie, plus de Destinée à l'être humain ; mais des phénomènes, encore des phénomènes, toujours des phénomènes.

Pratiquement, des générations qui viennent

et des générations qui s'en vont, sans demander d'où elles viennent et où elles doivent arriver. Drame humain, où il y a des scènes et encore des scènes, mais où l'on ne voit pas, même en perspective, un dénouement quelconque ; suite d'acteurs qui se succèdent sur ce vaste théâtre de l'action humaine, y jouant un rôle qui ne peut aboutir ou n'aboutit qu'à ce terme négatif, le *Néant*.

Tel est le fait contemporain ; fait lamentable, fait effrayant, qui explique le désarroi et l'incohérence de notre présent, et ouvre devant nous un avenir qu'on ose à peine regarder : un tel oubli et un tel mépris des plus grands intérêts humains ne pouvant aboutir, même dans les temps, qu'au plus grand désastre de l'humanité.

Il importe donc plus que jamais de faire briller aux regards de tous, et notamment aux regards des croyants, cette grande lumière qui est, dans le monde humain, à peu près ce que l'étoile polaire est dans le monde astronomique.

C'est ce que nous essayons de faire dans les

discours qu'on va lire. Puissent beaucoup de nos frères bien-aimés, en parcourant ces pages, retrouver cette étoile de la Destinée qu'ils ont peut-être trop perdue de vue, et reprendre en la suivant ce chemin royal qui doit nous conduire tous à ce terme suprême; là où nous avons la vocation de nous rencontrer et de nous embrasser, d'un embrassement éternel, dans le cœur de Dieu.



LA DESTINÉE

LA DESTINÉE DEVANT LA VIE HUMAINE

*In omnibus operibus tuis,
memorare novissima.*

Dans tout ce que vous faites,
songez à la fin dernière.
Eccli. (vii. 40.)

Messieurs,

Parmi toutes les questions qui peuvent se poser devant l'homme intelligent et libre, la première et la plus décisive de toutes c'est, sans contredit, la question de sa propre Destinée.

L'idée de la Destinée occupe le plus haut sommet de l'intelligence de l'homme et doit être la principale préoccupation de sa vie; car la conquête de sa Destinée est la suprême obligation qui s'impose à sa liberté : elle est, parmi toutes les responsabilités de l'être doué d'intelligence

et de liberté, la *responsabilité* souveraine, celle qui est, à la fois, la racine et la raison de toutes les autres.

Donc la première, on pourrait même dire, dans un sens vrai, l'*unique* question que doit se poser l'homme intelligent et libre, sera toujours celle-ci : Pourquoi suis-je venu à la vie? Quel est le terme où doit aboutir ma vie? Bref, quelle est la *Destinée* de ma vie?

Sans doute, bien d'autres questions peuvent se poser, et se posent, en effet, devant l'homme; mais celle-ci les domine toutes. Alors même que, sous les mille préoccupations de sa vie passagère, l'homme essaye de la refouler, elle remonte à la surface; et, même à travers les nuages que les passions accumulent autour d'elle, tout homme qui se regarde lui-même, dans le calme de ses passions et la sérénité de sa pensée, la retrouve toujours brillant comme une pure étoile aux plus hautes cimes de sa vie. Et la question revient toujours : Pourquoi suis-je au monde? Quelle est la *Destinée*, la *Destinée* finale de ma vie?

Mais en quoi consiste la *Destinée*? Et que voulons-nous entendre ici, par ce mot?

Pris dans un sens très général, ce mot peut

s'appliquer à tout être que Dieu prédestine à quelque chose, par exemple, à l'accomplissement d'une fonction dans la création. En ce sens très large, on peut dire que tel être, animé ou inanimé, a la *Destinée* de servir l'homme. Mais, dans ce cas, l'expression est impropre; car ni l'être inanimé, ni l'animal lui-même n'a l'*idée* d'une *Destinée* finale à atteindre, ni une liberté pour la conquérir.

Nous appliquons donc ici ce grand mot, *Destinée*, uniquement à l'être intelligent et libre, à l'homme, par conséquent.

Or, restreinte à ce sens, le seul vrai, la *Destinée* peut se définir :

Le terme final que, dans le plan de Dieu Créateur, doit atteindre la créature intelligente et libre, et qui doit, en la fixant, achever et consommer sa vie.

La *Destinée*, dans ce sens transcendant, peut être aussi appelée la *fin dernière*, la fin prise, non dans le sens *négatif*, qui signifie simplement la cessation de la vie, mais la fin prise dans le sens *positif*, qui signifie le *complément* de l'être et la *consommation* de la vie.

En ce sens, la fin dernière ou la *Destinée* finale est un terme que la vie doit atteindre, un but

qu'elle doit toucher et où, sans cesser d'être, elle doit s'arrêter pour y recevoir, avec toute sa plénitude, sa suprême félicité.

Telle est, Messieurs, la Destinée dont j'entreprends de vous parler dans nos exercices de cette grande semaine ; sujet grave et décisif, qui a droit à toute votre religieuse attention et à vos plus sérieuses réflexions.

Or, ce qu'il importe, avant tout, de bien entendre ici, c'est la nécessité souveraine de penser à la Destinée, de se préoccuper en tout et toujours de la Destinée, conformément aux paroles de mon texte : « Dans tout ce que vous faites, souvenez-vous de votre fin dernière. *In omnibus operibus tuis, memorare novissima.* »

C'est ce que je vais essayer de bien établir dans ce premier discours, en vous montrant, à la lumière du plus vulgaire bon sens, ce que la pensée et la recherche de la Destinée sont par rapport à notre vie humaine. Vous allez voir comment cette pensée et cette recherche de la Destinée, selon qu'elles entrent ou n'entrent pas dans les préoccupations de notre vie, en changeant, avec toutes les perspectives et tous les horizons, la valeur et la signification.

Puissent ces paroles, avec le secours de la

grâce divine, et à la faveur du pieux recueillement qu'inspire la majesté silencieuse de ce temple, vous aider à méditer la Destinée finale, et à marcher partout et toujours à la clarté de cette grande lumière de la vie, vers ce terme que nous avons la suprême obligation d'atteindre, et où nous avons la vocation de nous rencontrer tous un jour, au sein de la même béatitude.

LA DESTINÉE

Et d'abord, Messieurs, entendons bien que la pensée de la Destinée finale ou de la fin dernière est ce que je viens de la nommer : la grande *lumière* de notre vie.

Cette pensée, en effet, est à notre vie humaine ce que le soleil est à notre monde planétaire ; à la lettre, c'est l'*idée-lumière*. Elle est, dans la traversée de notre vie du temps, comme l'étoile guidant le nautonnier errant dans les profondeurs de l'Océan, ou comme le phare brillant au rivage, pour l'empêcher de se heurter aux écueils, dans l'obscurité de la nuit et le trouble de la tempête.

Cette pensée est aussi, dans les détails et l'ensemble de notre vie, comme un lustre suspendu dans un appartement pour en éclairer toutes les parties.

En un mot, cette pensée de la Destinée finale est tellement la vraie lumière de notre vie sur la terre, que, quand elle vient pour nous à s'éteindre, ou, ce qui revient à peu près au même, quand on en détourne les yeux en la tenant dans un volontaire oubli, il se fait dans l'âme

une profonde nuit. La vie devient alors comme un labyrinthe, où les ténèbres se croisent avec les ténèbres, et où l'on marche obscur et incertain, sans apercevoir une issue qui ramène à la lumière.

Voilà pourquoi il faut que cette grande lumière brille toujours sur nous de son vif et pur éclat, si nous ne voulons nous condamner à marcher dans les ténèbres et à nous précipiter aux abîmes.

Mais, hélas ! chose aussi étrange et étonnante qu'elle est triste et désolante : cette pensée de la Destinée, qui seule illumine la vie entière et la guide sûrement à travers ses obscurs sentiers ; cette pensée, qu'il faudrait toujours porter devant soi, comme un flambeau allumé, est généralement la plus oubliée, la plus éloignée des préoccupations ordinaires des hommes.

Allez, interrogez ces foules, qui, dans nos grandes cités surtout, passent et repassent emportées par le tourbillon des affaires et des plaisirs, des fêtes ou des funérailles, des prospérités ou des catastrophes : demandez-leur ce qu'elles pensent de la Destinée finale, et quelle place occupe cette grande chose dans les réalités de leur vie passagère ?

--Vous qui marchez et vous précipitez au chemin de cette vie, où donc allez-vous? Que cherchez-vous? Et au terme de cette courte vie, à quoi prétendez-vous aboutir? A quelle fin voulez-vous arriver? Quelle *Destinée* espérez-vous conquérir? --

Eh bien! parmi ces multitudes souvent affolées des bagatelles de cette vie transitoire, qui vous dira : « Nous allons à la fin, à la fin « *dernière*; nous cherchons la Destinée qui nous « attend par delà notre tombe. » Qui fait cette réponse, je vous prie? Personne! presque personne du moins. Tous s'occupent et se préoccupent d'une fin immédiate, accessoire, secondaire; tous sont aux bruits de l'heure qui sonne et du moment qui fuit. Bref, on songe à tout, dans le chemin de la vie, excepté au terme final, où doit aboutir la vie. On marche, on marche au hasard, sans regarder au terme; comme si l'on devait toujours marcher et ne jamais arriver.

D'où vient, devant la chose qui nous importe et nous touche personnellement le plus, cet oubli, cette indifférence, cet aveuglement, et, je pourrais ajouter, cette sorte de stupidité, dont le spectacle soulevait d'indignation le génie de Pascal?

Qu'importe de le savoir? Le monde, les passions, le démon conspirent à créer, dans des êtres intelligents et libres, ce honteux et grossier oubli qui fait ressembler le plus l'homme à l'animal.

Quoi qu'il en soit de la cause, c'est un fait lamentable, celui-là même que constate la sainte Ecriture, alors qu'elle s'écrie :

« La terre a été remplie de désolation, parce
« qu'il n'est personne qui réfléchisse en son
« âme. »

Ce qui revient à dire : parce que personne ne songe à sa Destinée finale.

N'imitons pas la foule oublieuse de cet unique nécessaire : *Arriver à la fin; conquérir la Destinée.* Faisons une halte au chemin de notre vie; arrêtons-nous un moment à cette courte étape, pour contempler le terme où nous devons aboutir.

Après ce nécessaire prologue, entrons plus avant dans le sujet; et montrons un peu plus au détail ce que la pensée de la fin dernière est, par rapport à notre vie du temps; et ce que devient cette vie passagère, selon qu'elle s'occupe ou se désoccupe de sa Destinée, selon qu'elle y songe ou l'oublie, selon qu'elle y tend ou s'en éloigne.

I

Et tout d'abord, veuillez remarquer, Messieurs, que la pensée de la fin dernière et la recherche de la Destinée c'est, dans la vie humaine, la *pleine vérité*.

Nous voulons le *vrai*, le vrai pratique dans notre vie ; or, la vie n'est vraie, dans le grand sens de ce mot, qu'à cette condition : à la condition de regarder la fin et de tendre à la Destinée : Tandis que l'oubli pratique de la fin, l'indifférence devant la Destinée, c'est, dans la vie, le *faux*, encore le faux et toujours le faux.

Ah ! si ma pensée maîtresse et ma préoccupation souveraine sont à ma fin dernière et à ma Destinée suprême ; si, dans la traversée plus ou moins orageuse de cette vie, je marche le regard fixé sur ma fin dernière, comme le navigateur vogue à travers les tempêtes de l'Océan, le regard tourné vers l'étoile polaire ; oh ! alors, ne voyez-vous pas comme dans ma vie tout est vrai, parce que tout y vise et tend au terme où elle doit aboutir ? Ma vie alors suit le sillon lumineux tracé devant moi par l'étoile que j'aperçois brillant à son plus haut sommet. Alors

s'il peut encore être pour moi, sous l'influence des passions, quelques déviations ou quelques erreurs secondaires, la grande déviation ou la suprême *erreur* est absente de ma vie. A la lumière lointaine, mais éclatante, que l'astre de la Destinée projette sur sa route, elle suit, à travers tous les obstacles, la ligne droite et inflexible; à la lettre, elle est dans la pleine rectitude et dans la pleine *vérité*.

Sortez de là, vivez en dehors de toute pensée de la fin et de toute recherche de la Destinée; alors, voyez comme dans votre vie tout devient *faux*, absolument faux; et comme cette suprême déviation entraîne toutes les autres déviations, c'est-à-dire toutes les autres *erreurs* de votre vie!

C'est le faux dans votre intelligence, qui pense à tout, excepté à ce à quoi elle doit penser avant tout.

C'est le faux dans votre volonté, qui veut tout, hormis ce qu'elle doit vouloir plus que tout.

C'est le faux dans votre cœur, dans ce cœur affamé d'amour et qui aime tout, hormis ce qu'il doit aimer par-dessus tout.

C'est le faux dans toutes vos ambitions et toutes vos agitations; le faux dans vos plaisirs

et vos amusements ; le faux dans vos distractions et vos divertissements ; le faux en tout, le faux partout, le faux toujours

Pourquoi ? Vous demandez pourquoi ? Ah ! c'est que partout, toujours et en tout, vous êtes dans la grande déviation ; donc dans la grande aberration ou la grande *erreur* de votre vie.

Il y a, dans une vie humaine, ce que je viens de nommer les petites déviations et les écarts secondaires. Mais voici le suprême écart, la souveraine déviation : vous oubliez votre fin ; vous négligez la Destinée ; vous arrangez votre vie comme si cette Destinée n'existait pas ; « car ce à quoi vous ne daignez pas penser — dit Bossuet — est pour vous comme s'il n'était pas ! »

Je le demande, se peut-il concevoir, dans une vie humaine, de plus grande déviation, c'est-à-dire de plus grande *erreur* ?

C'est cette déviation que signale, c'est cette erreur que proclame la sainte Ecriture, lorsqu'elle met dans la bouche des réprouvés, éclairés par la lumière d'outre-tombe, ces remarquables paroles : *Ergo erravimus ?* Donc, nous nous sommes trompés ! Nous avons oublié la fin ; nous avons dévié du chemin de la vérité ; *erravimus a via veritatis*. Le vrai soleil de l'intelligence

n'a pas lui sur nous ; *sol intelligentiæ non illuxit nobis*; ou, s'il a lui, nous avons détourné les yeux de sa lumière. Nous n'avons pas voulu comprendre qu'une seule chose était nécessaire : arriver à notre fin, conquérir notre Destinée. Ce fut la suprême et l'irréparable erreur de notre vie ; *ergo erravimus* (1)!...

Oui, ajoute la divine Ecriture, tous se sont égarés, tous ont dévié du vrai sentier de la vie ; *omnes declinaverunt*; tous ont quitté la voie droite de la vérité, pour se précipiter dans le faux, et ils sont tombés dans la suprême *erreur*, *omnes declinaverunt*.

II

Comme la pensée et la recherche de notre Destinée met dans notre vie la plénitude du *vrai*, elle y met aussi la plénitude de l'*ordre*; tandis que l'oubli ou le détournement volontaire de la Destinée en est le suprême désordre.

Qu'est-ce que l'ordre? Pris dans son sens très général l'ordre est l'unité rayonnant dans la multiplicité, ou la multiplicité venant se résoudre dans l'unité.

(1) Sap. v. 6.

L'ordre dans la vie humaine, l'ordre à sa plus haute puissance et dans son plus beau rayonnement, sera donc l'universelle tendance et la parfaite convergence de tous les mouvements et de tous les actes de la vie vers cette radieuse unité, la fin dernière ou la Destinée finale.

C'est là, en effet, ce que l'on peut concevoir dans une vie humaine de plus parfaitement *ordonné* et de plus magnifiquement beau.

Représentez-vous une vie humaine tout entière tournée vers cette fin suprême : quel spectacle ravissant s'offre aux regards de votre pensée!

Cette vie d'homme ou de femme, de riche ou de pauvre, de savant ou d'ignorant, de prince ou d'ouvrier, la voilà dans l'attitude la plus vraiment digne de la créature intelligente et libre, et la plus agréable au Créateur qui, du haut de son trône éternel, la regarde et l'applaudit : toutes ses pensées et tous ses désirs, toutes ses aspirations et toutes ses espérances, tout son amour et toutes ses affections, tous ses mouvements et toutes ses actions, en un mot, toutes les variétés et toutes les diversités dont se compose cette vie, tout cela converge harmonieusement au point central, c'est-à-dire à la fin dernière, à la Destinée finale.

Voilà, dans l'être intelligent et libre l'ordre suprême, l'ordre au plus haut sommet de la création. Là, toutes les diversités viennent se résoudre dans la plus splendide unité. Que dis-je? dans un sens vrai, il n'y a plus même plusieurs choses, il n'y en a plus qu'une seule: la vie humaine tout entière aboutissant à sa fin unique, et trouvant là, à son point le plus vraiment central, sa plus parfaite *unité*.

Devant cet ordre rayonnant au sein de l'être intelligent et libre, qu'est-ce que l'ordre que nous admirons, même dans le monde des corps? Et, devant cette vivante harmonie, qu'est-ce que toutes les harmonies du monde sidéral dont le concert chante et glorifie le Créateur?

Ce n'est pas ici un ordre quelconque, c'est l'ordre dans tout son éclat; et, pour parler la langue de saint Augustin, c'est la splendeur de l'ordre, « *splendor ordinis*, » c'est-à-dire la souveraine beauté.

Et, parce que là est l'ordre suprême de la vie, il est facile d'entendre où en est le suprême désordre, et avec le suprême désordre l'extrême laideur.

Quel désordre déjà éclaterait dans le monde purement matériel, quelle perturbation dans

l'harmonie des corps célestes, si un seul soleil, une seule étoile, un seul astre, même inférieur, venait à dévier de la ligne que lui a tracée dans l'espace le doigt divin, et par là à s'écarter de la fin relative que lui a assignée le Créateur!

Quel désordre même se produirait dans ces grands mécanismes créés par le génie de l'industrie moderne, si un seul rouage venait à s'arrêter dans le mouvement général, et au lieu d'y remplir doucement et fortement sa fonction propre, s'en allait se heurter à d'autres rouages!

Quel désordre aussi éclaterait dans une famille ou dans une société, si les membres qui la composent, au lieu d'y remplir pacifiquement leur fonction providentielle, allaient à l'encontre de la fin qu'ils y doivent atteindre! Alors, quels troubles domestiques, quelles perturbations sociales!

S'il en est ainsi dans toutes les sphères où l'union hiérarchique des êtres doit constituer un ordre, une beauté, une harmonie spéciale; que faut-il penser de ce désordre à nul autre pareil? Quoi donc? Le désordre de la créature intelligente et libre, déviant volontairement de sa fin *dernière*, et fuyant cette Destinée, que Dieu Créateur et Providence lui a imposé l'obligation de chercher

par tous ses actes, comme sa souveraine perfection?

Qui ne voit que ce désordre dans la vie humaine ressemble à l'enfer? L'enfer qui est l'absolu dans le désordre ou la complète négation de tout ordre, *ubi nullus ordo*; l'enfer, qui est en essence la fuite volontaire et éternelle de la Destinée, donc le désordre à la plus haute puissance, et, comme conséquence, la laideur extrême et l'extrême horreur; *ubi nullus ordo, et sempiternus horror inhabitat* (1).

III

La pensée et la recherche de la Destinée, qui est la *vérité* et l'*ordre* dans la vie, en est aussi la grande *sagesse*; tandis que l'oubli et le *détournement* volontaire de la Destinée en est la grande *folie*.

La sagesse dans l'homme, comme la sagesse dans Dieu, c'est la *coordination des moyens par rapport à la fin*; et, plus haute est la fin, plus grande est la sagesse qui coordonne tout par rapport à cette fin.

(1) Job x. 22.

Et la folie, qu'est-ce? si ce n'est le contraire, c'est-à-dire l'absence des rapports vrais entre les moyens qu'on emploie et la fin qu'on se propose; et, plus élevée est cette fin, plus grande aussi sera la folie qui dévie de cette fin.

Dès lors, il est facile de répondre à la question : où sont les *sages*, les plus sages de tous? Ceux qui cherchent la fin, la grande et dernière fin. Où sont les *fous*, les plus fous de tous? Ceux qui oublient ou fuient la fin, la dernière et suprême fin.

Comme il y a dans la vie les petites et les grandes déviations; on peut dire aussi qu'il y a dans la vie les petites et les grandes folies.

Eh bien, voici la grande, la souveraine folie, la folie qui engendre toutes les autres folies : oublier pratiquement la fin dernière, ou la Destinée finale, c'est-à-dire agir toute sa vie, et dans toutes les situations de sa vie, comme s'il n'y avait pas de but suprême à la vie; rouler de plaisirs en plaisirs, d'affaires en affaires, d'ambitions en ambitions sans aucune visée, sans aucun rapport au but final de tout cela : quelle incomparable folie! Et, comme en toute folie, quelle incohérence! quelles contradictions! quel non-sens! quelle absurdité!

Aussi, quelle vie que cette vie ! vie sans aucun sens et sans signification aucune ; allant à droite et à gauche, tournoyant elle-même sur elle-même, comme en un perpétuel vertige ; sans se demander d'où elle vient, sans se demander où elle va, et par où il faut passer pour arriver à sa vraie Destinée.

Cette vie, à quoi la comparerons-nous ?

Pareille à la *vague mobile*, se poussant en avant et revenant en arrière, sans savoir pourquoi elle va battre les rivages et revient dans les abîmes ; pareille au *grain de poussière*, soumis à la loi du vent, volant en haut ou retombant en bas, sous le souffle qui l'emporte, et obéissant, sans qu'il sache pourquoi, à la tyrannie de son caprice. Que dirai-je encore ? Pareille à l'*ouragan*, qui passe en tourbillonnant au désert, sans qu'il puisse savoir pourquoi il passe et tourbillonne ; sans savoir, surtout, où il doit aboutir.

Voilà la vie humaine, roulant au hasard sans prévision et sans but, loin de toute pensée et de toute recherche de la fin ; c'est-à-dire la contradiction, et encore la contradiction ; l'incohérence, et encore l'incohérence ; en un mot, la *folie* et encore la folie.

Aussi, ceux-là qui s'estiment et se disent les plus sages, sont-ils convaincus d'être les plus fous : *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt.*

Et c'est en voyant la folie qui leur a fait oublier la fin, que les réprouvés s'écrieront un jour : *Nos insensati!* Insensés que nous sommes ! Hélas ! nos frères les Saints, marchant dans la vie les yeux fixés sur le terme final, nous les avons traités de fous ; car leur vie nous l'estimions une folie ; *vitam illorum aestimabamus insaniam.* Insensés ! ah ! c'est nous, c'est nous-mêmes qui l'avons été ; *nos insensati!* parce que nous avons négligé et repoussé ce qui devait être la grande sagesse de notre vie : penser à la fin, tendre à la Destinée ; *nos insensati (1)!*

IV

Aller à votre Destinée, vous venez de le voir, c'est la *vérité, l'ordre, la sagesse.* Ajoutons : c'est la vraie *grandeur*, c'est la plus haute élévation ; tandis que l'oubli pratique de la fin, c'est l'abaissement et la dégradation.

(1) Sap. v. 2. 4.

Ce qui fait notre vraie grandeur, ce qui nous élève réellement devant la foi et même devant la raison, ce n'est ni la nature, ni l'objet de nos actions, de nos pensées, de nos désirs et de nos ambitions ; c'est par-dessus tout leur *rapport avec le terme suprême de notre vie*. Comme les montagnes, c'est par leur sommet que s'élèvent les choses de la vie, la vie elle-même.

Or, pour nous créés intelligents et libres, le vrai sommet de la vie, la plus haute cime de notre existence, en un mot, le point culminant de notre être, c'est la fin que nous devons atteindre, c'est la Destinée que nous devons conquérir. Il ne se peut rien concevoir de plus haut, de plus sublime dans une vie humaine que le terme où elle doit finalement aboutir. Cela est si vrai que, même le voulussions-nous, nous ne pourrions viser plus haut, ni par l'action, ni par le désir, ni même par la pensée. Ce point est tellement le point culminant de notre vie, il en est si manifestement le vrai sommet, que notre imagination elle-même, si haut qu'elle puisse monter, ne peut ni s'élancer, ni même regarder plus haut.

Il résulte de là que toute pensée, tout désir, toute action qui arrive jusqu'à ce but suprême,

la *Destinée finale*, s'empreint de la grandeur et se couvre, si je le puis dire, de la majesté de la fin elle-même.

Prenez, dans une sphère inférieure de notre monde humain, la vie en apparence la plus obscure, la plus ignorée, la plus petite qu'il vous soit possible d'imaginer, mais une vie qui, par chaque pensée, chaque désir, chaque action, mieux encore, par chaque respiration de sa poitrine et chaque battement de son cœur, tende à ce sublime sommet qu'elle veut atteindre : quelle élévation dans cette vie ! Et qui serait assez aveugle pour en méconnaître la véritable grandeur ?

Cette vie est obscure ; mais dans cette obscurité quelle ravissante lumière ! Cette vie est ignorée des hommes ; mais devant Dieu, qui la voit, quelle gloire ! Cette vie, selon le préjugé mondain, est bien humble et bien descendue ; mais, dans cette bassesse apparente, quelle élévation !

Bornée à un point de l'espace, comme cette vie si étroite en elle-même embrasse l'immensité ! Bornée à un point de la durée, comme elle franchit toute durée, et s'élance sur les ailes de ses pensées vers les années éternelles ! Bornée,

enfin, dans toutes ses facultés, comme elle voit s'ouvrir devant elle les horizons de l'Infini !

Voilà la vie humaine face à face avec sa Destinée suprême, la fixant de ses regards, l'aspirant par ses désirs, la cherchant par toutes ses actions ! Quelle incomparable grandeur !

Et maintenant voyez, au point de vue où nous sommes, ce que devient la vie humaine, en apparence la plus grande, la plus élevée, la plus glorieuse même, alors que rien en elle ne s'élève jusqu'à cette hauteur lumineuse, où l'étoile de la Destinée brille sur nous de tout son éclat.

Certes, il me serait facile de montrer ici, dans une complète lumière, comment l'oubli pratique et volontaire de la Destinée produit dans l'humanité les grandes dégradations, les crimes énormes, les suprêmes abominations, les vices innommés, les sensualismes grossiers, les mœurs babyloniennes ; en un mot, dans l'être raisonnable les pratiques de l'être sans raison.

Toute vie humaine, en effet, fermant les yeux sur sa fin, tombe fatalement dans l'*animal*. L'*animal* n'a pas même l'idée d'une fin quelconque. Pour lui, tout ce qui ne touche pas au présent est un monde fermé. Or, comme lui, l'homme oubliant sa Destinée s'emprisonne entre la mi-

nute qui passe et la minute que vient. Il tombe tout entier dans la chair ; et son intelligence et sa volonté se précipitant avec lui dans toutes les fanges et tous les égouts de la vie sensuelle, en font sortir, comme des reptiles malfaisants, toutes les monstruosité du crime et de la scélératesse.

Mais je tire un voile devant ces opprobres et ces hontes de la vie. Je considère uniquement ici ce qui dans le monde est estimé le plus grand, le plus élevé, le plus environné d'honneur et de gloire ; et j'affirme que, même dans ce que les hommes élèvent le plus haut, tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, n'arrive pas à ce sommet de la vie qui se nomme la *Destinée*, quelle que puisse être sa grandeur apparente, demeure fatalement dans la région des choses basses et misérables.

Regardez ces desseins réputés grandioses des politiques et des hommes d'Etat. Regardez les conquêtes les plus fameuses, les triomphes les plus éclatants des capitaines les plus illustrés par leurs exploits. Regardez même les plus magnifiques créations du génie, les plus étonnantes inventions de la science et de l'industrie. Regardez, enfin, tout ce qui par

son éclat, sa puissance, sa beauté, sa gloire, emporte l'admiration spontanée de tous les siècles.

Eh bien ! si rien de tout cela ne s'élève par une pensée, par un désir, par une volonté jusqu'à la Destinée finale ; si, dans ceux qui font ces choses, soi-disant grandes et sublimes, rien ne s'élève jusqu'à ce point le seul vraiment sublime : oh ! alors, comme tout cela se transforme aux yeux de la foi et de la raison ; et comme tout ce qui était réputé si grand nous apparaîtrait petit !

Qu'est-ce alors que toutes ces grandeurs, tous ces triomphes, toutes ces créations tant admirées ? Et que faut-il réellement en penser ? Phénomènes plus ou moins éclatants, péripéties plus ou moins saisissantes, triomphes plus ou moins magnifiques, gloires plus ou moins rayonnantes, tout cela, sans aucun rapport avec la fin dernière et la Destinée suprême, qu'est-ce donc, je vous prie ? Grands hommes et grandes choses, grandes ambitions et grandes entreprises voire même grands succès, grandes victoires et grands triomphes, tout cela, aux regards de Dieu, même aux regards de l'homme illuminé par le double

flambeau de sa foi et de sa raison, tout cela apparaît petit, mesquin, misérable; véritables jeux d'enfants, riens pompeux, brillantes bagatelles.

A quoi ressemblent toutes ces choses, à la fois si éclatantes et si retentissantes, et qui par leur éclat et leur bruit paraissent s'élever si haut, et si haut s'élèvent, en effet, dans l'estime et l'admiration des hommes; à quoi ressemblent-elles, et dans le bruit qu'elles font entendre et par le rayonnement qu'elles projettent autour d'elles?

Elles ressemblent à ces fusées d'artifice qui d'abord s'élèvent avec bruit dans les airs, puis se déploient en jets resplendissants de lumière, et, tout à coup, retombent dans le silence et l'obscurité.

Vous le voyez, une seule chose décide de la grandeur ou de la bassesse, de la valeur ou du néant de la vie et de toutes les réalités de la vie : *leur rapport vrai avec la Destinée suprême ou la fin dernière.*

Aussi, au dernier jour, dans la fulgurante lumière qui jaillira de ce sommet de la vie se révélant à tous; comme tout ce qu'ici-bas on appelle *grand*, nous apparaîtra petit! Et comme tout ce qui est ré-

puté *petit*, nous apparaîtra grand : tout, alors, devant être mesuré à la hauteur même de la Destinée, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus haut.

V

La pensée et la recherche de la Destinée finale, qui est la grandeur et l'élévation de la vie humaine, en est aussi la *force* et la puissance ; tandis que l'oubli ou le détournement volontaire de la fin dernière en est la *faiblesse* et l'impuissance.

Jamais on ne comprendra assez, tout ce que peut donner à une vie humaine de ressort et de puissance cette noble et fortifiante pensée :

« Je vais à ma fin, je cherche et je veux conquérir ma Destinée. »

Cette pensée, devenue la règle de tout l'homme, lui donne dans l'action ces trois choses, sans lesquelles nul ne fera jamais rien de grand, de fécond, de salutaire dans la vie : elle lui donne, à la fois, le *courage* pour entreprendre, la *constance* pour continuer, la *persévérance* pour achever, et garantir à toutes les grandes et salutaires choses, avec leur perfection relative, leur légitime complément.

Et d'abord, cette pensée de la Destinée finale, cette volonté de la poursuivre et de l'atteindre, nous donne dans l'action ce qu'il y faut, avant tout, la force d'*entreprendre* et de commencer, le courage des grandes initiatives.

Ce qu'il faut dans les initiatives fécondes, c'est l'intrépidité : j'entends l'intrépidité qui ne recule devant rien. C'est que ne rien craindre, pas même l'humiliation de la défaite, c'est la première condition pour faire dans sa vie quelque chose de salutaire et de fécond.

Or si, dans tout ce que j'entreprends, je ne vise que ma Destinée finale; si je la veux et la cherche uniquement ou du moins principalement : alors, je ne *crains rien*; parce que je n'ai plus de raison pour craindre et redouter quelque chose.

Je sais que ce que j'entreprends, pour aller à ma Destinée, ne saurait échouer tout à fait, et, dans un sens vrai, doit *réussir* toujours. De deux choses l'une : ou mon entreprise, au regard des hommes doit aboutir à la gloire du succès, ou elle doit aboutir à l'humiliation de la défaite. Si mon initiative est couronnée du succès : alors Dieu en reçoit la gloire, les hommes en recueillent le bénéfice, et moi-même je puis en

attendre ma récompense. Si humainement je ne réussis pas; si, devant les hommes je parais subir avec l'humiliation le déshonneur de la défaite : même alors, vaincu en apparence je triomphe encore en réalité. Humilié devant les hommes, je compte devant Dieu une victoire de plus; car, ce que j'ai voulu et entrepris pour ma Destinée, me vaut, quand même, et me compte devant la Destinée. Le terme final est pour moi le lieu de mes vrais triomphes; car ceux-là seuls sont vraiment triomphateurs, qui, jour par jour et heure par heure, montent, de degré en degré, ce capitol de la Destinée finale, c'est-à-dire le capitol des gloires suprêmes et permanentes.

Ainsi, quoi qu'il puisse advenir, j'ai toujours, pour oser et pour *entreprendre*, une raison suffisante; et cette raison décisive empêche mon courage de reculer devant les initiatives même les plus difficiles et les plus périlleuses.

Et, en même temps que je puise dans la pensée de ma Destinée à poursuivre et à atteindre, le courage de *commencer*, je puise dans la même pensée la constance pour *continuer*.

Il y a quelque chose de plus rare que la force et le courage pour commencer, c'est la fermeté et la *constance* pour continuer. L'instabilité tient

tellement à notre nature humaine, que la difficulté de continuer et de persévérer est plus grande encore, d'ordinaire, que la difficulté d'entreprendre et de commencer.

Eh bien ! il y a une chose qui, malgré l'humaine fragilité, me donne la constance dans l'action et la persistance dans l'entreprise ; cette chose, c'est l'idée et la volonté de rechercher, dans tout ce que j'entreprends et tout ce que je fais, ma Destinée suprême. Alors, ma constance ne peut se lasser ni défaillir ; parce que le but que je cherche, la fin que je poursuis ne peut ni faillir ni me manquer. La raison que j'ai eue de commencer, c'est la raison même que j'ai de continuer. Alors, pourquoi m'arrêter ? Pourquoi reculer devant l'obstacle ? Pourquoi lâcher prise devant la difficulté ? J'ai entrepris, j'ai commencé en vue de ma fin dernière ; je continue, en vue de ma fin dernière. Pourquoi me dirais-je un jour : « C'est assez, je n'irai pas plus loin ; » alors que la fin, qui m'a donné le courage d'entreprendre, la fin toujours la même et toujours immuable m'appelle toujours et me dit sans cesse : « Plus loin, encore plus loin, toujours plus loin ? »

Enfin, la pensée de ma Destinée finale, qui

m'inspire, avec le courage pour commencer la constance pour continuer, me donne surtout la force la plus rare et la plus décisive de toutes, la force pour *achever*, c'est-à-dire pour consommer et conduire toutes choses à leur plus grande perfection.

J'ai commencé, j'ai continué la réalisation d'un grand dessein en vue de ma Destinée finale : donc, j'irai jusqu'au bout de mon œuvre. Oui, j'irai jusqu'au bout, et je ne m'arrêterai pas, jusqu'à ce que je lui aie donné son achèvement et sa consommation ; parce que ma raison de commencer et de continuer est encore plus ma raison d'*achever*. Aussi déploierai-je toute ma force et toute mon énergie, pour lui donner sa plus grande perfection et sa plus grande beauté ; parce que rien, pour ce terme sublime, ne sera jamais ni assez beau, ni assez grand, ni assez parfait.

Vous le voyez, *courage* pour entreprendre, *constance* pour continuer, *persévérance* pour achever les plus grandes choses : voilà ce que m'inspire en toute action et en toute œuvre la pensée de ma Destinée. Bref, cette pensée, profondément ancrée dans mon âme, est pour moi le grand ressort de la puissance ; c'est le point d'appui qui me sert pour tout soulever.

Ce qu'il faut, avec la force, pour produire les grands mouvements et faire de grandes choses, c'est cela même; c'est ce que demandait Archimède pour soulever la terre et le ciel : le *point d'appui*.

Eh bien! mon point d'appui, le voici : c'est le terme où toute ma vie doit un jour aboutir. Appuyé sur ce point absolument inébranlable, je puis déployer toute ma force, et, dans une situation donnée, réaliser des prodiges de puissance, et peut-être, moi aussi, soulever tout un monde.

Au contraire, que peut l'homme dont ni les visées ni les ambitions ne s'élèvent jusqu'à ce terme suprême de sa vie; l'homme qui, dans tout ce qu'il entreprend, dans tout ce qu'il veut, dans tout ce qu'il fait, ne poursuit qu'un but accessoire, secondaire, transitoire; l'homme, en un mot, qui toujours et en tout ne s'inspire que d'une pensée personnelle, ne relève que d'un intérêt égoïste?

Cet homme, d'abord, n'aura jamais pour les choses grandes et difficiles, les généreuses et courageuses initiatives. Pourquoi? Précisément parce que ne relevant et ne s'inspirant que d'un intérêt égoïste, il craint de ne pas réussir et de

présenter aux hommes, en échouant, le spectacle de son humiliation.

Supposez-lui le courage de commencer, j'entends de commencer une chose grande et salutaire; la constance pour *continuer*, où la puissera-t-il? Si vous ne poursuivez qu'un but secondaire, un intérêt transitoire; si vous ne vous appuyez sur l'immuable, sur l'inébranlable roc de votre suprême Destinée; cet intérêt de l'heure qui passe, ce but accessoire venant à vous manquer, comment votre constance subsistera-t-elle? Comment votre courage pourra-t-il ne pas se laisser, votre force ne pas défaillir?

Enfin, si, contre toute vraisemblance, vous avez pu non seulement commencer, mais même continuer; comment la *persévérance* pour achever ne vous ferait-elle pas défaut? Vous n'avez pris pour point d'appui que le fragile et l'instable. non seulement vous n'aurez pas la puissance de soulever le ciel et la terre; vous n'aurez pas même la force permanente de lutter contre les difficultés, et de briser les obstacles que rencontre toujours, en chemin, quiconque a l'ambition de réaliser une grande œuvre, une grande institution, une grande conquête; œuvre, institution, conquêtes salutaires, dont l'humanité re-

cueille les fruits. Non, vous ne ferez jamais, non, vous n'achèverez et ne conduirez à bonne fin rien de vraiment grand et de vraiment salutaire; et, quoique vous en disent vos admirateurs et vos courtisans, et quoique vous en puissiez penser vous-même; votre vie par tout éloignée, détournée, insouciante de sa propre Destinée, n'aboutira jamais qu'à l'impuissance et à la stérilité.

VI

Mais, pour l'emploi de notre force, une chose est nécessaire, sans laquelle rien ne peut aboutir à un résultat fécond : la *liberté*. Or, la pensée et la recherche de la Destinée finale, c'est, dans la vie humaine, la vraie liberté; tandis que l'oubli et le détournement de la Destinée finale, c'est la vraie servitude.

Ah! la liberté, j'entends la liberté dans l'homme, la liberté morale, c'est le grand honneur, c'est la dignité royale de notre humanité; nous devons y tenir comme au plus bel et au plus précieux apanage de notre royauté.

Mais, que devient cette liberté dans l'oubli

pratique de notre suprême Destinée ? Il faut bien oser le reconnaître et le confesser à soi-même : elle devient la *servitude* et rien que la servitude.

L'homme qui ne fixe pas sur le terme final ses pensées, ses désirs et ses ambitions, subit fatalement le joug de toutes les tyrannies qui l'attendent au chemin de sa vie.

Parce qu'il ne s'attache pas par tout son être à une fin suprême, il est *esclave* de mille fins secondaires. Ne tenant pas, avant tout et par-dessus tout, à ce terme final, il s'attache par mille chaînes visibles ou invisibles à tout ce qu'il rencontre.

Richesses, honneurs, voluptés : voyez, comme pour lui tout devient chaînes, entraves, esclavage, enfin, et encore esclavage.

Passionné pour la *richesse* et la possession des biens, comme il s'attache à cet or devenu son tyran !

Passionné pour la gloire, ambitieux des *honneurs*, comme il se cramponne à ces honneurs, comme il est l'esclave humilié de cette gloire qu'il adore !

Passionné pour les plaisirs et pour les voluptés, comme il trouve dans ces plaisirs qui le charment et dans ces voluptés qui l'enivrent, des

servitudes qui l'humilient et le font descendre, *lui* créé intelligent et libre, au niveau, si ce n'est au dessous de l'animal sans raison et sans liberté!

Comment, d'un seul coup, briser toutes ces chaînes? Comment l'affranchir de toutes ces servitudes, que lui créent les hommes et les choses? Comment en finir avec tout ce qui l'attache et le tient captif de toutes les manières?

Ah! l'infaillible moyen de son universel affranchissement, le voici : s'attacher d'un souverain attachement au but suprême de l'homme; le regarder à travers tout, l'aimer par-dessus tout, le chercher en tout, partout et toujours.

Ce souverain attachement, cet amour transcendant de la Destinée finale, affranchit de tout le reste; il est la suprême et complète délivrance.

On n'y songe et on ne le comprend pas assez. Pour être parfaitement libre, il faut avoir un souverain *attachement*, l'attachement le plus légitime et le plus nécessaire de tous, à savoir, l'attachement au terme final de la vie. Cet attachement à une seule chose, nous affranchit de toutes les autres. En ceci l'unité garantit et sauve la liberté. L'unité du légitime attachement affranchit de la diversité des attachements illégi-

times, c'est-à-dire de toutes les servitudes, les affections et les amours illégitimes ne pouvant faire que des esclaves. C'est la force, et en quelque sorte, la fatalité des choses; ce qui a fait dire au grand Apôtre : « Celui qui fait le péché est esclave du péché. » Tandis que la vraie liberté s'épanouissant au sein de l'ordre, est fille de la vertu et de la sainteté.

Voilà pourquoi l'homme n'est jamais plus *libre* que dans l'amour qui l'attache à sa fin dernière, centre de tout ordre et principe de toute vertu.

Oh! mes frères, le voyez-vous d'ici cet homme qui marche au chemin de la vie, le regard et le cœur fixés sur ce but suprême de la vie? Comme il vous apparaît universellement affranchi et souverainement libre! Il est libre, comme l'aigle qui vole au sommet de la montagne; libre, comme le poisson qui nage aux profondeurs de la mer; libre, dans un sens, comme les anges qui se meuvent dans le ciel.

Ah! c'est qu'en effet, lorsque je porte dans mon âme et dans mon cœur cette souveraine et unique ambition : arriver à ma fin dernière, conquérir ma Destinée finale ; qu'est-ce qui pourra m'asservir encore et me donner des chaînes?

Sera-ce la richesse? Non; je dédaigne cette poussière d'or, que le vent emporte comme toutes les autres poussières; car je cherche l'or pur, l'inaltérable richesse que m'assure la conquête de ma Destinée.

Qui pourra me donner des chaînes? Sera-ce l'ambition de la gloire et des honneurs? Non. Que me font ces gloires et ces honneurs? Ils passent devant moi comme de rapides lueurs, qui brillent un jour et vont s'éteindre dans la nuit. Ah! je rêve une autre gloire, j'ambitionne un autre honneur: l'honneur et la gloire de ma Destinée conquise et du triomphe qu'elle me réserve.

Qui pourra me donner des chaînes? Sera-ce la jouissance, le plaisir, la volupté? Non. Ces bonheurs superficiels, petits, transitoires et trompeurs, je les méprise. Je vais au terme de ma vie fugitive, là où avec tous mes frères les vainqueurs des voluptés et des plaisirs du temps, je me plongerai au torrent des voluptés que la Destinée fera pour moi jaillir de son mystère béatifique.

Qu'est-ce, enfin, qui pourra m'asservir? Sera-ce l'amour de la créature? Sera-ce le besoin d'aimer, qui est le fond de tout mon être et

l'inaispaisable passion de toute nature humaine?

Non, car si cet amour est dans l'ordre, il ne peut me faire esclave; et s'il est désordonné, j'en briserai la chaîne. Je le sens, aucun amour que je rencontre sur la terre ne me fera captif; car j'ai, au plus intime de moi-même, un amour vainqueur de tout autre amour: l'amour de ce terme final, où je tends de toutes mes forces, et où, coûte que coûte, je veux arriver.

Ainsi la pensée et la recherche de ma Destinée me préserve de toute servitude. Je vais au terme, et je suis libre des servitudes du chemin. Je vais à la patrie, et je suis libre de toutes les servitudes de l'exil. Et cette résolution inébranlable: je veux aller à ma fin, je veux conquérir ma Destinée, est vraiment libératrice; elle m'assure, non seulement au terme mais encore au chemin, la vraie liberté et avec elle la vraie félicité.

VII

Ce qui doit surtout, en effet, nous exciter à la pensée et à la recherche de la Destinée finale, c'est que cette pensée saintement austère nous donne

ce à quoi nous aspirons, ce que nous cherchons sur la terre, à savoir : la *félicité*, la félicité que comporte notre exil.

Cette grave pensée, qui semble devoir assombrir et attrister notre vie, est, au contraire, pour notre âme la source de ses plus intimes et deses meilleures joies; tandis que l'oubli pratique de la Destinée y tarit la source de ces joies, et souvent la plonge dans les plus amères et les plus inconsolables tristesses.

En vain les hommes aveuglés par leurs passions essayent de trouver, au chemin de la vie, le bonheur dans l'oubli volontaire du terme où elle doit aboutir. Voilant par toutes les fascinations du présent, dont ils veulent jouir, l'avenir auquel ils ne veulent pas même penser, ils s'en vont redisant au sein de leurs plaisirs : « La paix, la paix! et, avec la paix le bonheur. »

Mais ils n'ont pas la paix; ils ne peuvent l'avoir, *sed non erat pax*. Le bonheur les fuit de tout le mouvement qui les pousse à le poursuivre; et, au sein même de ces félicités factices, qu'ils travaillent à se faire entre le moment qui vient et le moment qui disparaît, ils ignorent le profond et doux mystère de la joie.

Leurs bonheurs sont *superficiels*. Ils connaissent le plaisir, le plaisir, chose de surface; mais ils ignorent la *joie*, la joie, cette fleur parfumée qui ne s'épanouit qu'au plus intime de notre âme et de notre cœur.

Leurs bonheurs sont *petits*. Ils trompent par leur néant même l'infinie capacité de nos désirs; ils ne laissent au fond de l'âme, comme nous le verrons mieux plus tard, que le sentiment du vide, et, avec ce sentiment du vide, l'ennui.

Superficiels et petits, ces bonheurs sont *courts*. Fussent-ils même à souhait, rien ne leur garantit la durée; et le sens de leur fragilité attriste celui qui les goûte, même à l'heure de leur possession. La crainte de perdre trouble pour lui le bonheur de posséder.

Ces bonheurs, enfin, quels qu'ils soient, cherchés en dehors du but suprême de l'homme, règle générale, aboutissent à la *tristesse*. C'est de ces bonheurs surtout que l'Écriture a dit avec vérité : « Au bout des plaisirs il y a la tristesse; *extrema gaudii luctus occupat* (1). »

Et quelle tristesse? Si amère, si profonde, qu'elle semble parfois submerger toute la vie;

(1) Prov. XIV, 13.

inconsolable et désolante tristesse, qu'attestait dans son cœur ce jouisseur fameux, qui, après avoir joui de tout sur la terre, à l'heure suprême faisait entendre ce gémissement : *In quantos tristitiæ fluctus deveni, qui jucundus eram!* Hélas! dans quels flots de tristesse me voilà plongé, moi qui ai connu tous les plaisirs et toutes les jouissances (1)! Lugubre et mélancolique gémissement, au fond duquel on croit entendre gémir la désolation et même le désespoir!

Le désespoir! Oui, le désespoir lui-même, trop souvent est le dernier mot de ces félicités, que l'on croyait se faire dans la traversée du temps, en fermant les yeux sur le terme final. A l'heure des grandes épreuves, sous le poids de ces tristesses, que rien ni personne ne peut plus consoler, ces vies fermées aux horizons du grand avenir, ces vies dans lesquelles rien ne s'appuie sur la Destinée suprême, s'écroulent et tombent, pareilles à un édifice que rien ne soutient plus.

Au contraire la pensée de la fin, la tendance effective et constante vers la Destinée finale est encore, après tout, la meilleure félicité que nous

(1) Mach.

puissions nous faire, même en cette vallée de larmes.

On se figure que cette pensée qui regarde et cette action qui cherche partout et toujours le terme final, trouble, attriste et désole la vie. A entendre les jouisseurs à outrance, sectateurs effrénés du plaisir et de la volupté, cette idée de la fin dernière jette sur nos heures du temps comme une ombre noire, qui en fait disparaître tous les charmes séduisants, en obscurcit toutes les faces radieuses; et l'homme, fixant et cherchant sans cesse le terme final, marche ou plutôt se traîne à la surface de cette terre, sombre, triste et désolé.

La vérité est que d'ordinaire c'est le contraire qui arrive. Cette pensée de la fin n'est pas seulement une étoile, qui guide la vie dans son passage du temps; c'est un soleil qui l'éclaire, l'embellit et la réjouit tout ensemble; c'est elle surtout qui nous assure cette part de félicité compatible avec notre condition d'exilés. Oui, Messieurs, c'est elle qui, en nous donnant ici-bas nos meilleures joies, nous y console encore mieux de toutes nos douleurs.

C'est un fait d'expérience, que notre nature humaine explique et que peut attester votre

propre histoire : Nos joies les plus vraies, les plus pures, les plus profondes, nous viennent des horizons de l'avenir entr'ouverts devant nous. Rendez-vous compte vous-mêmes à vous-mêmes de ces heures radieuses, qu'on nommerait bien des heures du ciel sur la terre ; alors que la joie, comme un ange de Dieu, vous visitait pour vous révéler son doux mystère.

Eh bien ! cette joie, d'où venait-elle ? Et comment et pourquoi vous était-elle venue ? Ah ! c'est qu'alors quelque chose, qui n'était ni de l'homme, ni de la matière, ni du temps, vous avait touché ; c'est qu'un rayon de l'immatériel, de l'immortel, de l'infini, de la Destinée suprême, enfin, était tombé sur vous, et que, sous ce rayon béatifique la *joie* s'était épanouie dans votre âme, et avait de son parfum embaumé toute votre vie. Voilà pourquoi, fermer son âme à ces horizons radieux, c'est fermer soi-même pour soi-même la source de cette joie, et se déshériter du bonheur qu'elle nous fait.

En même temps que la pensée de la fin et de la Destinée nous donne les plus intimes et les meilleures de nos joies, elle ouvre pour nos douleurs et nos tristesses de l'exil la plus profonde source de consolations.

A la lumière de cette pensée : « Je vais à ma fin, » je sens que je puis souffrir, sans ployer sous le poids de la souffrance; car cette inévitable souffrance ne m'est plus une énigme cruelle. Le bonheur qu'à travers mes larmes j'entrevois au terme de ma vie, et la joie que j'y attends, m'expliquent et me font accepter les souffrances et les tristesses du chemin.

Je sais que, dans le plan de la divine Providence, cette souffrance elle-même est une semence de joie; et que, fécondée par mes larmes, dans le présent, cette semence doit faire croître et fleurir les riches moissons de mon avenir. Je sais, enfin, que mes tristesses de l'exil, si je le veux, me préparent et me mesurent les joies que j'attends au sein de ma vraie patrie, c'est-à-dire au terme suprême, dans la possession de ma Destinée.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Vous l'avez compris, Messieurs, la pensée et la recherche de notre Destinée, c'est la *vérité*, c'est l'*ordre*, c'est la *sagesse*, c'est l'*éléva-*

tion, c'est la *puissance*, c'est la *liberté*, c'est la *félicité*.

Tandis que l'oubli volontaire et pratique de la destinée, c'est le faux, c'est le désordre, c'est la folie, c'est l'abaissement, c'est l'impuissance, c'est la servitude, c'est le malheur.

Laissez-moi donc, en finissant, vous rappeler le divin avertissement de la sainte Ecriture : *Memorare novissima*. Souvenez-vous de votre Destinée suprême ; pensez, et pensez encore à votre fin dernière. *Memorare novissima*.

Comment, sur ce point si capital, pourrions-nous un moment hésiter ? Comment une lumière qui éclaire toute la vie, pourrait-elle échapper à nos regards ? Comment une chose si grave pourrait-elle ne pas trouver place en nos préoccupations ? Que chercher en dehors de notre propre Destinée, qui nous importe plus que cette Destinée elle-même ? Et que poursuivre, par nos aspirations et nos ambitions, qui soit plus digne de nous et plus décisif pour nous ?

En vérité, êtres intelligents et libres que nous sommes, quel usage prétendons-nous faire de notre intelligence et de notre liberté, si nous ne pensons sérieusement, si nous ne tendons efficacement à notre Destinée ? Et si, pareils à

l'animal sans idée d'avenir et de Destinée, nous marchons au chemin, faisant un pas, puis un autre, puis un autre, sans nulle préoccupation et sans nul souci de notre Destinée suprême et de notre grand avenir ?

Je le demande, est-il possible de concevoir dans un être humain, c'est-à-dire dans l'être le plus sublime et le plus royal de la création, rien de plus contradictoire, de plus inconséquent, de plus grossier, de plus stupide, de plus déshonorant, j'allais dire, de plus monstrueux ?

Ah ! que Dieu vous préserve d'une telle inconséquence, d'une telle absurdité, d'une telle stupidité, d'une telle monstruosité.

Oh ! non, mille fois non ; il n'en sera pas ainsi pour vous. A la lumière de cette parole, si insuffisante pourtant, vous avez compris ce que la Destinée est devant votre vie, et ce que votre vie doit être devant la Destinée.

En face de cette Destinée qui vous attend et vous appelle tous, le flambeau de la foi dans votre main droite, et le flambeau de votre raison dans votre main gauche, sous leur double rayonnement, vous marcherez droit à elle, la fixant de tous vos regards, l'aspirant par tous vos désirs, la cherchant par toutes vos actions ; heureux,

même, avant le bonheur de sa pleine possession, de mettre dans votre vie du temps, la *vérité*, l'*ordre*, la *sagesse*, l'*élévation*, la *puissance*, la *liberté*, et, avec tout cela, même à travers toutes les épreuves de la terre, la meilleure *félicité*.

LA CERTITUDE
DE LA DESTINÉE

Memorare novissima.

Souvenez-vous de vos fins dernières
Ecclesiast. vii. — 40.

Nous avons vu, Messieurs, dans notre discours préliminaire, ce que la pensée et la recherche de la Destinée sont par rapport à notre vie ; en d'autres termes ce que devient notre vie, selon qu'elle cherche ou qu'elle oublie pratiquement la Destinée finale. Nous avons dit : la pensée et la recherche de la Destinée, c'est la vérité, c'est l'ordre, c'est, la sagesse, c'est l'élévation, c'est la puissance, c'est la liberté, et, avec tout cela, c'est la félicité ; tandis que l'oubli pratique, l'in-

souciance volontaire de la Destinée, c'est l'erreur, c'est la folie, c'est le désordre, c'est l'abaissement, c'est l'impuissance, c'est la servitude, et au fond et au bout de tout, le malheur dans notre vie.

Par là se révèle, à la lumière même de l'évidence, l'illusion, la tromperie, et, à la fin, la déception de tous les pécheurs, qui, pour mieux jouir de leur présent, ferment devant eux les portes de leur avenir; et, pour goûter en paix les charmes et les plaisirs de cette vie, détournent les yeux des perspectives de l'autre, ne voulant pas même savoir s'il y a une Destinée et quelle est cette Destinée. S'ils le pouvaient, ils supprimeraient volontiers ce terme final de la vie, projetant sur leurs plaisirs une ombre qui les trouble. Plusieurs même, pour se débarrasser de cette vision qui les importune, entreprennent de la nier, ou du moins de la révoquer en doute.

Voilà pourquoi, avant d'aller plus loin, je veux essayer d'affermir de plus en plus dans vos âmes cette vérité élémentaire et vraiment primordiale : *Il y a pour tous une Destinée finale*; une Destinée positive, telle que nous l'avons déniée, à savoir, une Destinée, une fin, qui

est l'achèvement et la consommation de la vie.

Mais, à quoi bon, dira peut-être quelqu'un, insister pour établir une vérité si simple et si élémentaire? Hélas! Messieurs, c'est que nous sommes à une heure de ténèbres, où les vérités les plus élémentaires sont précisément les plus obscurcies et les plus méconnues. Niées par l'audace des uns, oubliées par l'indifférence des autres, ces vérités élémentaires, pour le plus grand nombre, ressemblent à des astres flottants à travers les nuages, et pour beaucoup d'autres ne sont plus que des astres éteints, les laissant errer comme en une nuit profonde. Il importe donc de faire luire, de temps en temps aux regards de nos contemporains ces vérités élémentaires, sans lesquelles rien n'est clair dans la vie. Car qu'on nie théoriquement ces vérités qui en sont les grands flambeaux, ou que les oubliant pratiquement on marche sans s'éclairer de leur lumière; le résultat est le même: c'est l'obscurité où les vertus périssent; c'est la nuit où les crimes se consomment.

Voilà pourquoi, Messieurs, je voudrais, dans ce discours, faire briller de tout son éclat à vos esprits plus ou moins obscurcis par les ombres et

les ténèbres du temps, cette grande et admirable lumière, qui doit tout éclairer. Laissez-moi donc, dans ce but, évoquer les témoignages qui attestent cette vérité-mère, cette vérité-principe, que j'ai nommée l'étoile polaire de notre vie errant sur la mer du monde : *Il y a pour tout homme une Destinée finale, une fin dernière, où tout en lui doit tendre.*

Remarquez-le bien, Messieurs, je ne prétends pas dire, en ce discours, avec précision, en quoi consiste cette Destinée, quelle en doit être la nature intime, l'objet propre, le lieu, le mode et la durée. Je veux me borner uniquement à vous en montrer l'inébranlable *certitude* : et, comme conséquence, l'indispensable et essentielle obligation pour chacun et pour tous d'y tendre et d'y arriver.

Laissant de côté tous les autres témoignages qui appuient cette vérité fondamentale, je me contente d'évoquer ces deux témoignages absolument irrécusables : le témoignage de *Dieu* et le témoignage de *l'homme* ; j'entends par là, d'un côté, l'exigence de la nature et de l'essence de Dieu créateur ; de l'autre, l'exigence de la nature et de la condition de l'homme sa créature.

Lequel de ces deux témoignages démontre mieux l'existence de la Destinée? je n'oserais le dire. Mais ce qui est certain, c'est que l'un et l'autre sont absolument décisifs; et que le *divin* et *l'humain* se répondant l'un à l'autre, s'accordent parfaitement pour démontrer cette vérité :
Il y a une Destinée

I

Et tout d'abord, pour attester l'existence d'une Destinée de la vie humaine, nous avons l'infaillible témoignage de l'auteur même de cette Destinée, le témoignage de *Dieu*.

Par ce mot, remarquez-le bien, je n'entends pas le témoignage que Dieu rend à cette vérité par sa parole révélatrice, en mille endroits de la sainte Ecriture, et qui pénètre, en quelque sorte, le contexte de l'Ecriture tout entière; j'entends le témoignage qui sort de la nature même de Dieu créateur faisant, comme tel, à l'homme sa vraie Destinée.

Je n'insiste pas, pour établir ici le dogme fondamental de la création. Votre inébranlable foi à ce dogme souverain me dispense de vous en donner la démonstration.

Vous êtes de ceux qui chantent avec l'Eglise universelle : « Je crois en Dieu tout-puissant, « créateur du ciel et de la terre, du visible et de « l'invisible. » Et ma parole n'a rien à faire ici avec le monstre de l'athéisme, qui n'a dans cette assemblée aucun représentant. Tous. nous

sommes fiers de le croire et de le proclamer : C'est *lui* qui nous a faits, « et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, *Iipse fecit nos et non ipsi nos.* » Personne, parmi nous, ne dira la parole impie, que l'Écriture met dans la bouche d'un Pharaon, représenté sous la figure du grand dragon murmurant dans les roseaux du Nil : « *Ego me-metipsum feci* ; je me suis fait moi-même. » Personne ici, enfin, qui fasse sortir de son âme éclairée par la raison et la foi, la parole que l'Insensé a fait sortir de son cœur obscurci par les passions : Dieu n'est pas. *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.*

Oui, tous, j'en jure sur vos cœurs d'hommes et de chrétiens, vous dites avec moi : *Credidi.* J'ai cru, et, parce que j'ai cru, je proclame mon invincible foi à Dieu, à Dieu mon créateur, mon principe, mon auteur, mon père : *Credidi propter quod locutus sum.* Et, parce que je crois à mon Dieu Créateur, je crois à ma Destinée. Parce que je crois à mon principe divin, je crois à ma Destinée humaine. Oui, ce même Dieu, mon Créateur, mon auteur, c'est *lui* qui, par sa nature, par tous ses attributs, partout son être, me garantit l'existence et la certitude de ma Destinée ; et la double lumière de ma raison et de ma foi me montrent

dans une double clarté, que celui qui a posé par son acte créateur le point d'où mon être est parti, a dû fixer le terme où il doit arriver.

Sa sagesse, sa *Providence*, son amour, sa justice, sa loi, son action créatrice, enfin, tout ce qui est en lui et de lui me crie d'une même voix Je suis ton créateur, et j'ai créé pour un but que tu dois atteindre, pour une fin à laquelle tu dois parvenir, pour une *Destinée* que tu dois conquérir.

Et tout d'abord, j'invoque ici le témoignage le plus fondamental, celui de l'infinie Sagesse.

Mon Dieu créateur et auteur de mon être, est la Sagesse, la Sagesse infinie ; il est l'Intelligence, l'Intelligence infinie.

Mais qu'est-ce que la Sagesse, si ce n'est la coordination des choses par rapport à une fin ? Et qu'est-ce que l'action, dans un être intelligent, une action sans une fin déterminée, si ce n'est le signe de l'aveuglement ou de la folie ? Imaginez un homme agissant sans but, c'est-à-dire sans donner à son action une fin, un objectif quelconque ? Que sera pour vous cet homme, avec son action sans but, son mouvement sans terme, son agitation sans raison d'être ? Cet homme agissant, sans même connaître le *pourquoi* de son action, que sera-t-il pour vous, si ce n'est le type

de la déraison et la personnification de la folie?

Dès lors, comment supposer dans mon Dieu auteur et créateur, c'est-à-dire dans l'être infiniment sage et infiniment intelligent, une création quelconque sans un but intentionnel, sans une fin déterminée? Et s'il doit assigner, dans ses créations, même aux êtres les plus inférieurs, une fonction à remplir, un but à atteindre; comment jetterait-il au hasard dans les agitations et les péripéties du temps, celui qu'il a constitué le Maître et le Roi de la création, sans lui fixer un but à atteindre, une Destinée à conquérir?

Ah! la voix de mon Créateur proteste ici contre une supposition qui l'outrage. Arrière cette pensée sacrilège et blasphématoire, qui me dénie à moi, la Sagesse infinie, même la plus vulgaire sagesse! Moi, le créateur de toutes choses, tout ce que j'ai fait, je l'ai fait avec poids, avec mesure, avec ordre, avec harmonie; donc avec une adaptation et une coordination de tous les êtres par rapport à leur fin. Et toi, ô homme, ô chef-d'œuvre de mes mains, toi le plus fait à mon image, toi qui par ton intelligence, ta volonté, ton cœur dois seul donner un sens à toutes les harmonies et tout ramener au terme voulu par moi-même, je t'aurais appelé

à la vie sans donner un but à ta vie ; alors qu'en te donnant une intelligence, je t'ai fait capable de comprendre ta *Destinée*, et qu'en te donnant la liberté, je t'ai fait capable de la conquérir ? Et lorsque toi seul, dans ce monde visible, tu as l'intelligence de la Destinée et des responsabilités qu'elle impose à ta liberté ; tu pourrais te croire dans la vie sans but et sans Destinée ? Et, tu t'en irais, à travers l'espace et le temps, sans savoir où tu vas, sans savoir même s'il est pour toi un terme où tu dois arriver ? Ah ! j'en jure par moi-même, cela ne peut pas être. Je pouvais ne pas te créer ; je pouvais, en demeurant dans mon éternel repos, te laisser toi-même éternellement dans l'abîme de ton néant ; car je ne te devais pas l'existence. Mais, ayant voulu t'appeler du néant à l'être, je t'ai fait avec une *Destinée* l'obligation indéclinable d'y tendre et d'y arriver. Ma sagesse l'exigeait, et ma volonté ne pouvait mentir à ma sagesse.

Ainsi la *Sagesse* infinie de mon Dieu créateur m'impose à moi, sa créature intelligente et libre, une Destinée à poursuivre, à atteindre, à posséder. Faut-il ajouter que ce que m'impose son infinie sagesse, n'est pas moins exigé par sa divine *Providence* ?

Dieu, créateur et auteur, est nécessairement conservateur et Providence de tout ce qu'il a créé. La conservation, la Providence n'est autre que le prolongement et la continuation de l'action créatrice. Il est donc, tout d'abord, manifeste que ce que veut mon Dieu créateur et auteur, est voulu par mon Dieu Providence et conservateur, c'est-à-dire une Destinée proposée et imposée à la créature intelligente et libre. .

La négation de la Destinée dans l'homme impliquerait la négation de la *Providence* dans Dieu ; car la Providence ou l'action providentielle tient à l'essence même de Dieu créateur ou de l'action créatrice. Impossible de concevoir un Dieu auteur et créateur sans concevoir par là même un Dieu Providence et conservateur.

Mais, qu'est-ce que la Providence ? Comme le nom même le révèle, la Providence est l'action de *voir devant soi* une fin qu'il faut atteindre, un but qu'il faut toucher, donc une Destinée qu'il faut réaliser. Elle est non seulement l'intention ou la perception du but vu par l'*intelligence* ; elle est encore le mouvement qui pousse vers le but voulu par la *volonté*.

Ainsi Dieu Providence a une vue distincte de la Destinée qu'il nous fait, et il a une action qui

nous y conduit, tout en respectant en nous la liberté de nous en éloigner. L'homme « s'agite et Dieu le mène », a dit Fénelon. Où le mène-t-il? Manifestement au but proposé par son action créatrice et toujours cherché par son action providentielle.

Quel que soit en lui-même le mystère de cette action providentielle; quels que soient les ressorts cachés par lesquels Dieu Providence meut les êtres, et les sentiers invisibles par lesquels il les pousse à leur Destinée; il y a une chose qui exclut tout mystère et toute obscurité; c'est l'évidence de l'action créatrice se perpétuant sous le nom de Providence, et conduisant à leur fin relative tous les êtres créés, et à sa *Destinée* finale l'homme intelligent et libre, Roi et abrégé de toutes les créations inférieures.

Oui, me dit ici mon Créateur et mon Maître: de même que ma divine sagesse t'imposa l'obligation de poursuivre ta fin dernière ou ta Destinée finale; ainsi ma divine Providence par son action conservatrice t'ouvre la voie pour t'y conduire, et te prête secours pour y arriver.

Comme Créateur, je suis ton *Maître* et je te commande de marcher vers le terme que je t'ai fixé, vers la Destinée que je t'ai faite. Comme

conservateur et Providence, je suis ton *père*, surtout; et, à tous les instants de ta vie, je te tiens dans mes bras; je te porte et te garde au chemin. pour t'aider à chercher et à atteindre ta fin. J'écarte de ta route, autant qu'il dépend de moi, les obstacles qui peuvent t'empêcher d'arriver; et, tout en te laissant libre de t'y heurter et même de t'y briser, mon amour ne néglige rien pour te conduire sûrement à la Destinée que lui-même t'a faite en te créant; car tu es le fils de mon amour, et je veux pour toi une fin et une Destinée dignes de lui.

Tel est, en effet, le troisième motif, qui commandait à Dieu de nous assigner une *Destinée*; c'est l'*amour* même qui l'a déterminé à nous appeler à l'existence.

L'amour divin est le *mobile* de la création des êtres créés, et notamment de l'homme en particulier. Cherchez, dans les profondeurs mystérieuses de l'être divin, le motif intime, la raison déterminante qui a poussé Dieu à sortir de son repos, pour nous faire sortir nous-mêmes de notre néant et nous appeler à la vie; vous ne le trouverez que dans ce mot : *Amour*. Dieu est amour; et, parce qu'il est amour, il se donne et se communique, *Amor est sui diffusivus*. Sans

doute, étant donné que Dieu se détermine à nous créer, il nous crée nécessairement pour sa gloire. Mais le motif intime qui le détermina, n'est autre que son amour. Aussi, est-ce pour nous une immense consolation de penser que, même dans l'ordre purement naturel, nous sommes les enfants de son amour ; qu'en tout et partout cet amour, comme une mère son enfant, nous porte dans ses bras, et, par la perpétuité de son action créatrice et conservatrice, nous empêche, à tout instant, de retomber dans notre néant.

Or, ce dogme, tout à la fois si plein de lumière et de consolation, étant posé, à savoir que ce divin amour est mon auteur et mon père : comment admettre que cet amour, en me créant, ait voulu me jeter dans le tourbillon de la vie sans me donner une fin déterminée, c'est-à-dire sans me faire une *Destinée*? Que penser d'un amour qui m'appelle à l'existence sans assigner un but à mon existence? Cette hypothèse est l'absolu de la contradiction ; c'est le comble de l'absurde ; et la raison et la foi disent ensemble : Cela n'est pas ; parce que cela ne peut pas être.

N'eût-il pas eu d'autre fin en me créant, il a dû au moins avoir cette fin, qui s'impose à lui comme son invincible besoin : faire le bonheur

de l'être sorti de ses mains ; faire à l'homme , sa créature de choix , la Destinée seule vraiment digne de l'amour qui le crée , à savoir , une Destinée béatifique.

Oh ! j'en prends à témoin tout cœur qui aime et qui connaît l'ambition de son amour ; non , cet amour en me créant n'a pu dire ces paroles , qu'un poète a mises dans la bouche du désespoir , c'est-à-dire de la déraison et de la folie :

- « Lorsque du Créateur la parole féconde
- « Par sa toute-puissance eut enfanté le monde
- « Des germes du Chaos ;
- « De son œuvre imparfaite il détourna sa face ;
- « Et d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace ,
- « Rentra dans son repos.
- « Va , dit-il , je te livre à ta propre misère ;
- « Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère ,
- « Tu n'es rien devant moi.
- « Va-t'en rouler sans fin dans les déserts du vide ;
- « Qu'à jamais , loin de moi , le hasard soit ton guide ,
- « Et le malheur ton roi.

Oh ! non , me dit ici l'amour , mon auteur et mon père , non , cette parole , je n'ai pu la dire . Non , dit le Seigneur , je n'ai pu livrer à l'empire du hasard , ni ployer sous le sceptre du malheur , ce fils de mon amour : car mon amour , pas plus

que ma sagesse, n'abandonne rien aux caprices du hasard. Ce que mon intelligence et ma sagesse exigent, mon amour et mon cœur me le commandent : faire à ma créature bien-aimée une Destinée aussi digne de moi que béatifique pour elle.

Donc, ô homme, toi que j'ai surtout couvert de mes bienfaits ; toi, que j'ai posé au sein de mes créations, comme un roi dans son empire ; toi que j'ai fait asseoir à ce royal banquet, où toutes mes créatures sont conviées à te servir : lorsque tu nies insolemment la Destinée que je t'ai faite, et que je ne pouvais pas ne pas te faire ; ou bien, lorsque tu vis comme si tu n'étais qu'un produit du hasard ; et lorsque, porté par le courant des événements, tu marches et te précipites au chemin de ta vie, comme si à ce chemin il n'y avait pas de terme, et comme si la Destinée n'était pour toi qu'un mot, un rêve, une chimère : oh ! alors, tu trahis à la fois et mon amour et ton bonheur ; car, en insultant ton Créateur, qui a voulu te faire avec une Destinée une félicité, tu désertes à la fois et la Destinée et la félicité que te préparait mon amour.

Si Dieu *Sagesse*, Dieu *Providence*, Dieu *Amour* exige absolument une Destinée finale assignée

à l'homme sa créature, Dieu *Justice* ne l'exige pas moins.

Dieu infiniment juste jugera toute créature raisonnable sortie de ses mains ; et, par ce jugement suprême divinement infaillible, il rendra à chacun selon ses œuvres ; *reddet unicuique secundum opera ejus*. Car, en me donnant une intelligence capable de connaître le vrai et une liberté capable d'embrasser le bien, en même temps qu'il me promet la récompense pour la vérité et pour le bien que j'aurai choisis, ce Dieu créateur me menace du châtement pour l'erreur et pour le mal que j'aurai embrassés.

Dieu auteur et créateur sera donc pour moi rémunérateur ou vengeur. Dieu, mon Père, sera nécessairement mon juge.

Et c'est là ce qui doit, tout à la fois, fonder notre légitime espérance et susciter nos légitimes frayeurs.

Si la pensée de trouver en mon divin créateur mon divin rémunérateur, doit m'encourager à la pratique de tout *bien* ; la pensée de trouver en lui un Dieu vengeur, a la puissance de me détourner de tout *mal* et de me tenir, même de loin, en face de ses suprêmes assises, dans une salutaire et religieuse épouvante ; car, parmi toutes les

choses que je puis redouter, être jugé par la justice infinie armée de l'infinie puissance est, sans contredit, la plus redoutable.

Mais quelle sera, pensez-vous, la règle suprême, et, dans un sens vrai, le *criterium* unique du jugement de la créature raisonnable citée au tribunal de son Dieu créateur?

Manifestement, ce sera la conformité ou l'opposition à la *Destinée* qu'il lui a faite en la créant. C'est que là gît la raison radicale de la vertu qu'il doit récompenser, et la raison non moins radicale du péché qu'il doit châtier.

Qu'est-ce, en effet, que la *vertu*, si ce n'est dans nos actes la conformité et la tendance à notre fin dernière? Et qu'est-ce que le *péché*, dans sa notion fondamentale, si ce n'est, dans la créature libre, la libre déviation de la fin ou de la *Destinée* que lui fait le Créateur?

Qu'avez-vous fait (dira le Dieu créateur, devenu le Souverain juge), qu'avez-vous fait pour atteindre la *Destinée* que je vous ai imposée, la fin dernière pour laquelle je vous ai créé? Tout ce que vous avez fait pour vous satisfaire, rien que pour vous satisfaire, séparez-le de ce que vous avez fait pour aller au terme que je vous ai fixé, *divide*. Les actes que vous avez accomplis

pour arriver à votre Destinée, comptez-les, *numera*, et voyez ce qu'ils pèsent, *pondera*.

Et puis, tirez la conclusion ; jugez-vous vous-même, *fac conclusionem*. Vous n'avez pas voulu faire ma volonté suprême, ma volonté nécessaire, en allant à votre Destinée ; vous avez prononcé votre condamnation.

Ainsi le jugement de Dieu suppose la Destinée de l'homme ; et la Destinée de l'homme est la règle et le *criterium* du jugement de Dieu. C'est ce qui vous explique pourquoi la justice divine est elle-même l'infailible témoin, attestant l'existence de la Destinée humaine.

Si l'homme, en effet, n'a pas une Destinée finale, voulue, fixée et imposée par son Dieu créateur ; alors surquoi, je vous prie, portera le jugement de Dieu ? Quelle en sera la base et la règle essentielle ? Si l'homme n'a pas reçu, par le fait même de sa création, l'*obligation* souveraine d'atteindre un but marqué et voulu par le Créateur ; s'il existe uniquement pour errer, sans but et sans Destinée fixe, au désert de cette vie ; s'il n'est créé que pour vivre, s'agiter et mourir ; s'il n'a reçu, de par l'autorité de son Créateur, le devoir radical de coordonner tous les mouve-

ments, tous les actes, et toutes les épreuves de sa vie par rapport au but suprême de sa vie; si leur infinie variété ne doit pas aboutir à cette grande unité, qui en fait tout l'ordre et toute la beauté: alors, de quoi l'homme sera-t-il *responsable* devant son Dieu créateur? Sur quelle base pourra s'appuyer, de quel principe pourra s'inspirer, et quelle règle pourra suivre la justice divine, pour châtier ou pour récompenser la créature humaine?

Ici la raison pose la question sans pouvoir se répondre; elle demeure étonnée, stupéfaite devant un inexplicable mystère. Ou plutôt, non, car je me trompe, en admettant cette hypothèse. Il n'y a pas de mystère, il y a une contradiction flagrante; il y a, tout à la fois, la négation de la justice de Dieu et de la responsabilité de l'homme. L'une et l'autre, avec la Destinée finale, s'évanouissant aux horizons de la pensée, comme des rêves fantastiques et d'insaisissables fantômes; il ne reste plus qu'un simulacre divin, un Dieu incapable d'exercer sa justice contre le crime de l'homme; parce que la négation de la Destinée supprime, à la fois, dans l'homme la possibilité de prévariquer et dans Dieu la raison de punir.

Et ceci nous conduit à considérer en Dieu, vu sous un autre aspect, la nécessité de donner une *Destinée* à l'homme.

Dieu créateur est nécessairement un Dieu *législateur*. Tous les êtres, sortis du travail de ses mains, sont soumis à des lois fixées et ordonnées par le divin ouvrier lui-même. Ces lois sont des règles permanentes ou des forces conformes à la nature même des êtres, et ayant pour fonction providentielle de les conduire à l'accomplissement de leur propre *Destinée*. Car, à la bien définir, la loi n'est qu'une règle qui, dans le plan de Dieu créateur, doit diriger l'être créé à la fin particulière propre à sa nature. Chaque être, ayant une fonction à remplir dans l'ensemble des êtres, et son action propre à exercer dans l'harmonie universelle, est nécessairement soumis à l'empire d'une règle à suivre ou d'une *loi* à observer, pour l'accomplissement de cette fonction et l'exercice de cette action.

Sous ce rapport, les êtres sans raison et sans liberté, et même les êtres sans vie et sans spontanéité, sont soumis à une législation qui règle leurs mouvements, et les coordonne par rapport à la fin spéciale ou à la *Destinée* particulière

que leur a assignée le Dieu créateur, dans le vaste et harmonieux mécanisme de la création universelle. Ces êtres, qui n'ont ni une intelligence pour comprendre, ni une liberté pour choisir, sont dirigés, mus et poussés vers leur fin relative par une force latente et silencieuse, qui n'est autre que l'expression de la volonté créatrice : et, sous l'action constante de cette force dominatrice, sans le savoir et sans le vouloir, ils vont à leur fin particulière, et font leur note propre dans l'universel concert qui chante la gloire du Créateur.

Mais, s'il y a des lois pour diriger et gouverner les *corps* ; il en est aussi et surtout pour diriger et gouverner les *esprits*, j'entends les êtres créés intelligents et libres. Sous ce rapport, le monde matériel et le monde immatériel, le monde des corps et le monde des esprits sont soumis au même empire de la législation divine ; avec cette seule mais profonde différence, que les corps suivent, sans pouvoir s'en éloigner par eux-mêmes, la ligne tracée, c'est-à-dire la loi imposée par le Créateur ; tandis que l'être libre a, dans sa liberté même, la terrible puissance de résister à sa propre loi, et de se révolter contre l'ordre établi par son divin législateur.

Ainsi, dans les deux mondes, il y a une législation appropriée à la nature des êtres : voilà la ressemblance ; mais, dans le monde matériel une législation aveuglément et forcément exécutée, et dans le monde immatériel une législation clairement connue et librement accomplie ou librement violée : voilà la différence.

Dans les deux mondes, la législation doit être adaptée et coordonnée en vue de la Destinée : voilà, sous ce rapport encore, la ressemblance ; mais, dans le monde des corps, tout marche sous l'action d'une force irrésistible, à sa Destinée ; tandis que dans le monde des esprits, l'être créé libre, c'est-à-dire capable de céder ou de résister, d'obéir ou de désobéir, peut tendre à sa Destinée ou fuir sa Destinée : voilà la différence. Dans les deux mondes, enfin, tout se meut par un concours universel de l'acte créateur et conservateur : c'est, sur ce point encore, la ressemblance ; mais il meut l'être matériel, sans lui laisser le ressort d'une libre activité ; tandis qu'il meut l'être libre, en respectant sa liberté : voilà la différence.

Bref, ce qui est commun aux corps et aux esprits, ce qui est manifeste dans les deux mondes, c'est que, d'un côté comme de l'autre, la *loi* est

adaptée et coordonnée par rapport à la Destinée, et que la Destinée est la raison de la loi; tellement que si l'on ne suppose l'existence d'une Destinée, la loi non seulement n'a plus raison d'être, elle ne peut plus même se concevoir.

Il résulte de là que, si, par hypothèse, Dieu créateur ne fait pas à l'homme intelligent et libre une Destinée conforme à sa nature, il ne peut plus lui donner des lois.

Si l'homme, en effet, n'avait pas à attendre une Destinée finale, voulue et ordonnée par son Créateur, que pourrait être pour la créature humaine la législation divine?

Si l'homme doit, sans but déterminé et sans Destinée précise, errer au hasard à la surface de cette terre; s'il doit, comme le grain de poussière soulevé par le vent, tourbillonner sans savoir où il va, quel chemin suivre et à quel terme s'arrêter: alors quelle loi peut donner le Créateur à cette créature condamnée, elle aussi, à tourner et à tourner encore à tous les souffles de l'événement? Quelle loi peut diriger l'homme dans sa course, si ce n'est la loi toujours changeante de la fantaisie et du caprice, c'est-à-dire de ce qui précisément échappe et se dérobe à toute loi?

Ah ! si Dieu, en tirant du néant cet être royal, cet être le plus fait à sa propre image, et, comme lui, dans sa mesure, capable de comprendre, d'aimer et de vouloir, lui a dit, en le créant, cette parole du désespoir, rappelée tout à l'heure :

« Va-t'en rouler sans fin dans les déserts du vide ;
« Qu'à jamais, loin de moi, le destin soit ton guide,
« Et le malheur ton roi, »

Comment comprendre que cet être livré par son Créateur lui-même à l'empire du destin ou au caprice du hasard, puisse être l'objet d'un ordre ou d'une prohibition, c'est-à-dire d'une loi quelconque ?

Et pourtant, Dieu est législateur, parce qu'il est Créateur. Dieu créant un être, surtout un être intelligent et libre, sans lui imposer une législation conforme à sa nature, c'est la contradiction, c'est l'absurde, c'est l'impossible. Car la *loi* de la créature, c'est la chaîne par laquelle le créateur rattache et ramène à *lui* l'être sorti de *lui* ; chaîne nécessaire et divinement infrangible, sans laquelle le créateur, rentrant dans la solitude après l'œuvre de la création, ne serait plus rien pour sa créature, et la créature plus rien pour son créateur.

Donc, il faut nier un Dieu créateur, si l'on n'ad-

met pas un Dieu législateur; car qui dit création dit législation. Et pour expliquer la *législation* divine, il faut (quand il s'agit de l'homme) une *Destinée* humaine; la loi, dans son essence même, n'étant autre qu'une règle établie pour conduire l'être à sa Destinée. L'acte créateur implique donc l'existence d'une Destinée, comme il implique une législation conforme à la Destinée elle-même

Cette dernière considération, prise du côté de Dieu créateur, confirme tout ce que nous venons de dire sur l'existence de notre Destinée.

La fin dernière ou la Destinée finale de l'homme tient tellement, en effet, à l'action créatrice de Dieu, qu'elle en est absolument inséparable. L'une est la raison essentielle de l'autre; et il est impossible de concevoir l'*acte créateur* de Dieu, sans impliquer, par une sorte de priorité logique, la *Destinée* de l'homme, sa *créature*.

La fin dernière ou la Destinée finale est ce qu'il y a de plus primitif dans l'acte créateur. Ce qu'il y a de plus final dans l'exécution, dit saint Thomas d'Aquin, est ce qu'il y a de plus primordial dans la conception : *Quod est ultimum in actu, est primum in conceptu.*

La création n'a donc pu exister, qu'étant sup-

posée dans le Créateur l'idée de la fin suprême qu'il destinait à sa créature. Pourquoi et comment créer, si le Créateur ne savait ce qu'il voulait pour sa créature, et ce qu'il en exigeait comme terme de l'existence qu'il lui communiquait ?

Qui ne voit que sans cette hypothèse, à savoir : une Destinée finale ou une fin suprême assignée librement à la créature intelligente et libre par le Dieu créateur, la création elle-même ne se peut plus même concevoir. Dieu apparaît alors comme un être absolument inexplicable : il devient un abîme de contradiction ; car, *lui*, Etre infiniment intelligent, lui qui a, en essence, l'universelle intuition de tout, il fait en créant l'acte le plus grossièrement aveugle, c'est-à-dire un acte sans la perception et sans l'intuition de ce qu'il veut par son acte créateur.

Alors, en effet, sa création devient comme une production de hasard, une expansion inconsciente de l'activité divine, une sorte de *végétation fatale* de l'Etre divin, c'est-à-dire le panthéisme ou la négation même de la création.

Au contraire, supposez ce que nous enseignent ici la raison et la foi : Dieu se proposant dans son acte créateur, pour toute créature, une fin

relative, une fonction propre, et pour sa créature intelligente et libre, une fin dernière, ou une Destinée finale : Alors, dans mon Dieu créateur, tout s'accorde et s'harmonise : sa *Sagesse* est justifiée ; sa *Providence* est expliquée ; son *Amour* est satisfait ; sa *Justice* se comprend ; sa *Législation* a un sens clair et défini ; bref, son acte créateur a sa raison d'être ; son œuvre, comme lui-même, est dans l'ordre et l'harmonie.

Ainsi la notion de Dieu créateur démontre, avec une absolue certitude, l'existence d'une fin suprême ou d'un terme final imposé à la créature intelligente et libre. Lui-même est l'infailible et l'irrécusable témoin de la Destinée qu'il nous fait et de la responsabilité qu'il nous impose.

Donc, pour nous, fuir la Destinée, oublier la Destinée, négliger ou dédaigner la Destinée, c'est offenser et insulter Dieu créateur ; c'est outrager sa sagesse, sa Providence, son amour, sa justice, sa loi, son action créatrice enfin ; action mystérieuse, mais certaine, qui nous a fait sortir du fond de notre néant pour nous appeler à l'existence, et qui nous impose une fin, une Destinée, que nous ne pouvons décliner, sans nous condamner nous-mêmes au légitime châ-

timement réservé à tout être qui sciemment et librement viole sa loi et fuit sa Destinée.

Voilà, Messieurs, ce que j'ai appelé le témoignage de *Dieu*, attestant la Destinée de l'homme. Ce serait ici le lieu d'évoquer les innombrables témoignages que Dieu lui-même, dans les saints Livres, rend à cette vérité fondamentale : l'homme créé pour une fin, une fin dernière, l'homme appelé à une Destinée, une Destinée suprême.

Mais il faudrait citer l'Écriture tout entière ; cette vérité, en effet, chaque page de l'Écriture l'enseigne ; chaque parole, si je puis le dire, l'exprime ou la suppose. La Destinée humaine est le fond de toutes les révélations divines ; et quiconque voudrait la contester cette incontestable vérité, devrait anéantir l'Écriture tout entière, déchirer toutes les pages des deux Testaments, et en jeter au vent toutes les feuilles éparses.

Cela fait, et tous les témoignages de Dieu *révélateur* supposés anéantis, restera toujours l'invincible témoignage de *Dieu créateur*.

Et même, abstraction faite de ce témoignage divin, nous pourrions encore invoquer le témoignage humain. C'est ce que je vais essayer de faire, dans la seconde partie de ce discours, en

LA DESTINÉE

vous montrant comment l'homme lui-même, à défaut des témoignages de Dieu, serait encore l'irrécusable témoin de sa propre Destinée.

II

Il est remarquable qu'aux témoignages qui sortent des profondeurs de Dieu créateur correspondent d'ordinaire des témoignages sortant des profondeurs de l'homme, sa créature; tant sont harmonieux les rapports qui existent entre la nature humaine et son divin Auteur.

Aussi, quand même par impossible Dieu créateur, partous ses attributs essentiels, n'attesterait pas la Destinée finale de l'homme; l'homme lui-même, par tout ce qui est en lui et tout ce qui se rattache à lui, en serait à lui seul l'irrécusable témoin. Voyez l'homme en lui-même ou dans sa nature propre; et voyez-le dans ses rapports avec les autres créatures; ce qui revient à dire : voyez-le par le *dedans* et par le *dehors*, dans sa vie intime et dans sa situation extérieure; vu sous ce double aspect, l'homme atteste qu'il a une Destinée; et, sur ce point, il confirme non seulement une fois, mais deux fois le témoignage de Dieu.

Oui, Messieurs, vous-mêmes, vous tous, par tout ce que vous portez au plus intime de votre être, et par la situation royale et dominatrice que Dieu créateur vous a faite dans son œuvre, vous êtes les témoins de la Destinée qui vous est faite et de la responsabilité qu'elle vous impose. Et, tout en vous écoutant vous-mêmes, vous entendez une voix qui sort de vous, qui est la voix de votre être tout entier; et cette voix, dans le calme de vos pensées, dans le silence de vos passions, rend ce témoignage; elle vous dit : Nous allons à une fin, nous arriverons à un terme; nous avons une Destinée.

Et la Destinée que cette voix vous atteste, ce n'est pas une Destinée quelconque, une fin commune à tous les êtres, que le créateur a placés au dessous de vous et soumis à votre royauté. C'est une Destinée qui vous est propre, une Destinée supérieure, royale et à vous réservée. Et tous, dans la pleine sincérité de nos âmes, nous sentons, avec les devoirs et les obligations, les responsabilités que cette Destinée nous impose.

Ah! sans doute, emportés que vous êtes trop souvent dans le tourbillon des affaires et des plaisirs; livrés peut-être plus ou moins à l'em-

pire de certaines passions, qui ont intérêt à vous voiler l'avenir pour vous mieux faire jouir des charmes du présent, je comprends que vous détourniez de cette grande lumière de la vie le regard de votre pensée; je comprends que dans l'enivrement des terrestres jouissances et de leurs félicités transitoires, vous aimeriez à redire, vous aussi, avec tant d'autres. « Venez; jouissons des biens qui existent; *venite, fruamur bonis quæ sunt*; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. Mangeons et buvons aujourd'hui, car nous mourrons demain. »

Oui, je comprends que dans le bruit des plaisirs et des fêtes, et surtout aux festins que la volupté vous y prépare, un moment vous vous plaisiez à porter l'oubli de la fin. Mais quand vous rentrez au sanctuaire intime de votre âme, force vous est d'y entendre une voix qui vous crie, infaillible comme un oracle : Nous allons à la fin; nous avons une Destinée.

Chose remarquable, l'homme par tout son être, par tous ses instincts, par toutes ses puissances et toutes ses aspirations, est le vivant témoin de sa Destinée et d'une Destinée proportionnelle à la supériorité de sa vie. Même en

le supposant seul sous le regard de Dieu et séparé ou isolé de tout autre être créé, l'homme ne porterait pas moins en lui-même l'invincible témoignage de sa Destinée.

Comment, en effet, l'homme, dans le sentiment intime de sa propre vie, pourrait-il ne pas éprouver ce besoin inhérent à tout être qui se sent intelligent, aimant et libre, à savoir, le besoin de désirer, d'aspirer, de chercher une fin; et non pas seulement, remarquez le bien, une fin immédiate, intermédiaire, mais une fin vraiment suprême, c'est-à-dire une fin *au delà* de laquelle ni son intelligence ne conçoit, ni son cœur n'aspire, ni sa volonté ne cherche rien d'ultérieur? Est-ce que ce n'est pas là, surtout, le signe authentique qui distingue notre nature humaine de toutes les natures et créations inférieures? Ces êtres, sans raison et sans liberté, vont à leur fin relative, sans le vouloir, sans le savoir, sans même avoir l'idée d'une fin quelconque. Mais moi, je le sens, je porte dans le mystère de mon être, avec l'idée et la notion de ma fin suprême, un cœur pour l'aspirer et une liberté pour l'embrasser : privilège qui est l'apanage de ma royauté, et qui fait, tout à la fois, avec l'honneur et la dignité, le péril et la res-

ponsabilité de l'homme : puissance grandiose, mais redoutable, puissance de *chercher ou de répudier ma Destinée*, et, comme telle, de faire tout mon mérite ou mon démérite, tout mon bonheur ou tout mon malheur.

Voyez, en effet, comme l'expérience universelle démontre, partout et en tout dans l'homme, cette recherche de la fin suprême inhérente à sa nature; et comme en tout, partout et toujours, il manifeste, de toutes les manières, l'invincible besoin d'avoir le mot révélateur de sa fin et de résoudre l'énigme de sa Destinée !

Voyez comme l'homme, encore enfant, éprouve le besoin instinctif de chercher le *pourquoi*, la raison et la fin des choses ! Comme il harcèle, et parfois fatigue de ses questions, ses devanciers dans la vie, lui encore novice de la vie ! — Pourquoi cette chose ? Et cette autre ? Et cette autre encore ?

Ainsi l'enfant s'avance dans la vie, en posant le pourquoi, et encore le pourquoi. Tous ces points d'interrogation se posent devant la fin de toutes choses. Et, plus la raison en lui grandit et se développe, plus haut et plus loin il pousse ses questions. Chaque chose, même la plus vulgaire et la plus accessible à

son intelligence naissante, lui semble porter dans son sein un problème, dont il cherche à dégager l'inconnu.

Or, ce pourquoi que l'homme pose instinctivement devant tous les détails de la vie, comment pourrait-il ne pas le poser devant la vie tout entière? Comment, tôt ou tard, l'enfant devenu homme n'éprouverait-il pas le besoin de se poser ces questions, auxquelles l'être intelligent et libre, dans son état normal, ne saurait échapper tout à fait, ni toujours : Pourquoi ai-je fait mon apparition sur la terre? Pourquoi cet ensemble de facultés et d'activités, de mouvements et de tendances, que je nomme ma vie? Au bout de ces mouvements, de ces tendances et de ces agitations, qu'est-ce qu'il y aura, et qu'est-ce que j'y dois attendre? Où allons-nous, et où finalement devons-nous aboutir? A quel rivage doit aborder, enfin, cette vie tourmentée voguant, comme un frêle navire, à travers les obscurités et les orages du temps? Qui déchirera le voile qui me dérobe mon avenir? Qui me dira où est et quelle est cette Destinée, qui est certaine, inévitable, puisque tout en moi l'invoque et l'affirme en même temps?

Ah! ma vie est dans le *mouvement, vita in*

motu. J'y marche, j'y marche encore; et je me demande comment cette marche constante n'aurait pas d'aboutissement, ou ne devrait aboutir qu'au *néant*; alors que cette marche n'est que le mouvement de la vie cherchant son complément et sa consommation?

Je suis une intelligence; je *pense*; et ma pensée, bon gré, mal gré, s'élançe vers l'avenir, par delà tout ce qu'elle voit et tout ce qu'elle touche de ce monde étroit et fugitif. Et, ce que ma pensée entrevoit par delà toutes ces frontières de la matière et du temps, par delà tous les mouvements et toutes les agitations, par delà tous les accidents, tous les changements et toutes les péripéties de cette vie, c'est le terme final où je dois arriver.

Je suis un *cœur*: j'aime; et mon amour, par delà tout ce qu'il embrasse ici-bas, rêve un objectif suprême, dont la possession doit combler tous ses désirs. Or, cette aspiration, qui est la nécessité de ma vie aimante, ne peut être trompée. Ah! mon cœur me dit, par un témoignage que je ne puis récuser, qu'il a la Destinée d'aimer, *au delà* de tout ce qu'il peut aimer ici-bas, ce qui doit donner à son amour une *pleine* satisfaction.

Je suis *une volonté* ; je suis un être libre, et , par delà tous les biens transitoires et incomplets que poursuit ma liberté, je veux autre chose, je veux le bien complet, le bien sans limites et sans fin, en un mot, ma *Destinée finale*.

Bref, toutes ces grandes facultés, qui constituent le mouvement de ma vie, ont une même et unique tendance; toutes, sous une même impulsion, convergent vers un même but : ma Destinée suprême. Et seule cette Destinée, que tout mon être appelle, donne un sens et une signification à mon existence, sans elle absolument inexplicable.

Supprimez pour moi la fin dernière ou ma Destinée finale; alors, que devient ma vie humaine, avec sa dignité souveraine et ses aspirations sublimes? Cette vie qui tend en haut, cette vie qui cherche l'invisible et aspire l'immortel et l'infini, à quoi désormais la comparer, et que devient-elle en réalité? Que sais-je? Et comment dirai-je? Une feuille que le vent emporte, et qui ne sait où elle va tomber? Un ruisseau qui s'écoule ou un torrent qui se précipite, sans savoir où il va se verser? Une poussière que mon pied soulève, qui va et vient, vole

en l'air ou retombe à terre, sans autre loi que ce vent qui la porte sur ses ailes?

En un mot, un mouvement sans but, une agitation sans règle, une marche sans point de départ et sans point d'arrivée; une énigme entre deux mystères, le mystère de l'origine et le mystère de la fin.

Supprimez de mon âme la certitude d'une Destinée finale; alors dans tout mon être c'est la nuit, la nuit sombre et la nuit permanente; nuit désespérante, ne me permettant plus même d'attendre le jour. Plus d'éclaircie devant moi, ni proche ni lointaine; plus de rayons dans mes sentiers; plus de soleil dans mes jours; plus même d'étoiles dans mes nuits; plus de phares lumineux me montrant le rivage au sein de la tempête. Tout est écueil, tout est naufrage, parce que tout est ténèbres.

Que dis-je? La négation de ma fin, la suppression de ma Destinée, ce n'est plus seulement le mystère et l'explicable, ce n'est plus seulement l'obscurité de la nuit; c'est la déchéance de cette royale majesté que Dieu m'a faite de vant tous les êtres qu'il a prosternés devant moi, en les soumettant à mon empire.

Que devient ma vie, si je ne la puis regarder

dans cette lumière de la Destinée, qui seule m'en laisse voir toute la grandeur et toute la beauté?

Ah ! Messieurs, sans ce fanal brillant au plus haut sommet de ma vie, pour en éclairer toute la route, non seulement quelle sombre impasse, quelle marche obscure à travers les ténèbres ; mais quelle humiliation ; mais, quel abaissement de ma royauté, en face de tous les êtres, dont Dieu m'a fait le maître et le souverain ! Hélas moi qui n'étais pas hier et qui disparaîtrai demain, si je ne vois pas le terme où je dois tendre, en y entraînant tout le reste avec moi ; oh ! alors à quoi me sert cette royauté dont m'a investi mon créateur ? Que suis-je dans cet immense mouvement qui m'emporte avec tant d'autres ? Quoi ! un phénomène parmi tant d'autres phénomènes ? Que suis-je ? Un fantôme ? une ombre ? un rêve ? Fantôme lugubre , rêve douloureux, ombre fuyante, que sais-je enfin ?

Moi, qui ai une intelligence pour comprendre, un cœur pour aimer, une volonté pour chercher et embrasser ma fin, quoi ! me voilà, dans l'absence de toute Destinée, tombé au-dessous de tout ce que je dois dominer ? Me voilà moins que le souffle qui passe en effleurant mon visage ; moins que la fleur qui s'épanouit pour

donner son parfum ; moins que l'arbre qui végète pour produire son fruit ; moins que l'eau qui coule pour féconder la terre ; moins que l'insecte qui bourdonne et l'oiseau qui vole ! Pourquoi ? Parce que tout cela a un sens que je comprends, une destination que je vois de mes yeux, que je touche de ma main ; et que *moi*, je suis moi-même devant moi-même l'incompréhensible et l'explicable !

Ainsi, non seulement, l'homme en face de son Dieu créateur, même en faisant abstraction de toutes les créatures qui l'entourent, tire de toutes les profondeurs de son être l'irréfutable témoignage de sa Destinée ; non seulement, cette Destinée, il l'affirme par tous ses meilleurs et ses plus nobles instincts ; il l'affirme par cet insurmontable besoin de connaître la raison et la fin de toutes choses, par conséquent de la vie tout entière ; il l'affirme par son intelligence, par son cœur, par sa volonté, par sa liberté, par tout lui-même, enfin ; il l'affirme surtout par son absolue impuissance de donner à sa propre existence un sens et une signification quelconques, en dehors d'un but final à poursuivre, d'une fin suprême à atteindre, bref, d'une *Destinée* à conquérir :

Mais ce témoignage, que l'homme tire du

fond de lui-même, s'agrandit et se confirme singulièrement par celui qu'il tire de sa situation respective vis-à-vis des créatures qui l'environnent, qui le touchent et avec lesquelles il entre, de par la volonté du Créateur, en de nécessaires rapports.

L'homme n'est pas seul à vivre et à se mouvoir à la surface de la terre. Autour de lui se déroule, sur une scène magnifique, tout le vaste panorama des êtres avec lesquels il a la vocation de vivre, et vis-à-vis desquels le Créateur lui a fait une situation spéciale, et dans cette situation une fonction providentielle.

Or, c'est de cette situation et de cette fonction voulues par son Dieu créateur, que l'homme fait sortir une nouvelle démonstration de l'existence de sa Destinée: en sorte que, sur ce point fondamental, le témoignage du dehors confirme péremptoirement le témoignage du dedans.

Quelle est la vraie situation de l'homme en face des créatures qui l'environnent?

De l'aveu de tous, l'homme est le plus haut sommet de la hiérarchie des êtres qui apparaissent dans notre monde terrestre. Non seulement il en est le sommet, il en est le centre aussi; car tout y converge et vient, en s'y concentrant, se

résumer et s'abrégé en *lui*. En un mot, dans ce royaume de la création qui l'entoure et relève de lui, l'homme est *Roi*; il est Maître, Souverain, et Dieu a tout mis à ses pieds, *omnia subiecisti sub pedibus ejus* (1). Vassal de Dieu, vu du côté des créatures inférieures il est constitué maître pour commander à ses œuvres. L'Écriture, au livre de la Genèse, constate l'investiture de cette souveraineté; car elle montre l'homme créé pour « dominer, à la fois, les oiseaux du ciel, les poissons de la mer et les animaux de la terre (2). »

Il résulte de là que ce qui, au point de vue de la fin et de la Destinée, apparaît dans tous les êtres placés au-dessous de l'homme et relevant de sa royauté, doit s'affirmer d'une manière supérieure de l'homme lui-même. Par conséquent, si tous les êtres soumis à son sceptre souverain, ont dans la création une fonction propre et une fin relative; l'homme, à plus forte raison, doit avoir une Destinée supérieure à tout ce qui est au-dessous de lui, c'est-à-dire une Destinée vraiment transcendante.

Or, voici le fait le plus universel, et en même

(1) Psaume 8

(2) Gen. 1-2.

temps le plus rayonnant d'évidence : tous les êtres de la création placés au-dessous de l'homme remplissent une fonction providentielle, et sont coordonnés par rapport à leur fin relative.

Voici, en effet, dans toutes les sphères de la création que l'homme domine de sa hauteur, le spectacle tout à la fois le plus grandiose et le plus instructif : c'est que chaque être, depuis le plus éloigné jusqu'au plus rapproché de l'homme, est coordonné par rapport à un terme qu'il doit atteindre, à une fonction qu'il doit remplir. Ce phénomène de l'universelle ordonnance de tous ces êtres par rapport à leur fonction propre et à leur fin relative, est la plus éclatante démonstration de l'existence du divin Ordonnateur.

Le monde visible est la révélation universelle de ce que les philosophes ont nommé les causes finales : et, pour quiconque ne ferme pas les yeux au rayonnement de l'évidence, la *finalité* y éclate, comme la lumière du soleil.

Si je voulais pénétrer avec vous aux abîmes de l'espace, pour y chercher le secret de l'harmonie sidérale ou du concert des mondes chantant la gloire du Créateur : oh ! comme il me serait facile de vous montrer, dans une pleine lumière, comment chaque astre du firmament

a sa fonction prédestinée dans cet immense mécanisme des mondes, qu'un savant a bien nommé la *mécanique céleste*; et comme il a la vocation de faire sa note propre dans ce vaste et harmonieux concert ! Comme il est évident que la lune a un rôle providentiel à remplir par rapport à la terre; l'une et l'autre par rapport au soleil; et comme il est plus manifeste encore que le soleil a, par rapport à tous ses satellites, la fonction de leur envoyer lumière, chaleur et fécondité!

Mais laissons les merveilles et les harmonies des corps célestes, ou du monde sidéral. Ne nous arrêtons qu'aux merveilles de notre monde terrestre, à tout ce que nous voyons, à tout ce que nous touchons.

Qui pourrait ne pas voir comment, dans ce monde inférieur, tout est créé pour une fin à atteindre, pour une fonction à remplir; comment toutes les sphères de l'être y sont coordonnées les unes par rapport aux autres; comment le monde minéral est pour le monde végétal; comment le monde végétal est pour le monde animal, et comment ces trois mondes superposés sont pour l'homme lui-même, qui dans son corps les résume, les abrège et les concentre?

Et puis, si dans chacune de ces sphères vous venez au détail; si, dans chaque corps vivant, végétant ou même inanimé, vous recherchez, avec sa raison d'exister, la fonction qu'il doit remplir et le but qu'il doit atteindre : oh ! quel spectacle vous est donné ! Quelles merveilles s'offrent à vos contemplations, et quelle inépuisable matière à vos méditations ! Là, non seulement chaque corps, végétal ou animal, a sa fonction à remplir dans l'ensemble harmonieux des corps, qui plus ou moins se touchent, se complètent et se perfectionnent mutuellement; mais, dans chacun de ces organismes vivants ou de ces corps organisés, vous découvrez un ensemble d'organes qui, par la diversité et la multiplicité de leurs fonctions, concourent au même but, c'est-à-dire à la conservation et au fonctionnement de l'organisme tout entier. Et, sous ce rapport, le corps humain, ce chef-d'œuvre plastique de la main divine, vous offre, dans sa prodigieuse diversité, la plus admirable et la plus ravissante unité.

Etsi, pénétrant plus avant dans le mystère des harmonies de tous ces mondes, vous cherchez la raison ou la cause immédiate de tous ces mouvements, de toutes ces fonctions si divinement

coordonnées; vous constatez partout, dans la diversité de leurs opérations, l'unité de la *force* qui les explique : force mystérieuse en elle-même, mais manifeste par ses effets; force tout à la fois latente et éclatante, se nommant, dans l'ordre purement minéral *l'attraction*, dans l'ordre végétal *la sève*, et dans l'ordre animal *l'instinct*.

La force *d'attraction*, dont la Destinée et la fonction est manifestement d'expliquer tous les mouvements des corps, depuis le plus petit des grains de sable jusqu'au plus vaste des soleils, et de maintenir, dans les champs de l'espace, leur équilibre harmonieux.

La force de la *sève*, qui se pousse à travers des sentiers mystérieux, avec une incomparable douceur et une irrésistible puissance, comme l'action de Dieu dans la création; et dont la Destinée, la fonction manifeste est de faire éclore, à la surface de la terre, avec le monde charmant des fleurs l'abondance des moissons et des fruits.

La force de *l'instinct*, qui poussant à son insu l'animal à l'accomplissement de sa Destinée, lui en fait deviner et employer les moyens. Instinct mystérieux, qui avertit l'oiseau de préparer son

nid, comme s'il avait la divination de la progéniture dont il construit le berceau ; instinct prodigieux, qu'on serait tenté de confondre avec l'intelligence et la liberté, mais qui n'est que le signe de l'intelligence et de la volonté créatrice ; instinct providentiel, auquel Dieu a donné, en le créant, cette impulsion sourde, cette tendance inconsciente vers sa propre Destinée.

Et si vous parcourez, pour vous en rendre compte, les spectacles qu'offrent à vos regards tous les êtres qui obéissent à la triple force dont nous venons de parler ; comme il vous devient évident qu'aucun des êtres n'existe, ne vit, ne végète, ne se meut ou ne travaille pour lui-même, mais pour la fonction et la Destinée qui lui est faite.

Qui pourrait ne pas voir que les trésors même du monde minéral, que la terre renferme dans son sein, ne sont pas pour la terre elle-même, mais pour d'autres êtres qui apparaissent à sa surface, et qu'eux aussi ont une Destinée qui se découvre de plus en plus aux regards de la science, à mesure qu'elle en pénètre le mystère et en devine la fonction providentielle ?

Qui pourrait ne pas voir que l'eau coule à la surface de la terre et qu'elle y tombe du ciel

pour y porter avec le rafraîchissement la germination et la fécondité; que la fleur existe pour nous donner le spectacle de sa beauté et nous prodiguer le charme de ses parfums? Que l'arbre croît, fleurit et produit pour faire goûter à d'autres êtres que lui-même la saveur de ses fruits?

Qui pourrait, en montant d'un degré l'échelle des êtres, ne pas voir aussi, à la lumière de l'évidence, que l'animal vit et se meut pour une Destinée, un but providentiel? La brebis pour donner sa toison, le cheval son agilité, le bœuf sa force, la vache son lait? et comme il est évident que tous ces êtres, dans le plan du Créateur, existent pour se mettre au service de l'homme, et pour donner à tous ses besoins leur légitime satisfaction!

Ainsi, rien n'est plus certain; pas un être qui n'ait, dans la hiérarchie des êtres, avec sa place marquée, sa fonction ou sa Destinée grandissant et s'élevant avec l'être lui-même; et tout cela placé au-dessous de l'homme, et se mettant au service de sa royauté.

Or, s'il en est ainsi; comment l'homme, le sommet, le centre, le roi de tous ces êtres inférieurs, n'aurait-il pas une Destinée proportionnée à sa nature supérieure et à sa dignité royale; une

Destinée, grande et même plus grande que lui-même, une Destinée, enfin, vraiment digne de lui ?

Toutes ces fonctions et toutes ces Destinées des êtres inférieurs, animés ou inanimés, et tous sans intelligence et sans liberté, se limitent à la matière et au temps, et, à leur point le plus élevé, se limitent à l'homme.

Mais l'homme, qui a une intelligence et une liberté; l'homme qui a une âme, un cœur, une volonté, à quoi se terminera-t-il ?

Manifestement, plus haute est sa Destinée, plus sublime est sa fonction dans la création. *Lui*, surtout, qui est esprit et, comme tel, a la capacité de concevoir, d'aspirer et de chercher l'immatériel et l'infini, évidemment il a une Destinée supérieure, une Destinée vraiment *transcendante*, parce qu'elle doit dépasser toutes les frontières du matériel et du fini.

Oh ! non, mille fois non, je ne puis admettre que tout ce qui est au-dessous de moi s'élève et gravite vers moi, sans que moi-même j'aie la vocation de m'élever, et si je le puis, d'élever tout avec moi-même, vers une fin supérieure. Ah ! je le vois, je le sens, la Destinée inférieure de tout ce qui se meut au-dessous de moi, me

montre la transcendance de la mienne; et elle m'atteste, que de cette transcendance elle-même dépend l'harmonie de la création.

Comment, sans insulter la raison et le bon sens, admettre l'hypothèse contraire?

Quoi! tout ce que je vois, tout ce que je touche dans la création, a son but, sa fonction, sa raison d'être, sa Destinée enfin: et moi, qui dans le plan de mon Dieu créateur, du sommet sublime où il m'a placé, ai la vocation de dominer tous ces êtres; moi qui seul ai reçu de *Lui*, avec *l'idée* de la Destinée, la liberté de la fuir ou de la chercher, de la conquérir ou de la repousser; moi enfin, qui seul, parmi eux, possède la conception de ma Destinée et l'ambition de ma fin; quoi! je n'aurais ni cette fin que je conçois, ni cette Destinée que j'ambitionne? Et je me roulerais à la surface de ce globe, je me traînerais dans les obscurités et dans les fanges de cette terre, sans savoir même ma raison d'exister, de marcher et d'agir, errant et perdu en mille sentiers ténébreux, comme en un labyrinthe où nulle lumière ne me guide et ne me laisse plus entrevoir même une issue?.....

Arrière! arrière cette hypothèse, aussi absurde et contradictoire qu'elle est désolante et désespé-

rante. Oh ! non, en vérité, cela ne peut pas être. J'en jure, non plus seulement par tout ce qui est dans mon Créateur ; j'en jure aussi par tout ce qu'il a mis en moi, sa créature. A la double lumière qui jaillit, à la fois, des profondeurs de la nature divine et des profondeurs de la nature humaine, du milieu des obscurités, je vois luire aux plus lointains horizons de ma vie l'astre qui doit me guider dans cette traversée du temps, l'astre radieux de ma Destinée ou de ma fin dernière ; et, appuyé sur le témoignage de Dieu et sur le témoignage de l'homme, je m'écrie sans crainte de me tromper, devant cet astre resplendissant pour moi comme le soleil en son midi : « J'ai une Destinée, une Destinée certaine, terme final et complément suprême de cette vie passagère.

CONCLUSION

Dès lors, Messieurs, la conclusion de ce discours, la conclusion à la fois doctrinale et pratique est facile à tirer : Il faut affirmer la fin dernière, l'affirmer partout, l'affirmer toujours, l'affirmer par la pensée, l'affirmer par la parole, mais

surtout l'affirmer par l'action. Donc il faut tendre à la fin, et par là, en arrivant à la Destinée finale, accomplir la première et souveraine obligation de l'homme sur la terre.

Ah ! c'est que là gît, en effet, notre suprême, et dans un sens vrai, notre unique obligation ; raison première et radicale de toutes nos autres obligations. L'homme, sans doute, a sur la terre, devant Dieu son Créateur et son souverain Maître, des devoirs multiples et des obligations diverses : mais là est dans cette diversité et cette multiplicité la magnifique *unité* : un seul devoir les renferme tous, et tous viennent, en réalité, se résumer dans cette souveraine obligation : tendre à la fin dernière, conquérir la Destinée. Avec la Destinée conquise et possédée, tout est gagné. Sans la Destinée conquise et possédée, tout est perdu ; et, cette perte est absolument et à jamais irréparable.

Que penser et que dire, dès lors, de ces hommes qui, fermant les yeux au rayonnement de l'évidence, nient audacieusement l'existence même de la Destinée ? Et que penser et que dire aussi de ceux qui, sans oser la nier, font profession de l'oublier ? Hommes étranges, que l'on voit

stupidement se heurter au présent, en murant devant eux l'avenir, s'agiter dans les affaires, se plonger dans les plaisirs, sans accorder ni une pensée ni un regard à cette Destinée, qui est leur suprême affaire, et dont la possession doit être, un jour, leur suprême jouissance et leur souverain plaisir !

Ah ! Messieurs, vous ne serez pas de ceux-là. Vous vous direz, par l'action mieux encore que par la parole : J'ai vu, j'ai compris, j'ai affirmé dans mon âme ce que j'ai entendu dans le discours. Oui, je l'affirme de toute ma conviction d'homme, je le crois, de toute ma foi de chrétien, je le vois dans la pleine lumière de l'évidence : j'ai une Destinée finale, une Destinée qui doit être le complément, la perfection et la consommation de mon être ; et je vois dans la même lumière, et j'affirme avec la même certitude, que la conquérir est pour moi la suprême obligation, l'obligation-mère, principe et racine de toutes mes autres obligations ; car, à quoi puis-je être obligé, si je ne le suis à tendre à ma fin et à accomplir ma Destinée ?

Donc, j'en prends la ferme et inébranlable résolution : je l'ai dit, et dès à présent je commence. *Dixi ; nunc cæpi*. Dans tous mes mouvements et tous mes actes, dans mes souffrances comme dans

mes joies, je regarderai ma fin suprême, je tendrai à ma fin suprême, à ma Destinée finale.

Oui, faites ainsi, Messieurs, cherchez la Destinée; poursuivez la Destinée; à travers vos joies et vos tristesses, à travers les prospérités et les catastrophes, allez à votre Destinée. Ainsi vous accomplirez tout ce qui est, avec la souveraine volonté de Dieu la souveraine obligation de l'homme; et vous atteindrez, un jour, comme nous le verrons mieux plus tard, la suprême félicité de l'homme dans la possession même de Dieu.



LA DESTINEE
DEVANT
LA TERRE ET LE TEMPS.

*Surcite, et ite; non
habetis hic requiem.*

Levez-vous, et allez;
votre repos n'est pas
ici.

MICH (11-10).

Messieurs,

Nous avons vu ce que la pensée de la Destinée finale est par rapport à notre vie humaine : vous avez compris que la recherche de cette fin dernière c'est la *vérité*, l'*ordre*, la *sagesse*, la *grandeur*, la *puissance*, la *liberté*, et avec tout cela la meilleure *félicité*, que nous puissions trouver sur la terre.

Nous avons posé ensuite la question capitale en ce sujet : Avons-nous réellement une Destinée finale, telle que nous l'avons définie.

c'est-à-dire une Destinée *positive*, qui est la perfection, l'achèvement et la consommation de notre vie ?

Nous avons répondu : Oui, cette Destinée existe, et cette Destinée est absolument certaine et indéniable. La nier, c'est donner un démenti deux fois insensé et deux fois audacieux à deux irréfragables témoignages, le témoignage de *Dieu* et le témoignage de *l'homme*; témoignage de Dieu créateur disant par tous ses attributs : J'ai créé l'homme intelligent et libre, et, comme tel, je l'ai créé pour une *Destinée finale*; témoignage de l'homme sa créature, disant par toutes ses facultés, par toutes ses puissances, par tout son être, et par sa situation royale dans la création : Je le vois, je le sais, je le sens, j'ai une Destinée, une Destinée finale, correspondant à tous les instincts et à toutes les aspirations de ma vie.

Maintenant, une autre question se pose devant nous ; et à cette question, tout en nous appelle une réponse : Où est la Destinée ? Cette fin dernière ou cette Destinée finale, dont nous portons en nous l'invincible témoignage, où donc la trouver ? Dans quel monde visible ou invisible, sur quelle terre ou dans quel ciel entrerons-nous

en possession de cette Destinée, qui est tout à la fois la vision, le rêve, l'aspiration et l'ambition de l'homme ici-bas? Cette Destinée doit-elle s'accomplir sur la terre que je foule de mes pieds, et dans la durée qui renferme la mesure de mes jours?

C'est ici surtout que je crois entendre tous nos libres-penseurs et nos libres-jouisseurs s'écrier d'une voix unanime.

« Venez, jouissons des biens qui existent.

« Venez, couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. Faisons couler les flots du vin le plus précieux. Couvrons-nous de tous les parfums. Cueillons toutes les fleurs de la saison, et qu'il n'y ait pas de prairie charmante où notre volupté ne se promène; car jouir de tout cela, c'est notre sort, c'est notre partage, c'est notre Destinée. *Et hæc est pars nostra; et hæc est sors nostra* (1). »

« N'attendons pas de repos par delà notre mort, car il n'y en a pas; *non est refrigerium in fine hominis*. On ne connaît personne qui en soit revenu; *non est agnitus qui sit reversus*. Donc mangeons et buvons, car nous mourrons

(1) Lib. Sapientiæ. C. II.

demain, et notre vie s'évanouira comme la nuée qui passe (1). »

Ainsi disaient déjà, il y a plus de trois mille ans, des libertins de la Jérusalem antique.

Et combien de voix contemporaines répondent, à travers ces trois mille ans, comme des échos agrandis, à cette voix lointaine de la libre-pensée et de la libre-jouissance ! Qui n'entend retentir surtout, dans la grande rumeur du siècle, des paroles comme celles-ci :

« Que nous parle-t-on de la Destinée d'une autre vie ? Il n'y a qu'une Destinée pour l'homme, c'est la Destinée qui lui est faite sur cette terre, où il passe, et où tout meurt comme lui et avec lui.

« O homme, assez longtemps tu as été la victime de la chimère. En vain tu cherches vers les horizons de ton avenir une Destinée d'outre-tombe; en vain tu te fatigues à la poursuite de ce fantôme fuyant et vide. Ta Destinée, ton unique Destinée est de ce côté de ta tombe, non par delà. Ton paradis, si tu dois en trouver un, n'est pas dans un ciel où t'égarer un rêve mystique; il est sur cette terre qui, un

(1) Ibid. V. I.

jour, perfectionnée par ton génie, réalisera pour tous l'unique paradis que tu puisses attendre. »

Et ces paroles, qui bornent notre Destinée aux limites de cette vie du temps, et la font retomber des splendeurs du ciel dans les obscurités de cette terre, ce n'est plus seulement, comme à Jérusalem, dans les festins et les orgies de la volupté ; c'est dans les forums, dans les académies, dans les tribunes, en un mot, dans le bruit de la grande publicité qu'elles ont leur sinistre retentissement.

C'est donc répondre à un besoin de l'heure qui sonne, de remettre dans sa pleine lumière cette troisième vérité : *La Destinée humaine n'est pas sur cette terre ; et le temps qui nous y est mesuré, ne la renferme pas dans son sein.*

C'est le sujet de notre méditation présente.

Certes Messieurs, pour établir que la Destinée de l'homme n'est pas sur la terre, je pourrais évoquer du *dehors* de grands et irrécusables témoignages.

Je pourrais invoquer tout d'abord le témoi-

gnage directement divin, le témoignage éclatant de la sainte Ecriture. Il faudrait lire ici non pas seulement quelques-unes de ses pages divinement inspirées ; il faudrait les lire toutes. L'affirmation implicite ou explicite de la Destinée finale par delà la terre où nous passons, et par delà le temps de notre rapide passage, c'est le contexte de toute la sainte Ecriture, et notamment de l'Evangile. Mille fois, sous une forme ou sous une autre, cette grande affirmation s'y produit.

Nier la Destinée *d'outre-tombe*, c'est nier toute la Bible, et c'est par-dessus tout donner à l'Evangile tout entier le plus insolent démenti.

Avec le témoignage de toute l'Ecriture, je pourrais invoquer le témoignage de *l'humanité entière*. De quelque manière qu'on tente de l'expliquer, c'est un *fait* qui défie toute négation, et même toute tentative de doute : l'humanité partout et toujours a été persuadée que les limites de notre vie sur la terre ne marquent pas les limites de notre Destinée, et que la mort n'en résout pas le problème ; toujours et partout elle a cru, d'une persistante et invincible foi que, par delà les frontières de la terre et du temps, notre Destinée s'étend encore, et que là seulement, au sein de cette Destinée conquise et pos-

sédée, se révéleront, à la fois, tout le plan de la Providence et tout le mystère de la vie.

Ce témoignage est absolument universel, dans le sens moral de ce mot; car il sort du fond de toute humanité : c'est, par excellence, le témoignage populaire, et c'est en même temps l'unanime attestation de ses plus illustres interprètes.

Parcourez tous les chefs-d'œuvre des plus grands interprètes de la vie et des aspirations de l'humanité; chefs-d'œuvre de littérature, d'histoire, de poésie, d'éloquence; tous, sous des formes diverses, et avec plus ou moins d'éclat, proclament cette universelle conviction de l'humanité : *La Destinée humaine hors de la terre et par delà le temps*. Les quelques voix discordantes, qui s'élèvent çà et là à travers les siècles, contre cette foi indestructible de l'humanité, se perdent dans l'universel concert, et ressemblent aux désaccords qui complètent une belle harmonie.

A ces deux témoignages d'autorité divine et d'autorité humaine, je pourrais joindre un témoignage qui, pour nous croyants et catholiques, n'est pas moins décisif : le témoignage de l'*Église*. Son symbole, sa prédication, sa liturgie, ses cé-

rémonies, ses sacrements, son sacrifice, ses chants lugubres ou joyeux, tout, et jusqu'à ses temples avec leurs colonnes élancées, leurs vitraux étincelants, tout dans l'Église nous dit et nous redit, de toutes les manières, que notre Destinée n'est pas de ce monde, mais d'un autre monde, qu'elle ne s'accomplit pas sur la terre, mais au delà.

Certes, ces trois grands témoignages, énoncés et entendus avec les vastes développements qu'ils comportent, constitueraient déjà de cette vérité une démonstration assez éclatante. Mais je les néglige, pour vous faire entendre, surtout, le témoignage qui sort de vos convictions, de vos instincts, de vos aspirations, de vous-mêmes tout entiers.

C'est que, pour nous démontrer jusqu'à l'évidence que cette terrestre vie ne nous explique pas l'énigme et ne résout pas le problème de notre Destinée, nous n'avons qu'à nous interroger nous-mêmes. A la lettre, nous sommes nous-mêmes à nous-mêmes la vivante démonstration de notre Destinée d'outre-tombe.

Écoutons, sur le sujet qui nous occupe, les voix qui parlent au plus intime de nous-mêmes. Dans

le silence de notre recueillement et dans le calme de nos passions, entendons et comprenons ce que toutes ces voix nous révèlent sur ce terme final que nous appelons la *Destinée*. Et comme nous écoutons parfois la respiration de notre poitrine ; écoutons les aspirations de notre âme et de notre cœur ; car ces aspirations elles-mêmes nous font, sur la vérité que je vous prêche en ce moment, la plus intelligible et la plus infaillible révélation.

Les aspirations naturelles des êtres sont les signes authentiques de leurs Destinées. C'est un axiome reconnu et proclamé même par l'adversaire, que *les aspirations sont proportionnelles et adéquates aux Destinées*, et que, par conséquent, nos Destinées se démontrent par nos aspirations.

Voyons donc quelles sont, par rapport à notre Destinée, nos aspirations ; et ces aspirations, interprétées par notre intelligence et notre raison, vont nous dire avec une éloquence à laquelle nous ne pouvons résister : Non, notre Destinée n'est pas sur cette terre ; car, rien de ce qui est de cette terre ne répond à ce que nous aspirons à embrasser et à posséder comme notre vraie Destinée.

I

Et d'abord, la Destinée que nous appelons et que nous aspirons, c'est une Destinée qui *termine*, achève et complète notre vie.

Nous désirons et voulons, au bout de cette vie, un *terme* où elle puisse s'*arrêter* et dire, en regardant derrière elle : Je n'irai pas plus loin ; ma carrière est achevée : me voici arrivé. Ici je m'arrête, non pour y mourir, mais pour trouver à ma vie, jusqu'ici défectueuse et imparfaite, son légitime complément et son perfectionnement suprême.

Tel est le premier besoin que tous nous éprouvons naturellement, et spontanément. Dans cette marche du temps, où chaque année, chaque mois, chaque jour y marquent des étapes diverses, nous allons de station en station. La vie humaine, en effet, n'est qu'une route marquée par une suite d'étapes ou de stations. Or, le plus simple bon sens nous dit qu'au bout de toutes ces stations, il doit y avoir une dernière station.

Et, quand même la raison et le bon sens ne me le diraient pas assez, j'en garde dans mes

plus invincibles aspirations l'irréfutable preuve, la complète démonstration.

Chose remarquable, dans cette nécessité de *marcher* sans cesse, nous portons l'invincible besoin d'*arriver* un jour, et de nous arrêter enfin. Je ne sais quoi de plus fort que toutes les négations, nous affirme, au plus intime de nous-mêmes, que nous ne sommes pas faits pour marcher toujours et n'arriver jamais.

Cette aspiration constante vers le terme final, qui échappe à l'animal sans raison, est le fait le plus incontestable de l'animal raisonnable qui s'appelle l'homme. C'est le caractère royal qui le distingue de tout le reste des animaux de la terre.

Tandis que la brute fait un pas, puis un autre, puis un autre, sans même avoir l'idée d'une fin quelconque; l'homme marche, il marche encore, appelant toujours ce terme suprême ou cette Destinée finale entrevue à travers le clair-obscur de son avenir; et cela, même à la seule lueur de sa raison, alors même que, comme à nous chrétiens, elle ne lui est pas montrée, à travers l'ombre de sa foi, par une infaillible autorité.

Cela posé, s'il n'y a, *par delà* le temps, un terme où l'homme s'arrête, pour se compléter; où donc, à

cet invincible besoin de notre nature humaine, à cette aspiration spontanée, constante et inapaisable, satisfaction sera-t-elle donnée? A quel lieu et à quel moment de cette vie, qui court d'étape en étape et fuit comme l'ombre, l'homme trouvera-t-il ce point d'arrêt qu'il aspire, comme sa poitrine aspire l'air qui le fait vivre? A quel lieu? Nulle part! A quel moment? Jamais!

Dès lors, que devient notre vie avec ses tendances sans but et ses aspirations sans objet, si ce n'est la contradiction même? Qu'est-ce, si ce n'est la vie, à chaque pas qu'elle fait, se mentant à elle-même, en poursuivant toujours un terme qu'elle est condamnée à n'atteindre jamais? Et se peut-il concevoir que le Créateur ait voulu mettre dans la vie un tel démenti à la vie; et que l'homme, ce roi de la création, soit condamné à rouler dans une telle contradiction?

Et maintenant, ma raison demande : de cette contradiction entre l'aspiration qui appelle le terme final, et le terme final qui se dérobe à cette aspiration, comment sortir? Et que peut ici, pour échapper à cette contradiction, le négateur de la Destinée d'outre-tombe? Quelle hypothèse pourra l'arracher à ce cercle fermé où l'emprisonne sa libre pensée?

Pour échapper à ce cercle, où le libre-penseur s'enferme par la négation de la Destinée finale, telle que nous l'avons définie, et dont nous avons démontré l'existence, on peut imaginer surtout ces deux hypothèses : ou l'extinction complète de notre vie par la mort, c'est-à-dire notre Destinée s'arrêtant à notre tombe; ou bien la permanence de la vie par delà notre tombe, mais de la vie poursuivant, après la mort, sa marche indéfinie, sans arriver jamais à un terme fixe, à une Destinée finale : deux hypothèses aussi absurdes l'une que l'autre, et l'une et l'autre aboutissant à une égale contradiction.

Et d'abord, si mon sépulcre doit me dévorer tout entier; si par delà cette tombe, où je vais descendre, rien de moi ne doit plus subsister; en un mot, si ma Destinée ne s'étend pas plus loin que la terre et ce court moment où je vis sur la terre : alors, je demande pourquoi, par delà cette terre où je marche, et par delà cette tombe qui va me dévorer, l'âme humaine aspire spontanément, nécessairement, universellement? Pourquoi notre aspiration à la Destinée s'élançait-elle, contre toute raison, par delà les limites de notre vraie Destinée? Qui ne voit ici la contradiction dans les choses

se traduisant par la contradiction dans les mots?

Si l'horreur, qu'inspire naturellement à tout être vivant la totale extinction de la vie, nous rejette dans la seconde hypothèse, à savoir celle qui nous fait survivre à notre mort du temps, mais sans donner à notre vie un but déterminé; qui ne voit qu'ici encore nous sommes enfermés, sans en pouvoir sortir, dans le cercle fatal de la contradiction?

D'après cette hypothèse, moins grossière, mais aussi absurde que la précédente, survivant au mystère de notre mort, nous devons aller de purification en purification, de transformation en transformation, errant de monde en monde, sans but déterminé, sans Destinée fixe, et marchant dans une durée sans limite, à la poursuite d'un Infini ou plutôt d'un *Indéfini*, qui reculera éternellement devant nous : hypothèse non moins répugnante et non moins contraire aux aspirations d'une vie qui, à travers la continuité de ses marches, appelle le terme au delà duquel elle n'aura plus rien à poursuivre, plus rien même à aspirer, à imaginer, à concevoir : terme vraiment *suprême* où, pour notre vie humaine en pleine possession de sa perfection, ni la

recherche, ni l'aspiration, ni même la pensée d'un *par delà* quelconque ne sera plus même possible.

Ainsi, en dehors de la Destinée, telle que par tout mon être je l'aspire et l'appelle, je ne vois que ces deux hypothèses également désolantes : au bout de ma course terrestre, un *anéantissement absolu* ou un *voyage éternel* ; une vie qui s'éteint pour ne ressusciter jamais, ou une vie qui dure pour voyager toujours.

Ces deux hypothèses, je pourrais dire que ma foi de chrétien les condamne, et que ma raison elle-même les désavoue et les réprouve ; oui, ma foi les condamne comme insultant à son symbole, et ma raison les réprouve comme l'insultant elle-même. Mais ce que je tiens surtout à proclamer ici, c'est que tous mes instincts, toutes mes aspirations les repoussent, comme insultant à ma nature humaine, qui aspire et veut dans sa Destinée finale un terme où, sans cesser d'être et de vivre, elle *s'arrête* sans pouvoir ni vouloir tendre *au delà*.

Ah ! je le sais, une autre hypothèse prévaut aujourd'hui, dans les théories de l'humanitarisme moderne : l'hypothèse de la *jouissance indéfinie* sur la terre, vers laquelle l'humanité marcherait comme à sa Destinée suprême.

Remarquez qu'il s'agit ici, non de la Destinée de *l'humanité*, mais de la Destinée de *l'homme*, et de l'homme individu. Quand même, par impossible, l'humanité en masse serait appelée à trouver dans le vague lointain de l'obscur avenir, ce que l'on nomme de ce nom plein de fascination : *jouissance indéfinie*; le bon sens demande : Qu'est-ce que cela ferait pour la Destinée réelle de chaque être humain ? Tout homme a droit, s'il veut la conquérir, à la possession de la Destinée. Or, dans la supposition humanitaire, combien d'êtres humains manquent fatalement leur Destinée ? Combien qui mourront sans avoir jamais pu saisir ce fantôme toujours fuyant, sans avoir pu jamais toucher cette terre promise de la jouissance indéfinie, voire même d'une jouissance quelconque, et n'auront connu sur cette terre que la souffrance renaissant de la souffrance ?

D'ailleurs, dans ce système nouveau, inventé pour séduire les générations populaires, c'est *l'Indéfini*, et toujours l'Indéfini ; donc ce qu'il y a de plus contradictoire avec l'idée de la Destinée, c'est-à-dire d'un terme essentiellement défini. La notion de la Destinée implique l'idée d'un terme. Mais comment affirmer un *terme indé-*

terminé, sans mettre la contradiction dans les mots, comme la contradiction dans les choses ? Donc, le progrès indéfini dans la jouissance, même en l'admettant comme réel, de ce côté de la tombe, ne pourrait constituer une Destinée, c'est-à-dire un terme final à l'existence, pas plus que l'hypothèse d'une marche ou d'un voyage indéfini de l'autre côté de la tombe ; la jouissance progressive et indéfinie dans ce monde, ne pouvant pas plus arriver à un *terme*, que la pérégrination indéfinie et éternelle dans l'autre.

Inutile d'ajouter que cette Destinée, soi-disant humanitaire, de la jouissance indéfinie, est absolument chimérique, si, par ce mot *jouissance indéfinie*, il faut entendre surtout félicité indéfiniment progressive. La raison philosophique et la raison populaire ou le sens commun, ce génie de l'humanité, nous disent ensemble que, quoi qu'on fasse, pour agrandir sur la terre le banquet de l'universelle félicité ; toujours au sein des générations vivantes il y aura, comme ensemble, une compensation et un équilibre de jouissances et de souffrances ; en sorte que, de même qu'il y a chaque année une certaine somme de joie qui descend dans le cœur de l'huma-

nité, il tombe aussi de ce cœur, à peu près une même quantité de larmes, comme il tombe du ciel sur la terre, chaque année, à peu près le même nombre de gouttes de pluie; c'est-à-dire que la moyenne de la jouissance et de la souffrance, de la joie et de la tristesse, du bonheur et du malheur, au sein de l'humanité entière, est toujours à peu près la même : ce qui réduit à néant la théorie menteuse de la jouissance indéfinie et du progrès toujours croissant de la félicité terrestre.

Et ce progrès lui-même, fût-il une réalité, et le banquet de la jouissance universelle dût-il être de plus en plus splendide et béatifique; il mentirait encore à l'idée élémentaire de la Destinée; parce que, comme nous venons de le dire, il n'aboutit pas et ne peut pas aboutir à ce qui est de l'essence même de la Destinée, à un terme *défini*, à un but final et *déterminé*; c'est-à-dire à ce que notre intelligence conçoit, à ce que notre cœur aspire, à ce que notre liberté cherche comme notre vraie Destinée.

II

Un autre phénomène de notre vie humaine démontre à tous et à chacun, que la Destinée n'est pas sur cette terre : c'est, au milieu de l'universel *changement*, le besoin permanent de trouver et de posséder l'*immuable*.

La terre, et notre vie sur la terre, qu'est-ce donc, je vous prie, si ce n'est le changement, et encore le changement; changement hors de nous, et changement en nous-mêmes?

Regardez autour de vous; que trouvez-vous de changeant? Tout. Que trouvez-vous d'immuable? Rien. Ah! cette terre vous apparaît bien ce que la nommait le grand Bossuet : « *La région des changements.* »

Changement dans la *nature*. Malgré la permanence de ses lois générales; malgré le fond, en apparence immuable, sur lequel elle repose; que nous montre la nature, avec toutes ses merveilles, si ce n'est le spectacle du perpétuel et de l'universel changement? Changement dans les saisons, dans l'atmos-

phère, dans les arbres, dans les fleurs; en un mot, dans tout ce qu'elle étale sous nos yeux, en captivant notre admiration.

Ne dirait-on pas que la Sagesse créatrice, qui est en essence *unité et immutabilité*, a voulu se jouer dans l'univers par le changement et la mobilité? Prodige de mobilité et d'instabilité se révélant dans tout ce que la nature nous laisse voir d'elle-même, et qui n'a d'égal que la fixité et la permanence de la force latente qui y produit en tout et partout, avec l'universel changement, l'universelle diversité. Union admirable de l'immuable et de l'instable, qui fait la grande harmonie de la nature; mais qui, en nous dérobant le mystère de l'immuable, ne nous laisse bien voir que le spectacle de l'universel changement et de l'universelle mobilité.

Changement dans la *Société*, c'est-à-dire dans ses constitutions, dans ses législations, dans les gouvernements, dans les révolutions: théâtre perpétuellement mouvant où se jouent, avec leurs péripéties toujours diverses et toujours changeantes, tous les drames et toutes les tragédies de la vie sociale, et sur lequel les acteurs succèdent aux acteurs avec une rapidité vertigineuse.

Changement dans la *famille*. Ah ! la famille, qui semble être le lieu le plus prédestiné à la stabilité, qu'y a-t-il de plus soumis à la loi du changement ? Avez-vous vu la famille dans sa floraison et dans toute sa beauté ? Revoyez-la après vingt ans seulement ; quelle différence ! Sous ce toit, qui abritait tant de prospérités et de félicités, quels vides ! quels deuils ! quelles funérailles, peut-être !

Changement dans les *situations*. Eh ! qui donc, parmi nous, n'en a pu faire la triste expérience ? Même sans sortir du foyer, qui donc peut y voir se perpétuer la même situation ? Hélas ! tous, qui que nous soyons, nous sentons dans notre vie entière la vérité de cette parole que Dieu dit de l'homme sur la terre. « *Nunquam in eodem statu permanet* ; jamais il ne demeure dans le même état. »

Changement dans les *relations*. Pour vous, qui déjà avez beaucoup vécu, que de relations finies, que d'autres qui se nouent aujourd'hui pour se rompre demain ! Regardez en arrière ; comptez ceux qui déjà vous ont quittés ; et, sans même tenir compte des inévitables séparations accomplies par la mort, combien que l'égoïsme, l'inconstance, l'oubli ont séparés de vous !

Ainsi, tout *hors* et autour de nous, c'est changement et encore changement.

Et, chose plus remarquable encore, ce changement que nous constatons hors de nous, nous le voyons et nous le ressentons en nous. Nous sommes nous-mêmes le changement en permanence; le changement dans toutes nos puissances et toutes nos facultés.

Changement dans notre *corps*, c'est-à-dire dans notre chair vivante. Le changement lui est si inhérent, si nécessaire, qu'il résulte du fonctionnement de la vie et qu'il est comme sa vie elle-même, sa vie qui vient et sa vie qui s'en va; sa substance, — au dire de la science — se renouvelant sans cesse. Et puis, à mesure qu'il marche dans la vie, comme il change en cheminant, à toutes les étapes de la route; et comme le temps, en passant sur cette chair délicate et fragile, y grave les signes authentiques de l'inévitable changement!

Et ce que nous disons du *corps* de l'homme, est-ce que, toute proportion gardée, nous ne pouvons pas le dire aussi de son intelligence, de son cœur, de son imagination, de sa mémoire, de sa volonté, de sa conscience, bref, de son âme tout entière?

Quels changements dans notre *intelligence*, c'est-à-dire dans nos idées, dans nos opinions, tournant avec les vents qui soufflent, comme les girouettes au sommet de nos demeures!

Quels changements dans cette *imagination*, qui court d'un objet à un objet, comme le papillon au soleil voltige de fleur en fleur!

Quels changements dans cette *mémoire*, où l'image des choses s'empreint et s'efface, et où les souvenirs se succèdent, se mêlent, se confondent, s'éteignent et disparaissent dans l'oubli, ce sépulcre des souvenirs!

Quels changements dans cette *conscience*, où la figure du bien et la figure du mal, trop souvent se transforment au gré des passions; dans cette conscience devant laquelle, malgré la constante lumière qui brille sur elle, ce qui s'appelait hier l'injustice s'appelle aujourd'hui le droit, et ce qui posait la veille comme le crime, pose le lendemain comme la vertu!

Quels changements, enfin, dans notre *cœur*. Ah! ce pauvre cœur humain! C'est lui, lui surtout qui subit l'inéluctable loi du changement et de la mobilité, alors qu'il sent passer en lui, tour à tour, les affections qui viennent et les affections

qui s'en vont! Comme d'un jour à un jour, et même d'une heure à une heure, il passe lui-même souvent d'une passion à une passion, et parfois de l'extrême amour à l'extrême haine! Qu'y a-t-il de plus mobile, de plus changeant que les vagues de la mer soulevées par le vent, si ce n'est ce cœur humain, qui est une mer aussi; mer perpétuellement remuée par le souffle des passions? Et qu'y a-t-il de plus rare au monde, que la constance et la fixité dans notre amour? Ah! le grand Bossuet a raison: « *Tout passe, et nos sentiments aussi!* »

Voilà le fait, le grand fait humain qu'il fallait constater, ou plutôt rappeler.

Dès lors, si ma Destinée est sur la terre et rien que sur la terre, manifestement je dois me complaire dans cette région du changement. Je dois m'y attacher comme à mon suprême bonheur, du moins je dois y respirer comme en mon propre élément.

Eh bien, comment se fait-il que moi, être perpétuellement changeant, je porte en moi l'invincible besoin de l'immuable?

Quoi! s'écrie une voix qui sort de moi et qui est moi-même appelant ma vraie Destinée, quoi! changer, toujours changer; alors que tout en moi

invoque et cherche ce qui ne change pas? Quoi! lorsque mon intelligence appelle, comme son complément, la vérité qui ne change pas; lorsque mon cœur invoque, comme son bonheur final, un amour qui ne change pas; lorsque ma volonté, ma volonté spontanée cherche pour l'embrasser un bien qui ne change pas; et lorsque, pour ce corps lui-même dont la vie est le perpétuel changement, je rêve et j'appelle, après sa résurrection, le sceau de l'immutabilité; quoi! déshérité à jamais de l'immuable, je serais condamné à la fatalité et à la perpétuité du changement? Et ce changement, qui est ici-bas le tourment de ma vie, deviendrait, par un mystère inexplicable, la Destinée de ma vie?

Mais alors, si l'immuable ne doit pas être mon héritage; si je suis rivé au changement, comme à ma Destinée elle-même; oh! alors, je me demande pourquoi et comment, dans cette course fatiguée à travers tout ce qui change, et dans l'être qui est lui-même le changement en personne, pourquoi cet incroyable besoin d'arriver à ce qui ne change pas? Ah! ici encore ce serait, dans l'œuvre de Dieu, l'incompréhensible, l'inexplicable, la contradiction même, c'est-

à-dire, la vie aspirant nécessairement à une Destinée qui lui échappe fatalement.

Oh ! non, mille fois non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas ; j'en atteste, avec mon Dieu créateur, tout ce que lui-même a mis dans sa créature : au bout de ma vie perpétuellement changeante, jetrouverai l'immuable ; l'immuable sera ma Destinée, puisque à travers tout ce qui change en moi et autour de moi, l'immuable est le perpétuel besoin et l'invincible aspiration de ma vie elle-même.

Ainsi, notre âme vivante, contre cette absurde et désolante hypothèse, *la Destinée finale sur la terre*, rend ce double témoignage : elle affirme une Destinée qui, terminant la vie, en exclut tout *par delà* ; et elle affirme une Destinée qui exclut tout changement, c'est-à-dire la Destinée finale dans la possession de l'immuable.

Nous pourrions nous arrêter ici ; mais notre âme, sur ce point, est un clavier dont toutes les touches rendent le même son. Écoutons donc jusqu'au bout cette vivante harmonie, qui chante au plus intime de nous-mêmes la vérité fondamentale de toute vie humaine.

III

Voici, en effet, une autre voix intérieure nous attestant que notre Destinée n'est pas sur la terre; c'est la voix qui nous dit : O homme, ta Destinée, ta Destinée suprême ne peut être que dans la *plénitude*; et tout sur la terre te laisse *vide*; rien n'y pouvant répondre à la capacité de tes désirs.

Il ne faut pas une grande connaissance de notre nature humaine, pour comprendre qu'au fond de nos pensées et de nos aspirations, la plénitude s'identifie avec le bonheur, et l'un et l'autre avec la Destinée.

Tout ce qui ne me remplit pas, tout ce qui me laisse plus ou moins *vide*, est incompatible avec ce que je rêve comme mon bonheur, et avec ce que j'attends comme ma Destinée. Si un fleuve pouvait avoir le sens du bonheur, j'appellerais *heureux* le fleuve coulant à pleins bords entre ses deux rives. Ainsi j'appelle heureuse la vie humaine qui se sent pleine, et dont toutes les facultés ont le sentiment de leur plénitude.

Toute âme dont la capacité n'est pas remplie, souffre du vide qu'elle porte en elle, et ses

gémissements ne sont que la manifestation au dehors du vide qui est dans son fond. Ses désirs inassouvis retombent sur elle comme un poids qui l'accable et qui lui fait éprouver, avec une vague tristesse, ce qui s'appelle *l'ennui*, cet inexorable ennui dont parle Bossuet, l'ennui qui « est le fond de la nature humaine. »

Pénétrez, Messieurs, au plus profond de vos âmes ; creusez en tous sens le mystère de vos souffrances morales, de vos tristesses, de vos mélancolies ; cherchez surtout le secret de vos ennuis. Que découvrez-vous au fond de ce mystère ? Des désirs qui n'ont pas leur objet, des capacités qui ne sont pas remplies, en un mot, le vide, le sentiment du vide, ce supplice des âmes ; supplice que, dans une mesure, nous connaissons tous à une heure de notre vie, si ce n'est pendant toute la vie ; supplice que connaissent, plus encore que tous les autres, ceux qui, en essayant d'assouvir leurs passions, n'ont abouti qu'à agrandir leurs désirs, avec leurs désirs leur vide, avec leur vide leur ennui, et avec leur ennui leurs tristesses et leurs mélancolies. Supplice de la terre, qui est pour nous comme un pressentiment de celui de l'Enfer ; car l'Enfer, dans son fond le *plus profond*, que sera-t-il

surtout, si ce n'est le sentiment éternel du vide que l'Infini laisse, en se retirant de lui, dans l'âme du damné.

Ah! le vide au chemin de cette vie, je le comprends; et facilement je me résigne au supplice que me fait sentir ce bourreau intérieur, que j'appelle l'ennui. Oui, volontiers je me résigne à ce tourment de ma vie présente; parce que je sais que cette vie de la terre n'est pas le dernier mot de ma Destinée, et que, si je suis condamné à porter, ici-bas, la douleur du vide, je sais que je suis en route pour arriver à ma plénitude. Mais le vide au sein même de ma Destinée, je ne puis plus le comprendre, et moins encore m'y résigner. Le sentiment de ce vide dans la possession de ma Destinée, ce serait le perpétuel supplice là même, où j'attends et où j'ai droit de trouver la perpétuelle félicité, c'est-à-dire la plus amère contradiction dans ma vie, et la plus cruelle dérision dans l'auteur de ma vie.

Oh! non, ne me parlez pas du vide au terme de ma Destinée finale. La Destinée qu'il me faut, c'est une Destinée qui doit me rassasier.

Mon âme, mon cœur, ma pensée, mon amour tout crie en moi d'une voix unanime: J'ai horreur du vide. Le vide est mon supplice; le vide

est mon bourreau ; le vide est mon enfer : donnez-moi la plénitude. Oui, la plénitude, il nous la faut dans cette vie, ou au delà de cette vie. La plénitude, c'est ma faim et ma soif. Si je ne la trouve sur la terre, je la chercherai par delà la terre. Si le temps me la dérobe, je la demanderai à l'éternité. Oui, à quelque festin que l'on me convie ; s'il me laisse vide, j'irai plus loin rassasier ma faim. A quelque source que je boive, à quelque fleuve que je m'abreuve ; s'ils me laissent vide ; pour étancher ma soif, j'irai plus loin. Et si tous les continents et toutes les mers me laissent vide ; eh bien, pour me rassasier et me combler, je m'élancerai par delà toutes les mers et tous les continents.

Ah ! je le sens, tant que cette faim et cette soif de la plénitude ne seront pas apaisées, je ne serai jamais content. Etre remplie et comblée de toutes les manières, dans toutes ses puissances et toutes ses capacités, c'est l'indestructible besoin, c'est l'indéracinable passion de toute ma vie ; et renoncer à cette légitime et nécessaire passion de la plénitude et du rassasiement, ce serait nier ma vie elle-même.

Donc, que ceux qui veulent faire de ces étroites limites de la terre et du temps le lieu et le terme

suprême de ma Destinée, ah ! qu'ils me disent comment dans cette obscure et triste prison où ils m'enferment avec elle, je pourrai assouvir cette inextinguible soif et cette insatiable faim de la plénitude.

Mais, la plénitude, où la trouverai-je sur cette terre ? Et qui donc la pourra connaître ici-bas, même dans les conditions les mieux faites, en apparence, pour nous combler par l'accomplissement de tous nos désirs et l'assouvissement de nos passions ?

La plénitude !... hélas ! rien en nous ne nous la peut faire sentir, non rien ; ni notre intelligence dans tout ce qu'elle sait, ni notre cœur dans tout ce qu'il aime, ni notre corps dans tout ce qu'il absorbe. Même quand tout cela est à souhait et au gré de nos désirs, rien ne nous remplit, et tout nous laisse le sentiment de ce *vide*, d'où sort une voix gémissante qui appelle autre chose. Ah ! je n'en suis pas étonné. Nous ne possédons ici-bas le *tout de rien* ; et, *tout* nous fût-il donné *tout entier*, ne suffirait pas encore à combler cet abîme sans fond de nos désirs toujours inassouvis, même dans la possession de tout, et fatalement condamnés à ne trouver que le *vide*, là où ils rêvent de trouver la plénitude.

Qu'est-ce, en effet, ce que nous appelons ici la plénitude?

Dans l'ordre purement matériel, c'est l'équation exacte entre le contenu et le contenant.

Dans l'ordre moral, la plénitude est une équation encore; c'est l'équation entre nos désirs et les objets de nos désirs; autrement dit, une équation entre notre capacité et notre possession.

Dès lors, comment la terre, avec tout ce qu'elle renferme, pourrait-elle nous donner la plénitude?

Mesurez la capacité de vos désirs et la réalité de ce que la terre offre à vos désirs; l'équation, où est-elle? Et que devient la plénitude?

La capacité de vos désirs? Mais, c'est l'*immense*; et considérée dans son objectif, c'est l'Infini; l'Infini en largeur, l'Infini en hauteur, l'Infini en profondeur: trois abîmes qui n'en font qu'un.

Et maintenant, pour combler ces trois abîmes, que vous présente la terre? Et quelles réalités, pensez-vous, seront en équation exacte avec cette incommensurable capacité?

Quoi? les richesses? les honneurs? les voluptés?

Les *richesses*? Mais, je sens qu'un seul de

mes désirs est plus grand que toutes les richesses du monde entier.

Les *honneurs*? Mais, quelque haut que je puisse monter sur les degrés des honneurs, je sens que mes désirs monteront encore plus haut.

Les *voluptés*? Mais, que peuvent faire, pour mon âme affamée d'infini, les voluptés, toutes les voluptés, si ce n'est de la creuser au lieu de la remplir? Et quand je les aurai épuisées toutes, hélas! qu'aurai-je fait, si ce n'est agrandir mes désirs au lieu de les combler? Et, au lieu de la plénitude et de la paix qu'elle apporte avec elle, que ressentirai-je, au plus intime de ma vie, si ce n'est ce vide, auquel je voulais échapper, et dans ce vide cet *incorable ennui*, devenu plus fort et plus implacable pour me tourmenter?

Inutile de creuser plus avant, sur ce point, le mystère des choses.

Ah! sous ce rapport, l'expérience est faite; et malheur à qui tentera de la recommencer!...

Un homme s'est rencontré, que Dieu semble avoir tout exprès comblé de tout, pour mieux servir d'exemple à l'humanité entière, et qu'il a élevé aussi haut que possible, comme pour faire mieux voir en lui le néant des choses de la terre, et l'impossibilité pour quiconque les possède

toutes, de trouver ce qu'il y cherche, à savoir, avec le sentiment de sa plénitude le sens de la vraie félicité.

Salomon — lui-même le proclame — a possédé tout ce que nous avons énuméré plus haut : *richesses, honneurs, voluptés*, voire même la *science* et la *sagesse*. Tout cela lui fut donné dans la plus grande mesure, on pourrait presque dire sans mesure. Si l'homme peut trouver, ici-bas, je ne dis pas la réalité, mais au moins l'apparence de la plénitude, ah ! sans doute, Salomon va se déclarer satisfait. Dans le sentiment d'une plénitude au moins relative, et du bonheur qu'il en éprouve, il va s'écrier : « Voilà qui est bien ; tous mes désirs sont comblés, ma capacité de posséder, de m'élever, de jouir, et même de savoir, est remplie. Entre tout ce que j'ai désiré et tout ce que Dieu m'a donné, l'équation est faite : mon bonheur est consommé ; j'ai trouvé ma plénitude. »

Eh bien ! chose étonnante : Salomon après avoir goûté de tout, joui de tout, possédé tout, s'écrie d'une voix gémissante et plaintive : « Et j'ai vu qu'en tout cela il n'y a que vanité, c'est-à-dire, vide et affliction d'esprit. » Et, depuis Salomon, tous ceux qui, dans les

diverses sphères de la vie, ont tenté la même expérience, ont tiré de leur âme et de leur cœur trompés un gémissement pareil : « J'ai voulu jouir de tout ; à tout ce que j'ai étreint par mes désirs, j'ai demandé la plénitude, et je n'ai conquis que le vide. » Hommes des richesses, hommes des honneurs, hommes des voluptés, tous les affamés qui cherchent pour leurs désirs la plénitude et le rassasiement, rendent le même et douloureux témoignage : *Manducavimus et non fuimus saturati* Nous nous sommes assis à tous les festins ; et tous nos efforts pour nous remplir, n'ont abouti qu'à nous nourrir de nos propres désirs et à nous rassasier de notre propre faim.

Et vous-mêmes, Messieurs, si vous avez demandé à la terre et à ce qui est de la terre de rassasier votre faim, en comblant tous vos désirs ; est-ce que vous n'avez pas abouti à la même douloureuse et désolante déception ? Est-ce que, vous aussi, au bout de tout ce qui vous promettait la plénitude, vous avez trouvé autre chose que le vide et encore le vide, et avec ce vide l'ennui et la tristesse ? Vide d'autant plus profond et d'autant plus vaste, que vous aviez vous-même l'âme plus profonde et le cœur plus grand : la posses-

sion et la jouissance de tout le créé devant laisser dans une grande âme plus de vide, et partant plus d'ennui et de tristesse, que dans une petite.

Et voilà, ici encore, la contradiction dans ma vie : du fond de tout mon être, par toutes mes puissances et par toutes mes aspirations j'invoque la *plénitude*; et tous les biens, tous les objets auxquels je la demande me répondent par le vide.

Quoi! et l'on voudrait que cette terre, avec ce vide et cet ennui qu'elle me crée sous toutes les formes et dans toutes les sphères, fût pour moi le dernier mot de ma Destinée, ma Destinée elle-même? Et mon bonheur, mon suprême bonheur, qui, dans ma conviction intime et mon aspiration nécessaire, s'identifie avec ma Destinée elle-même, ce serait précisément et ce vide, où ma vie étouffe, et cet ennui qui l'accable? Et, pour toute consolation, pour toute espérance, je devrais me croire condamné à sentir retomber sans cesse sur moi, comme le rocher de Sisyphé, ce double fardeau du vide et de l'ennui, auquel précisément j'aspire à me dérober par chaque aspiration de mon cœur, de mon âme, de mon être tout entier?

O Dieu! vous qui êtes à la fois la sagesse et la bonté infinie, non, vous n'avez pu mettre dans votre créature privilégiée cette douloureuse contradiction. Et puisque mon besoin d'arriver à la plénitude est absolument invincible, et la difficulté de la trouver sur la terre absolument insurmontable; ah! au nom de cette sagesse et de cette bonté, qui ont présidé à ma création, je puis m'écrier, sans crainte de me tromper : *Non, ma Destinée n'est pas sur la terre.*

IV

Avec l'aspiration à la plénitude il en est une autre qui lui ressemble, et qui démontre, d'une manière non moins convaincante, que notre Destinée n'est pas sur cette terre; c'est l'aspiration au *repos*, à laquelle la terre ne répond que par la perpétuité et l'universalité de l'*agitation*.

S'il est dans la vie humaine un phénomène curieux à observer, c'est sans contredit celui-ci : l'homme sous le joug du travail et sous le poids de la fatigue, l'homme dans la perpétuité de l'*agitation* portant l'invincible besoin d'arriver au

repos. Chose remarquable, le travail n'est qu'un effort pour trouver le repos. Regardez, sur la vaste scène du monde, tous ces hommes si affairés, si tourmentés, si fatigués, si ardents souvent au travail le plus asservissant, le plus accablant : demandez-leur ce qu'ils cherchent par ces labeurs, qui n'ont de comparable à la fatigue qu'ils leur causent, que l'opiniâtreté avec laquelle ils les poursuivent.

Tous vous répondent d'une voix unanime, et avec un accent plus ou moins douloureux : Le *repos*, le *repos* ! Oui, si nous travaillons avec une ardeur si persévérante ; si nous luttons contre tous les obstacles avec un courage que rien ne déconcerte, c'est qu'au bout de ces travaux et de ces fatigues, nous aspirons à nous reposer ; et si nous multiplions et précipitons le travail, c'est pour nous assurer un repos à la fois et plus grand et plus prompt.

Que d'exemples éclatants, dans toutes les sphères de l'humaine activité, viennent à l'appui de cette vérité !

Voyez le *Commerçant*, si âpre au gain et si dur à la fatigue : que veut-il ? qu'ambitionne-t-il si ce n'est, après la conquête de la fortune, le bonheur du repos ?

Voyez le *Voyageur*, traversant sous un brûlant soleil les sables arides du désert. Qu'est-ce qui le soutient et l'empêche de défaillir au chemin? Qu'est-ce, si ce n'est le repos qu'il attend au terme du voyage?

Voyez le *Navigateur*, poursuivant, à travers toutes les tempêtes, sa course aussi périlleuse que lointaine. Qu'est-ce qui lui donne la force de lutter contre toutes les violences de l'orage, si ce n'est l'espoir de goûter bientôt, avec tous ses charmes, le repos du rivage?

Voyez le *Soldat* qui, sous le poids de son armure, par ses marches forcées, court vers le champ de bataille, non plus seulement pour y affronter la fatigue, mais pour y braver la mort. Qu'espère surtout cet intrépide et vaillant soldat, si ce n'est un repos glorieux dans la patrie victorieuse?

Voyez le *Savant*, opiniâtre à creuser la terre aride et hérissée de la science. Pour la conquérir, que de labeurs, que de fatigues! Que de jours sans repos! Que de nuits sans sommeil! Qu'est-ce qui le soutient, lui aussi, dans ces luttes solitaires, plus dures et plus difficiles souvent que celles du soldat lui-même? Une chose surtout: après la science conquise le repos mérité, dans l'honneur et la dignité.

Voyez, enfin, *l'Ouvrier*, celui qu'on nomme surtout le *travailleur*. Comment porte-t-il, avec un courage que rien ne lasse, ce lourd fardeau de travail quotidien ? Il espère pour lui et les siens, après le travail dans la pauvreté, le repos dans la richesse ou du moins dans l'aisance.

Vous le voyez ; ce que l'homme, même ici-bas, demande à l'énergie et à la constance de son travail, c'est la garantie et l'assurance de son repos. Bref, l'homme se fatigue pour se reposer ; le repos est le grand mobile de son travail.

Remarquez-le bien, ce besoin du repos se développe avec la vie, il grandit avec la vie elle-même. Il est plus grand dans l'âge mûr que dans la jeunesse, et plus grand dans la vieillesse que dans l'âge mûr. Le vieillard surtout l'appelle, comme sa poitrine aspire l'air. Le repos lui devient comme la nécessité de sa vie ; et, même à l'heure où la mort va le saisir, il aspire encore, et alors surtout, à trouver ce repos toujours poursuivi et toujours fuyant.

Et, lorsque je dis besoin du repos, aspiration au repos, recherche du repos, je n'entends pas parler seulement du repos de ce corps, que l'homme traîne ici-bas, trop souvent rompu et

broyé par le poids du travail et de la fatigue ; j'entends parler du repos de l'âme, surtout du repos de l'âme : de *l'intelligence*, aspirant à se reposer dans la possession de la vérité totale ; de la *volonté*, aspirant à se reposer dans la possession du bien suprême ; du *cœur*, aspirant à se reposer dans la possession du plus parfait et du plus pur amour ; de l'âme, enfin, tout entière, aspirant à se reposer dans la pleine possession de son bonheur.

Car, ce repos que nous appelons par chaque souffle et par chaque aspiration de notre vie, ce n'est pas un repos quelconque, un repos relatif ; c'est un repos complet, un repos sans mélange de trouble, ce repos qui n'est autre que la tranquillité de l'ordre, c'est-à-dire de la vie fixée à son centre, et en possession de sa vraie Destinée.

Ce repos, en effet, tel que je l'invoque par toutes mes facultés et par toutes mes puissances, c'est dans la pleine possession de ma Destinée conquise que je prétends le trouver.

Que je marche ou que je me traîne ici-bas dans le travail et la fatigue, certes, je le puis accepter. Que j'y souffre, pendant les courtes années de mon rapide passage, le brisement de

mon corps et l'affliction de ma chair; que j'y porte dans mon intelligence le trouble de ma pensée incertaine et inquiète de tout, même de son avenir et de sa Destinée; que ma volonté se sente irrésolue, flottante entre le bien et le mal, ballottée en sens contraire par les souffles qui passent sur elle, tantôt la poussant en avant et tantôt la ramenant en arrière; que mon cœur soit livré aux secousses et aux violences de ses passions; qu'il subisse, tour à tour, les attractions et les répulsions de tout ce qui le touche, et que pareil à une mer en tourmente, il ne puisse trouver même une heure de repos; que mon imagination toujours en mouvement se surmène, se surexcite et s'exalte, sans paix ni trêve, et m'emporte avec elle agité et haletant dans le monde de la chimère; que ma conscience elle-même, au lieu de se reposer dans le calme et la sérénité de son innocence, porte en elle la perturbation du scrupule et la perturbation plus grande encore du remords et de ses tourments: Ah! je le puis accepter; pourvu qu'au bout de tout cela, au terme de ma Destinée, je puisse entrevoir et atteindre le repos; pourvu que je puisse me dire: Un jour viendra, où, pour moi rien de ces agitations et de ces tourments ne

subsistera plus : Un jour viendra, où, arrivé au terme final, au sein de ma Destinée, heureux et tranquille je me *reposerai*.

Il résulte de là que si ma Destinée finale est sur la terre et dans cette courte durée du temps, il doit y avoir un lieu, sur cette terre et un moment de cette durée, où je trouverai la tranquillité et le repos que j'espère. Et si, à tous les moments de ce temps et à tous les lieux de cette terre, je ne rencontre que cette chose incompatible avec le repos, *l'agitation* : oh ! alors, je puis dire, appuyé ici encore sur l'infaillible témoignage de ma propre vie : Non, ma Destinée n'est pas sur cette terre ; car, possédé que je suis par l'invincible besoin de me reposer, je ne puis être destiné à m'agiter toujours et à ne me reposer jamais.

Eh bien ! qu'est-ce pour moi, comme pour tous, que cette terre où je marche, si ce n'est le lieu de l'universelle agitation ? Et qu'est-ce que ce court passage à travers le temps, si ce n'est la continuité et la perpétuité de l'agitation ?

Regardez l'homme à tous les moments de sa courte existence ; regardez-le dans toutes les facultés et toutes les puissances de son être : que voyez-vous ? Une même chose, ne finissant jamais

que pour recommencer toujours. Suivez, d'étape en étape, le cours d'une vie humaine; j'entends, non d'une vie la plus livrée aux crises, aux péripéties, aux catastrophes, qui composent parfois le drame ou la tragédie d'une vie d'homme; mais j'entends d'une vie suivant son cours le plus ordinaire, le plus régulier et en apparence le plus tranquille.

Eh bien! même dans cette vie humaine la moins surmenée, la moins tourmentée par les secousses du dehors et le choc des événements, à toutes ses étapes que trouvez-vous? L'agitation, encore l'agitation et toujours l'agitation. De l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge mûr, de l'âge mûr à la vieillesse, de la vieillesse à la mort, comme l'homme ne trouve que le vide, il ne trouve que l'agitation; et pas plus que la plénitude il ne rencontre le repos.

Voyez l'enfant à peine descendu des genoux de sa mère; dès la première lueur que projette sa raison, comme déjà ils'agit, et semble, par ces premiers tressaillements, s'élancer vers ce monde, dont il entend les bruits vagues et lointains!

Et l'adolescent, l'homme qui a vingt ans,

comme il s'inquiète et s'agite, en regardant devant lui ! Avez-vous vu l'aigle prêt à s'élancer pour la première fois, à travers l'espace que son regard interroge et mesure ? Son œil palpite, son aile tremble, tout son corps s'agite : tel est l'adolescent, au moment où l'avenir s'entr'ouvre devant lui. Où poser ma vie ? Où dresser ma tente sur cette terre où tout tremble ?

Et lorsque l'adolescent a fait son choix ; quand il a fixé avec son cœur sa vie toute entière, pour se faire un foyer ; ah ! ne croyez pas qu'il y ait trouvé le repos. Alors pour lui commencent des inquiétudes, et par suite, des agitations qu'il ne connaissait pas encore. Et lorsque touchant à l'âge mûr, il monte vers le sommet de la vie ; alors, son agitation redouble à mesure qu'il s'élève ; comme le voyageur, en approchant de la cime des hautes montagnes, sent sa poitrine s'agiter de plus en plus, à mesure que l'air lui manque davantage.

Et lorsque l'homme a franchi ce sommet de la vie, et déjà s'achemine, en descendant, vers la vieillesse ; alors que le monde peu à peu le quitte et que lui-même bientôt va quitter le monde : alors l'homme devenu vieux, le père devenu patri-

arche s'agite encore et quelquefois même plus que jamais. N'ayant plus à s'inquiéter de la première génération qu'il laisse après lui, il s'inquiète de la seconde, peut-être de la troisième. Et, à sa dernière heure, la mort le saisira dans une suprême agitation, doublément agité par le regret de ce monde qu'il va quitter, et par l'anxiété devant le monde où il va entrer.

Ainsi, notre vie sur la terre n'est qu'une course fatiguée à travers l'agitation.

Remarquez-le bien, ce que nous avons dit à propos du *vide*, qui nous suit toujours avec l'ennui, nous pouvons le dire aussi et mieux encore de cette *agitation*, qui ne nous quitte jamais tout à fait. De même qu'elle est à tous les moments de notre vie, elle est dans toutes nos facultés et toutes nos puissances.

L'agitation, nous la sentons dans notre *intelligence*; alors que le choc des erreurs et des systèmes la secouant de toutes manières, l'empêchent de se reposer dans la possession tranquille de la vérité.

L'agitation, nous la sentons dans notre *volonté*; alors que les assauts du mal, les violences de la tentation et le tourment de ses propres

incertitudes ne lui permettent pas de se reposer dans les embrassements du bien.

L'agitation, nous la sentons dans notre *imagination*; alors que, nous prenant sur ses ailes ardentes, elle nous suspend entre le monde réel et le monde imaginaire; et alors que se remuant toujours et ne se reposant jamais, elle communique à tout l'agitation qu'elle porte en elle-même.

L'agitation, nous la portons dans notre *cœur*, ah! surtout dans notre cœur; alors que les passions s'y poussent les unes les autres, comme les vagues d'une mer en tourmente, sans nous laisser un quart d'heure de repos.

L'agitation, nous la sentons quelquefois jusqu'au sanctuaire intime de notre *conscience*; alors qu'au lieu de se reposer tranquille dans la conviction d'une innocence conservée ou retrouvée, elle porte en elle, dans un silence douloureux, la perturbation que lui crée le tourment de ses scrupules, si ce n'est la perturbation plus grande encore, que produit en elle le supplice du remords!

Ainsi, agitation à tous les moments, c'est-à-dire toutes les étapes de la vie; agitation dans toutes les puissances de la vie.

Et encore, je n'ai considéré cette vie que dans son cours le plus ordinaire et le moins agité.

Qu'est-ce donc, si je vous l'avais montrée aux prises avec les grandes infortunes, les grands désastres et les grandes catastrophes qui peuvent s'abattre, et trop souvent s'abattent sur l'homme ici-bas?

Qu'est-ce, si j'avais pu vous peindre, dans leur poignante réalité, les agitations de la famille; alors que des ruines soudaines, des écroulements de fortune et d'honneurs, ou les coups redoublés de la mort, viennent frapper si douloureusement des cœurs de pères, de mères, d'enfants, et font de ce lieu le plus prédestiné à la paix et au repos, le lieu de l'agitation, du trouble et de la perturbation?

Qu'est-ce, enfin, si je vous avais mis en face des crises, des commotions, des révolutions et des cataclysmes de la société; alors que se sentant suspendue sur l'abîme et prenant le vertige, elle s'agite, et tous les citoyens avec elle, pareille à un malade qui a le transport à la tête, le tressaillement au cœur et la fièvre partout?

Et voilà l'homme sur la terre, partout, en tout et toujours à la poursuite du repos, et n'aboutissant jamais qu'à l'agitation!

Quoi!.. Et ce serait là encore tout le mystère de ma Destinée : m'agiter toujours et ne me reposer jamais?..

Quoi! lorsque sur la terre, brisé par la fatigue, je crie et crie encore : *Repos, repos!* Cette terre, avec son universelle et perpétuelle agitation, serait le terme suprême de ma Destinée?

Quoi! mon intelligence s'agiterait au milieu des erreurs, des opinions et des systèmes; elle poursuivrait haletante et fatiguée des fragments de la vérité partielle, sans pouvoir jamais trouver le repos complet dans la possession de la vérité totale?

Quoi! ma volonté s'agiterait dans ses luttes permanentes contre les violences du mal, sans pouvoir jamais se reposer dans la paix du souverain bien?

Quoi! mon cœur, ah! mon cœur si affamé d'amour, s'agiterait dans la tempête des passions aux prises avec d'autres passions, sans pouvoir jamais se reposer au sein du plus légitime et du plus pur amour?

Quoi! mon corps lui-même s'agiterait dans la fièvre de ses concupiscences et dans le trouble de tous ses sens, sans pouvoir jamais se reposer dans le bonheur d'une jouissance légitime et d'un plaisir tranquille?

Ah! voilà ce que je ne puis accepter et ce que tout mon être repousse avec horreur.

Oui, voilà ce qui soulève en moi la protestation unanime de ma raison, de ma volonté, de mon cœur, de tout mon être, enfin, contre une hypothèse, qui ment à la fois au témoignage de mes plus profondes aspirations et de mes plus indéracinables instincts.

Ah! ce témoignage me suffit, et je n'ai pas besoin d'autre démonstration : à mon invincible besoin du repos la terre répond par la perpétuité et l'universalité de l'agitation : donc, *ma Destinée n'est pas, ne peut pas être sur la terre*. J'en crois à un témoignage qui ne peut me tromper : témoignage intime, s'imposant à moi-même ; témoignage de tout mon être, que je ne pourrais récuser sans me nier moi-même tout entier, sans renier avec moi le Dieu qui m'a créé, et qui ne pouvait, sans se mentir à lui-même, me condamner à la fatalité de la contradiction, en mettant, entre tout ce que j'aspire et tout ce que je puis embrasser, une antinomie fatale et un antagonisme absolu !

Ah! que ceux qui espèrent le bonheur au sein de la perpétuelle et universelle agitation, mettent, s'ils le veulent, sur cette terre partout et

toujours agitée, leur Destinée suprême; moi, instruit par l'expérience de tous, et mieux instruit encore par ma propre expérience, je crois à mon bonheur au sein de mon repos; donc je crois à ma Destinée *hors* de cette terre, où il n'y a pas de repos.

V

Rien ne manque plus, ce semble, à la démonstration qui s'appuie sur le témoignage intime de notre nature humaine et de ses invincibles aspirations.

Mais, pour achever sur une vérité si grave et si décisive la plénitude de l'évidence, il nous faut interroger en nous une dernière aspiration qui résume, en quelque sorte, toutes les autres, et à cause de cela même, plus démonstrative encore que toutes les autres; je veux dire l'aspiration à la *Vie*, le besoin inhérent à l'être vivant, le besoin de vivre, de vivre toujours davantage, et, comme conséquence, la répulsion instinctive de la mort, surtout de la mort considérée comme la Destinée elle-même.

Si, sur cette terre nous aspirons à vivre, à

vivre le plus possible; si, de plus, au terme de la Destinée finale, nous aspirons non seulement à vivre, mais encore à nous unir à un être vivant; et si, dans notre course du temps, nous ne rencontrons que les spectacles de la mort, apparaissant partout *hors* de nous et en *nous-mêmes*: oh! alors, force nous sera bien de chercher, par *delà* la terre que nous foulons de nos dieds, la Destinée que nous appelons par nos inapaisables désirs.

Eh bien! de ces trois hypothèses, laquelle, je vous prie, pourriez-vous contester? Aucune.

Et tout d'abord, qui pourrait contester cette vérité de sens intime, à savoir, que le besoin et l'aspiration nécessaire de notre vie, c'est cela même: vivre, vivre davantage, vivre le plus possible?

Comme le besoin de l'être végétal, c'est de végéter; comme le besoin de l'être *pensant*, c'est de penser; et comme le besoin de l'être *aimant*, c'est d'aimer: ainsi le besoin de l'être *vivant*, c'est de vivre. Et parce que, vivant et intelligent tout à la fois, je porte en moi, avec le besoin de la vie l'idée de la mort, j'aspire à diminuer en moi le plus possible l'empire de la mort, et à agrandir en moi le plus possible l'empire de la vie

Le besoin de mourir que semble éprouver parfois un être souffrant, n'est qu'une illusion de notre besoin de vivre; car, à la bien prendre et à la bien définir, notre souffrance la plus vraie, c'est de ne nous sentir pas assez vivre.

Oh ! ne me parlez pas de mourir, à moi être vivant ! Mourir d'une mort partielle, je puis y consentir. Mais, même en mourant, c'est encore la vie que j'aspire; et ce que j'appelle mon dernier soupir, ce ne sera pas seulement un soupir; ce sera une aspiration, mon aspiration suprême à la vie, ma dernière protestation contre la mort.

Ainsi, rien n'est plus certain, le besoin de vivre est en nous absolument indéracinable; et si la vie nous échappe au chemin, nous l'attendons plus belle, plus parfaite, plus heureuse au terme. Là, non seulement nous espérons et voulons vivre plus que jamais; nous rêvons, comme notre suprême bonheur, notre complète union à un être vivant: la solitude au terme final de la vie nous paraissant trop ressembler à la mort.

Dès lors, je me demande ici encore, et ici surtout, comment cette terre, même avec tout ce qu'elle me peut donner, pourrait être le lieu de ma Destinée; alors qu'à cette passion de vivre et

de m'unir sans pouvoir m'en séparer à un être vivant, cette terre semble ne répondre que par le perpétuel et universel spectacle de la mort, et que tous ses échos semblent redire de partout cette voix lamentable : Mourir, mourir, mourir ! C'est la loi et la fatalité de notre vie !

Si je regarde dans mon passé la trace de mes pas ; hélas ! parmi ceux qui m'accompagnaient au chemin et y marchaient avec moi, combien dont la main s'est détachée de la mienne, arrachés qu'ils étaient par la froide main de la mort ! Combien, dont j'avais entendu la voix, alors que nous descendions ensemble le fleuve rapide du temps, et qui ne me parlent plus que dans le silence de l'éternité !

Parmi les cœurs qui ont touché à mon cœur, et dont l'amitié fit un jour le charme de ma vie, combien sont éteints et glacés par la mort ! Que de liens brisés, que d'affections évanouies, que de joies disparues sous le perpétuel passage de la mort ! Hélas ! tous les lieux où j'ai vécu, et où j'ai moi-même laissé quelque chose de moi-même, m'apparaissent comme des cimetières, où l'on dirait que jen'aperçois plus que des tombes, c'est-à-dire des monuments de la mort !

Voilà ce que je découvre dans tout mon passé, moi si ambitieux de vivre : la mort, et toujours la mort !

L'histoire de mon passé, est-ce que ce n'est pas encore aujourd'hui l'histoire de mon présent ? Est-ce que chaque jour, que Dieu me donne encore de vivre, ne multiplie pas autour de moi et devant moi avec les funérailles les images de la mort ? Puis-je compter seulement tous ceux que je vois chaque jour précipités dans son sein ? Et qu'entends-je, à l'heure qui sonne, de plus retentissant que la rumeur de la vie, si ce n'est le glas de la mort ?

Ce que je vois derrière moi en regardant mon passé, et ce que je vois autour de moi en regardant mon présent, est-ce que je ne peux et ne dois pas, en regardant devant moi, l'entrevoir et le pressentir au fond de mon avenir ? Puisque, dans la première phase de ma vie sur la terre, je n'ai fait que traverser les régions de la mort ; que puis-je espérer voir dans la seconde, si ce n'est ce que j'ai partout rencontré dans la première ?

Et, tandis que tout ce qui est *hors* de moi, me donne partout le spectacle de la mort ; est-ce que moi-même je ne porte pas, dans toutes les par-

tics de mon être, la réalité d'une mort de tous les jours ? hélas ! il est trop vrai ; chaque pas que je fais m'approche de ma tombe. Tout mouvement de ma vie est un acheminement vers ma mort. Et, chose remarquable, cette mort se fait chaque jour, par le fonctionnement même de ma vie. Je m'épuise, et, dans un sens vrai, je meurs peu à peu par mes propres enfantements. La fécondité de ma vie précipite ma mort ; en sorte que chacun de nous peut dire avec le Roi-prophète : Je meurs tous les jours ; *quotidie morior !* parce que, chaque jour, quelque chose de moi se retire de moi-même.

Ainsi, devant cette inapaisable ambition de la vie, devant cet indéterminable besoin de vivre que je sens dans mon âme, comme je sens dans mon corps la respiration de ma poitrine, voilà la réalité qui se pose, la réalité que je vois partout hors de moi, la réalité que je sens surtout en moi-même, à savoir, la mort, et encore la mort ; la mort qu'on dirait une dérision de ma vie.

Et pourtant, à travers tous ces spectacles et tous ces triomphes de la mort insultant à la vie, et en dépit de cette mort continue qui se fait en moi-même, je porte l'indestructible ambition de vivre, de vivre encore. Et chaque respiration de

ma poitrine, où gît le germe de la mort, chaque mouvement de ce corps qui va bientôt mourir, semble me dire et me redire à chaque pas que je fais dans cette région des mourants et des morts : « Vivre, vivre encore, vivre de plus en plus. »

Et, comme consommation, comme achèvement de ma vie, comme complément de la félicité, j'appelle l'union béatifique de mon être vivant à un autre être vivant ; et tout en moi, et ma raison, et mon âme, et mon cœur, ah ! mon cœur surtout, me crient ensemble : O homme, être vivant, être ambitieux de vivre et de trouver l'amour dans la vie, non, tu n'es pas fait pour la mort permanente et pour le perpétuel déchirement. Non, tu n'es pas créé pour mourir toujours et pour te séparer sans cesse ; surtout, tu n'es pas fait pour ensevelir dans une même tombe, sans espoir de survivance, c'est-à-dire dans une même mort sans résurrection, toute ta vie et tout ton amour.

Et, tandis que je me donne à moi-même ce témoignage invincible de ma vitalité d'outre-tombe ; tandis qu'une voix, plus infailible que la voix de tout oracle, me dit au plus intime de mon âme Ne crains pas cette mort qui t'attend

au bout de ta terrestre vie; car tu n'y mourras pas tout entier; et par delà ce sépulcre, qui dévorera ta dépouille mortelle, tu vivras encore!

Quoi! tandis que cette voix me parle au dedans, j'entends des voix qui crient autour de moi : O homme, pourquoi chercher et pourquoi attendre de l'autre côté de la tombe une Destinée chimérique, un bonheur imaginaire? Ta Destinée est sur la terre, tout ton bonheur est ici-bas. La terre et le temps ferment pour toi tout le cycle de tes Destinées. Ton besoin de vivre n'est que ta peur de mourir, et ton ambition de la vie doit s'ensevelir dans ta mort. Malgré les désirs et les aspirations que tu invoques, pour te promettre la vie par delà ton tombeau; le sort en est jeté, il faut en prendre ton parti : sur ce chemin où tu marches en mourant tous les jours, tu t'arrêteras pour mourir tout à fait; et la terre, qu'aura foulée ton pied de voyageur, t'ensevelira tout entier dans son sein. En vain tu voudrais chercher ailleurs le mystère de ta Destinée. Ce mystère est là : pourquoi le poursuivre dans la région des chimères?

Ainsi me parlent des hommes qui ont perdu, avec la dignité, le vrai sens de la vie : hommes aveuglés par les passions et abrutis par la dé-

bauche; hommes de la chair et de la convoitise, qui ont un intérêt honteux à s'ensevelir tout entiers dans la matière, pour mieux étouffer en eux avec les droits de l'esprit les protestations de la conscience, et qui ne travaillent avec tant d'acharnement à borner la Destinée au bonheur de leur présent, que parce qu'ils redoutent davantage les menaces de leur avenir!

Mais, contre ces voix qui mentent tout à la fois et au témoignage de ma nature humaine et au témoignage universel et séculaire de l'humanité, ah! tout en moi se soulève et proteste, et je me dis avec une certitude que rien ne peut ébranler : Non, mon besoin et mon ambition de vivre par delà cette terre ne seront pas trompés. Un irrésistible instinct, qui est pour moi comme la voix de Dieu même, me dit qu'au bout de toutes ces morts, que je vois autour de moi, et après cette mort qui chaque jour se fait en moi, la vie m'attend encore. Et après toutes ces séparations qui, sur cette terre, arrachent mon être vivant et aimant à tant d'autres êtres vivants et aimés, oh! je le sens, il faut qu'au terme de ma Destinée je puisse trouver, à la fois, et la vie et l'amour; mais la vie agrandie et achevée, l'amour parfait et consommé. Oui, il faut qu'au

sein de cette Destinée vaillamment conquise et heureusement possédée, je trouve ce que j'ai en vain demandé à la terre, à ce lieu des funérailles et des séparations, à savoir, l'union tranquille de mon être vivant à un autre être vivant; non seulement ma survivance à toutes les morts et à toutes les séparations de la terre, mais encore la vie unie à la vie, et dans cette union, la possession de ma vraie félicité par la conquête de ma vraie Destinée.

Ah! cette Destinée finale, comme solution du problème et comme explication de la grande énigme de la vie, ma raison l'exige, mon cœur l'aspire, tout mon être l'invoque; Dieu lui-même la veut, Dieu mon créateur, Dieu aussi infiniment sage qu'infiniment bon, et qui, comme tel, n'a pu donner sans raison à l'homme jusque dans sa mort l'ambition de vivre, de vivre plus que jamais, et qui a fait de son dernier soupir un suprême appel à la vie!

Ah! j'en suis certain, ma course à travers toutes les funérailles et toutes les tombes de la terre, me conduit et accélère mes pas vers une vie qui n'est pas de la terre. Tout en moi et hors de moi m'en donne la pleine certitude et l'infaillible assurance : ma Destinée n'est pas

sur cette terre; parce que le terme final d'un être possédé du besoin de vivre ne peut pas être fixé dans l'empire de la mort.

CONCLUSION

Vous le voyez, Messieurs, pour établir avec une inébranlable certitude que la Destinée pour nous n'est pas sur la terre, nous n'avons besoin, ici encore, que de notre propre témoignage. Que l'Église, que Jésus-Christ, que l'humanité entière, par impossible, cessent de nous le dire : vous seriez toujours là pour l'attester. Oui, vous-mêmes êtes les témoins irrécusables de votre propre Destinée; et, pour savoir et pour affirmer que ni la terre ni le temps ne vous disent le dernier mot de cette Destinée finale, vous n'avez qu'à vous interroger vous-mêmes : tous, vous entendez sortir du fond de votre propre vie une voix qui vous dit comme à moi :

Je veux, pour ma Destinée, une fin déterminée, un *terme sans par delà*, et je repousse, par tous mes instincts les plus invincibles, l'extinction totale de ma vie et la marche indéfinie, de ce côté ou de l'autre côté de ma tombe, vers un terme que je ne puis atteindre.

Je veux, au terme de ma Destinée, ce qui ne *change pas*; et, à cette aspiration spontanée vers l'immuable, la terre et le temps ne me répondent que par le perpétuel et l'universel changement.

Je veux, au terme de ma Destinée, ce qui seul peut me donner le bonheur, à savoir, la *plénitude*, et la terre et le temps me disent partout et en tout : le *vide*, rien que le vide.

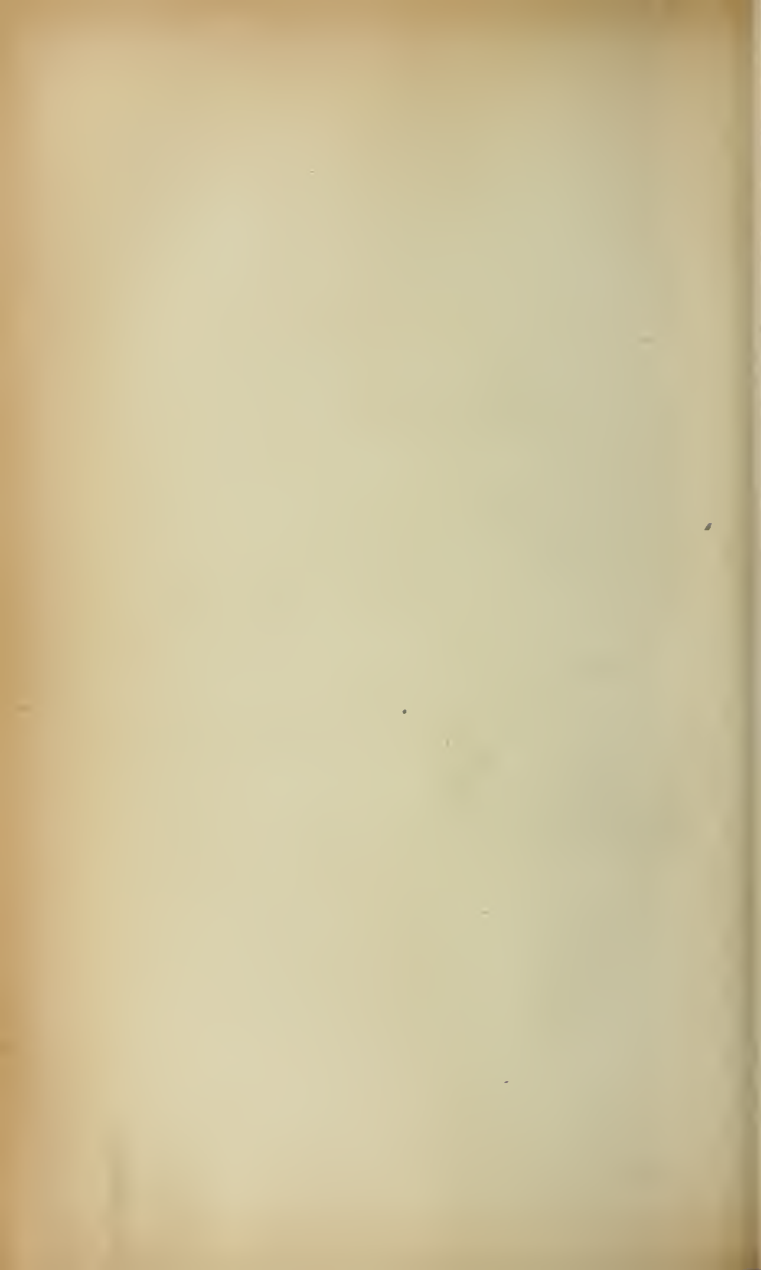
Je veux, au terme de ma Destinée, cette autre condition du bonheur que j'appelle le *repos*; et la terre, le temps, c'est pour moi, dans le travail et dans la fatigue, l'agitation et toujours l'agitation.

Je veux enfin, au terme de ma Destinée, non la mort, mais la *vie*, la vie achevée, la vie consommée par mon union à un être vivant; et voici que la terre et le temps ne me montrent partout autour de moi et en moi-même, que l'universel spectacle et la perpétuelle réalité de de la mort.

Ainsi, la terre et le temps, par tout ce qu'ils renferment et tout ce qu'ils me promettent, en contradiction absolue et flagrante avec toutes mes plus légitimes et mes plus invincibles aspirations, me disent à moi, voyageur cher-

chant le terme final de ma vie : Le terme suprême que vous cherchez n'est pas en nous, mais hors de nous. Donc, levez-vous et marchez, *surgite et ite*; cherchez ailleurs le mystère de votre Destinée.

Puisse, Messieurs, cette vérité aussi simple qu'elle est fondamentale, vous entrer profondément dans l'âme. Puissiez-vous tous, à la lumière qu'elle y fait resplendir, comprendre, une fois pour toutes et mieux que jamais, ce que c'est que cette vie de la terre et du temps; et ce que vous avez à faire, en ce chemin où vous marchez, pour arriver sûrement à la conquête de votre Destinée. C'est ce que nous essayerons de montrer dans les discours suivants.



VOYAGE DE CETTE VIE

SA RÉALITÉ.

Semitam per quam non revertar ambulo.

Je marche dans un chemin
par où je ne repasserai plus.

(*Job xvi. 23*)

Messieurs,

Nous savons maintenant l'importance de premier ordre, qui s'attache à la méditation de la Destinée *finale*.

Nous savons que ce mot *Destinée finale* n'est pas un mot vide de sens, ou ne représentant que la chimère. *Il y a une Destinée*, une Destinée positive où la vie doit s'arrêter, non pour cesser d'être, mais pour se perfectionner, s'achever, se consommer. Nous en avons pour garant le témoignage de Dieu et le témoignage de l'homme.

Nous savons, enfin, que la Destinée finale n'est pas sur la terre, mais par delà le temps que nous passons sur la terre. Même sans invoquer le témoignage éclatant et universel de l'humanité entière, nous avons, pour établir cette vérité fondamentale, l'irrécusable témoignage de notre nature humaine, et notamment l'irrésistible témoignage de nos aspirations.

A travers les étapes successives d'une vie qui ne s'arrête pas, nous aspirons à un terme final où la vie doit s'arrêter.

A travers cette région des changements où nous marchons, en changeant toujours nous-mêmes, nous aspirons à la possession de l'*immuable*.

A travers toutes les réalités de la terre et du temps, dont la possession nous laisse toujours *vides*, parce que rien n'y répond à la capacité de nos désirs, nous aspirons à la *plénitude*.

A travers la perpétuelle agitation de cette vie de la terre, agitation au dehors et agitation au dedans, nous aspirons à la possession du *repos*, du repos complet au sein de l'ordre absolu.

A travers tous les spectacles de la mort, que la terre nous présente partout et toujours, nous aspirons à *vivre* et à vivre toujours davantage, à vivre surtout après notre mort.

Ainsi, la *Destinée sur la terre*, ce n'est pas une fois, mais cinq fois, et plus encore, le démenti insultant donné à notre vie humaine et à ses plus nécessaires aspirations.

De cette démonstration qui s'impose à toute âme sincère, se dégage une vérité absolument décisive pour le gouvernement de notre vie, une vérité simple et supérieure, à la fois profonde et populaire, parlant au génie comme au peuple, intelligible pour tous, et pour tous surtout éminemment salubre, et dont la méditation sérieuse et l'intelligence pratique ont la puissance de faire dans une vie humaine une transformation complète. Cette vérité est celle-ci : notre vie sur la terre est un *Voyage* ; et tous nous devons dire, en passant sur la terre, ces graves paroles du patriarche Job : « Je marche dans un chemin par où je ne repasserai plus ; *Semitam per quam non revertar, ambulo.* »

Certes, il ne se peut concevoir d'idée en apparence plus commune, plus élémentaire, plus vulgaire. Mais, sachons-le bien, ce sont les idées élémentaires qui portent le monde et guident l'humanité dans sa route. Oui, ce sont les vérités les plus simples, les plus vulgaires, et en apparence, les plus triviales, qui sont la grande

lumière de la vie; et ce sont elles aussi qui en sont la grande puissance.

La lumière du soleil est, sans contredit, ce qu'il y a, dans le monde matériel, de plus manifeste, de plus connu et de plus vulgaire. Mais éteignez ce brillant flambeau de la nature, ou fermez vos yeux à sa lumière; alors, la nuit pour vous est partout; vous errez dans les ténèbres, et au bord des abîmes. Ainsi cette vérité, *la vie est un voyage*, comme l'idée de la Destinée elle-même, est le soleil du monde humain; sans sa lumière tout retombe dans les ténèbres, roule dans le chaos, marche à la décadence et se précipite aux abîmes.

Et cette vérité, qui projette sur le chemin de la vie la grande lumière, est aussi puissante qu'elle est illuminative. Quand elle a pris de l'intelligence une possession complète, quand une âme s'ouvre tout entière à son rayonnement; elle a la merveilleuse puissance d'y accomplir les transformations les plus radicales et les plus salutaires.

Ouvrons donc religieusement nos âmes à la contemplation de cette vérité si pleine à la fois de lumière et de puissance : *La vie de l'homme sur la terre n'est qu'un voyage*. Écoutons sur ce

point, le témoignage pour nous le plus irrécusable, le témoignage de notre humanité. 1° Témoignage de l'humanité *universelle*, partout et toujours se considérant et se proclamant elle-même voyageuse. 2° Témoignage de chaque *homme* en particulier, constatant entre les incidents du voyage et les incidents de la vie, non seulement une analogie et une similitude, mais une sorte d'identité.

Témoignage double et un tout ensemble, vous affirmant la même vérité et vous donnant ce même avertissement : Vous marchez dans un chemin par où vous ne repasserez plus.

Pensez-y donc toujours et ne l'oubliez jamais ; votre vie n'est qu'un voyage, et vous n'êtes que des voyageurs.

Pour établir cette vérité, qui éclaire toute la vie et a la puissance de la transformer, les témoignages abondent et surabondent.

Car, tout ce qui atteste une vie d'outre-tombe, atteste implicitement que la vie présente est un acheminement qui nous conduit à la vie fu-

ture, donc qu'elle est un voyage et rien qu'un voyage.

Or, sur ce point deux témoignages divinement infailibles s'imposent à tout chrétien : le témoignage de Jésus-Christ et le témoignage de l'Eglise.

L'affirmation d'une autre vie que cette vie, c'est tout le contexte évangélique; c'est l'Evangile tout entier. Supprimez de l'enseignement de l'Evangile l'affirmation d'une autre vie, rien, absolument rien ne s'y comprend plus. Et Jésus-Christ, en affirmant qu'il est la voie, et qu'il va, en remontant au ciel, nous préparer une place, nous dit assez clairement que cette vie de la terre n'est qu'un voyage qui doit nous conduire au ciel.

Le témoignage de l'Eglise n'est ni moins affirmatif, ni moins démonstratif. Par son Symbole, par son culte, par ses temples, ses fêtes, ses cérémonies et sa prédication, l'Eglise nous crie dans le monde entier, que la terre est le lieu de l'exil, du pèlerinage, du voyage, enfin. Sans cette conception de la vie humaine, l'Eglise n'a plus de sens; elle n'a plus même de raison d'être.

Nous pourrions donc, nous appuyer ici sur ces deux grands et augustes témoignages. Mais,

devant les évoquer ailleurs, pour établir directement l'éternité de la vie, et implicitement la vérité présente, je me contente d'invoquer ici le témoignage de l'humanité; de l'humanité universelle et de l'humanité individuelle.

Et tout d'abord j'invoque le témoignage séculaire et universel de l'humanité entière : témoignage qu'il est impossible de récuser.

Partout et toujours, en effet, l'humanité, plus ou moins explicitement, s'est proclamée elle-même *voyageuse*.

Lorsque le patriarche Jacob, appelé en Egypte par son fils Joseph, parut devant le Roi Pharaon, portant sur son front la double couronne de ses années et de ses vertus, Pharaon lui demanda : « Vieillard, quel âge avez-vous ? » Jacob fit cette simple réponse : « Les jours de mon *pèlerinage* « sont de cent vingt ans, jours petits et mauvais, « qui n'ont pas égalé le pèlerinage de mes pè-
« res. »

Ainsi parlaient tous les patriarches, par la voix de Jacob. Ces hommes qui vivaient de longs siècles, comprenaient cependant qu'ils n'étaient que des passagers, des pèlerins, des voyageurs sur la terre.

Un jour, dans une autre contrée, dans la Grèce, quelqu'un ayant demandé au philosophe Anaxagore, pourquoi il était si indifférent envers

sa patrie : « Oh ! reprit le vieillard philosophe, je « l'aime, ma patrie. » Et de sa main il montrait le ciel ; attestant par là, qu'exilé sur la terre, il se croyait, lui aussi, en voyage pour arriver à la patrie.

Or, le témoignage de ces deux vieillards résume le témoignage de l'humanité entière : Jacob représentant l'humanité éclairée à la lumière de la révélation divine ; Anaxagore représentant l'humanité éclairée au flambeau de la raison humaine.

Écoutons les témoignages que l'humanité entière rend à cette vérité : la vie est un voyage ; et vous entendrez mieux comment Jacob et Anaxagore en sont les fidèles interprètes.

Le premier témoignage que rend l'humanité universelle à la vérité qui nous occupe, c'est le témoignage de sa ferme *foi* et de son inébranlable conviction.

En vain, dans certaines heures de perturbations et de ténèbres, on essaye de la tromper sur cette vérité qui éclaire toute sa vie. En vain, les erreurs et les passions incarnées dans des hommes viennent l'arrêter au chemin, pour essayer de la séduire. En vain, ils lui disent sous mille formes diverses : O humanité, écoute : l'Église te

trompe, et tu te trompes toi-même sur la réalité de ta vie. Le prêtre te disait : Ta vie n'est qu'un *voyage* ; ailleurs est ton repos. Et, avec le prêtre, des sages te disaient : Pour toi le temps est le chemin et l'éternité le terme ; la terre est ton exil et le ciel est ta patrie. Ils te montrent ce qui n'est pas, pour t'arracher à ce qui est. Ils te promettent l'imaginaire, pour te dérober le réel : ton terme, ô humanité, ce n'est pas le ciel que tu rêves, c'est la terre où tu marches : car tu y marches, non pas pour vivre *au delà*, mais pour y mourir. Là, où il n'y a pas de point d'arrivée, de terme positif, il n'y a pas de voyage ; il n'y a qu'une chute lente ou soudaine dans ton légitime néant.

Ainsi parlent ensemble à l'humanité les erreurs et les passions, pour arracher de son âme la foi à une autre vie. Eh bien ! à toutes ces tentatives l'humanité résiste. Forte de sa foi intime et de sa conviction profonde, à toutes ces séductions de l'erreur et des passions, partout et toujours, elle a fait invariablement la même réponse : « Laissez-moi passer ; je suis *voyageuse* ; « je le sais, je marche dans un chemin par où je « ne repasserai plus ; *semitam per quam non re-
« vertar, ambulo.* » Je crois au Paradis que j'ai

perdu, et je crois au Paradis que j'attends. Je crois au terme d'où je suis partie, et je crois au terme où je dois arriver, *credo*. Placée entre ces deux termes, ma vie est une marche vers mon point d'arrivée; donc un voyage et rien qu'un rapide voyage : *credo*; oui, c'est ma foi, c'est mon invincible conviction. Ah! si cette vérité se dérobe au philosophe s'évanouissant dans l'orgueil de ses propres pensées; si le flambeau de sa raison ne suffit pas à la lui montrer: moi, je ne puis ni la méconnaître ni l'oublier; parce que j'en ai, dans mes plus intimes et mes plus infallibles instincts, la révélation toujours ancienne et toujours nouvelle.

Comment cette conviction est-elle entrée dans l'âme humaine? Comment en a-t-elle pris une possession si complète, si universelle, si permanente, si indestructible? Cette conviction est-elle dans l'humanité un vague souvenir de son expulsion de l'Eden primitif, et un pressentiment de son bonheur futur dans un monde meilleur? Ou bien, est-ce une conviction acquise à la seule lumière naturelle? Il importe peu de le savoir. Quelle qu'en soit la cause secrète, la raison plus ou moins mystérieuse, c'est un fait qui éclate en pleine lumière de l'histoire

humaine. Ce fait peut se produire et se produit, en effet, sous des formes indéfiniment variées ; mais le fond en est semblable à lui-même ; et, dans son unité fondamentale, il constitue un témoignage d'autant plus irrécusable et d'autant plus triomphant, qu'il ne repose sur aucun intérêt de passion, qu'il n'est l'effet d'aucune convention, d'aucune éloquence, d'aucune persuasion ; mais qu'il naît spontanément des plus naturelles et des plus profondes aspirations de l'âme humaine.

C'est ici le second témoignage, que l'humanité se rend à elle-même, sur la réalité de sa vie voyageuse. Elle aspire au delà ; l'*au delà* est l'aspiration spontanée de sa vie.

Cette aspiration, elle aussi, est un fait, un fait universel, un fait permanent, un fait profond. Quelques hommes isolés peuvent, çà et là, protester contre ce fait, et nier, pour leur propre compte, que ce soit leur fait. Mais quelques hommes rares apparaissant, de loin en loin, dans l'humanité, comme les monstruosité apparaissent dans la nature, ne pourraient en rien infirmer ce grand témoignage, réunissant les trois caractères de l'*universalité*, de la *profondeur* et de la *perpétuité* ; caractères qui distinguent le fait

de l'humanité entière aspirant *par delà* la terre et le temps

Or, ici encore, ici surtout, revient l'application déjà faite ailleurs de ce principe posé en axiome par nos modernes réformateurs eux-mêmes; à savoir, que les *Destinées sont proportionnelles et adéquates aux aspirations*; et que, *par conséquent* les aspirations démontrent les Destinées. Et, puisque l'aspiration de l'*au delà* est absolument certaine, il faut absolument aussi que l'*au delà* existe.

L'aspiration de l'*au delà* n'est donc pas, comme on pourrait être tenté de le croire, un rêve de l'imagination, un charme du génie poétique, un enchantement où se complaisent les grandes âmes et les natures d'élite. L'aspiration, j'entends l'aspiration spontanée, irrésistible, universelle, est une démonstration; c'est la démonstration de son objet. D'où cette conséquence qui s'impose : l'aspiration de l'*au delà* démontre la réalité de l'*au delà*.

Or, si l'*au delà* existe, s'il n'est pas un rêve mais une réalité, la suprême réalité de notre vie; s'il se dresse, sous une forme plus ou moins saisissable, derrière notre tombe; et, s'il nous ouvre, pour nous y attirer, son sein plus ou moins

mystérieux : alors, je le demande, que peut être la vie humaine, dans la pensée et la conviction intime de l'humanité, si ce n'est une marche *en deçà* pour arriver au *par delà*? Un voyage, enfin, pour arriver, en passant par la tombe, à ce que nous aspirons et à ce qui nous attend par delà notre tombe? Car, il est évident que ce qui démontre que tout ne finit pas pour nous sur la terre et dans le temps, démontre, par là-même, que l'homme ne traverse le temps et ne marche sur la terre, que pour arriver, comme au *terme final* de sa vie, à ce qui n'est ni de la terre ni du temps.

Ainsi, l'aspiration universelle de l'humanité répond harmonieusement à l'universalité de sa conviction. Ce qu'elle croit, elle l'aspire. Le témoignage de son cœur confirme le témoignage de son intelligence, et le mouvement de toute sa vie répond à l'affirmation de sa foi. Témoignage tellement spontané, et tellement démonstratif dans sa spontanéité, que, s'il pouvait être récusé et argué de faux, rien ne pourrait plus être démontré. Niant toute certitude, nous n'aurions qu'à nous enfoncer dans les obscurités et les incertitudes d'un scepticisme universel.

Mais quoi? Ce témoignage universel et sécu-

laire, ce témoignage de l'humanité entière, être recusé ou convaincu de faux? Oh! non, jamais! Il le peut d'autant moins, qu'il est confirmé magnifiquement par d'autres témoignages non moins irrécusables; et tout d'abord par le témoignage des langues et des littératures humaines.

Tandis que la vérité se réfléchit dans les croyances universelles de l'humanité, l'universalité des croyances se réfléchit elle-même, d'une manière merveilleuse, dans les langues que les peuples ont parlées. Si l'âme humaine est un vivant miroir où la vérité se peint; le langage est un autre miroir où se peint l'âme humaine elle-même.

De là, dans les langues humaines, une puissance incomparable de démonstration; puissance si forte, qu'elle résiste à tout, et désespère même ces esprits forcenés, qui entreprennent de déraciner dans l'âme des peuples ces vérités primordiales et ces croyances élémentaires, qui sont la vie même des peuples; parce que, pour nier ces vérités et ces croyances de l'humanité, ils sont forcés de mentir au langage que cette humanité a parlé, et même à la langue qu'ils parlent eux-mêmes. Témoin cet audacieux négateur de la divinité, Proudhon, laissant échapper de

son âme vide de Dieu ce remarquable aveu .
« J'ai besoin de l'*hypothèse-Dieu* pour justifier mon style : » tant il voyait et sentait le nom de Dieu incrusté dans sa langue ; en sorte que, sans nommer et affirmer Dieu, il désespérait de parler français.

Quelque chose de semblable se vérifie par rapport à la vérité qui fait l'objet de ce discours. Sous ce rapport, l'humanité de tous les siècles a mis dans son langage ce qu'elle porte en son âme. Il y a un mot, en effet, qui, chez toutes les nations, est gravé dans le tissu varié de leur langage, comme une révélation spontanée de leur croyance et de leur aspiration ; et ce mot est précisément celui-ci, *la vie est un voyage* ; formule populaire de leur notion et de leur définition de la vie de l'homme sur la terre.

Chose singulièrement remarquable : partout et toujours, les peuples, comme les hommes, par un langage que leur avaient appris Dieu et la vérité, se sont eux-mêmes nommés tels qu'ils se connaissaient ; ils se sont nommés *voyageurs*.

Vous qui aimez à pénétrer le mystère du langage humain, creusez toutes les langues que l'humanité a parlées, et toutes celles qu'elle parle encore ; pénétrez dans leur fond, jusqu'aux

racines qui touchent aux idées, comme les idées touchent à l'âme humaine; vous découvrirez que toutes les langues ont un mot identique ou similaire, pour exprimer la vie, et ce mot correspond à l'un de ceux-ci : le *passage*, le *pèlerinage*, l'*exil*, le *retour*, l'*itinéraire*, le *voyage*, enfin. Tous les peuples, sous des formules diverses, ont redit la parole de nos grands patriarches, parlant de leur propre vie : *Dies peregrinationis*, les jours de mon « *pèlerinage* ».

Et le témoignage rendu à cette vérité par le langage populaire, est magnifiquement confirmé par le langage philosophique, oratoire et poétique de tous les plus illustres interprètes de la nature humaine, en un mot, par toutes les littératures, qui, sous mille formules variées, sont l'expression de l'homme et de la société.

Sauf quelques génies égarés et quelques êtres pervers qui essayent, de siècle en siècle, de jeter le désaccord au sein de cet universel concert; tous les grands philosophes, les grands poètes et les grands orateurs, qui ont fait de leur parole l'organe plus sonore et plus harmonieux des croyances, des convictions et des aspirations de l'humanité, ont tous, avec plus ou moins d'éclat, proclamé cette vérité qu'ils ont eux-mêmes trou-

vée incrustée dans leur propre langage : l'homme *exilé*, l'homme *pèlerin*, l'homme *voyageur*, en route pour retourner dans sa patrie.

Et, ce que l'humanité atteste par sa parole, elle l'atteste encore plus par son *action* ; par une action qui réalise sa parole, comme sa parole exprime sa pensée.

Pénétrons au fond de son action, si multiple, si diverse et, en apparence, si étrangère à toute pensée, à toute préoccupation d'un autre monde que celui où elle se meut. Sous cette surface où voltigent tant de choses légères, folâtres et éphémères, vous découvrirez un ressort caché, qui pousse, par delà tout ce qui est du temps et de la terre, son action de la terre et du temps : ressort secret, dont elle-même ne se rend pas toujours compte, inconsciente qu'elle est le plus souvent du véritable mobile qui détermine ses mouvements ; mais ressort puissant, qui, même à son insu, pousse au terme final où elle veut aboutir, sa vie voyageuse.

Là, comme le voyageur, au milieu de ses agitations, elle ajourne son repos. Là, comme le voyageur, au milieu de ses tristesses, elle ajourne ses joies. Là, au milieu de ses humiliations, elle ajourne sa gloire. Là, broyée par le malheur,

elle ajourne sa félicité. Là, victime de l'injure et de la malice des hommes, elle ajourne les représailles des divines justices. Là, dans la perpétuité de cette mort dont nous avons parlé, elle ajourne la pleine possession de sa vie. Là, enfin, comme l'exilé revenant vers le foyer domestique, elle ajourne à un foyer tranquille et permanent l'union béatifique, qui est le rêve de toute sa vie; et, comme les solitaires de la Thésaïde, mais, sans en avoir, comme eux, la conscience réfléchie et la pensée continue, elle traverse sa vie présente, en portant dans son âme plus ou moins vaguement aperçue la perspective de sa vie future; et, c'est à ce terme de sa vie à venir, qu'elle subordonne l'action de sa vie présente; parce que, au fond de toute cette action du temps, elle porte une aspiration vague et une tendance inconsciente vers ce qui n'est pas du temps.

Mais, il y a dans l'action de l'humanité quelque chose qui mieux que tout le reste proclame cette vérité : *La vie est un voyage*; c'est la *Religion*, ou l'*action religieuse* proprement dite.

La Religion est le fait le plus strictement universel qu'il y ait dans l'histoire humaine; et ce fait est la plus éclatante manifestation de

cette vérité : l'homme voyageur sur la terre.

Tous les peuples de la terre, quelque degré qu'ils occupent dans la hiérarchie humaine et sociale, ont une religion. Dans les espaces et dans la durée qu'embrasse l'histoire de l'humanité, il y a diversité de dogmes religieux, de liturgies religieuses, de rites religieux, de cérémonies religieuses. Il y a multiplicité de symboles, de temples, de sacerdoces, et souvent même entre ces cultes, ces symboles et ces sacerdoces, il y a plus que diversité et variété ; il y a antagonisme et hostilité.

Mais, au sein de ces multiplicités, de ces antagonismes et de ces hostilités, il y a un accord, un concert, une unité. C'est que tous les peuples sans distinction de race, de caractère, de mœurs, de civilisation, *tous* ont une religion. Sous ce rapport, barbares, sauvages, civilisés, peuples anciens et peuples nouveaux, peuples de tous les continents et de toutes les mers, ont un culte, une liturgie, une religion, c'est-à-dire une manière quelconque de communiquer avec la Divinité. Des savants, des voyageurs, des explorateurs de toutes les contrées de la terre, donnent sur ce point des renseignements, et signalent en détail des phénomènes et des faits

qui ne peuvent trouver ici leur place. Mais la constatation de l'universalité, de la perpétuité et de l'actualité du phénomène *religieux* est absolument incontestable. Quelques peuples, vus dans un trop rapide passage par des voyageurs inattentifs, ont paru, un moment, déroger sur ce point au fait universel. Mais mieux étudiés, mieux examinés et mieux connus, ces peuples, (c'est la science même qui le constate,) rentrent dans la loi et l'harmonie universelles; et, eux aussi démontrent, à leur manière, ce fait désormais acquis : *Tous les peuples ont une religion.*

Or, ce grand fait une fois constaté, il n'est pas difficile de comprendre comment il achève ici le témoignage que l'humanité rend à la vérité que je vous prêche, en se proclamant elle-même voyageuse.

Qu'est-ce, en effet, que la Religion? Prise en son sens à la fois le plus général et le plus radical, la Religion est un *lien* qui rattache l'homme à un autre monde; c'est un commerce efficace avec Dieu; mais c'est aussi un commerce, c'est-à-dire une communication avec ce que nous avons nommé l'*au delà*. Comme il y a, dans l'ordre matériel, un commerce bien nommé, *transatlantique*; on peut dire que, dans l'ordre

religieux, il y a un commerce, que volontiers nous nommerions (si le vocabulaire français nous y autorisait) *trans terrestre* ou *transmondain*; commerce réel et effectif avec un monde et une région d'outre-tombe.

La religion, bornée à la terre par ses pratiques et au temps par ses aspirations, ce n'est plus la religion; c'est une occupation triviale; c'est un aplatissement et une dégradation. Aussi, jamais, à le bien prendre, pareille religion n'a existé sur la terre. Les paganismes eux-mêmes, qui se faisaient, à travers les siècles, et qui se font encore aujourd'hui les dieux les plus rapprochés de la terre et de l'homme, les religions les plus sensuelles et les rites les plus grossiers, adoraient des divinités habitant un monde *supérieur*, des régions *supra-terrestres*. Sur ce point, Rome et Carthage, Athènes et Corinthe, l'Égypte et la Grèce, l'Inde et la Chine, la Perse et la Médie, Ninive et Babylone; bref, l'Europe et l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, se rencontrent ici encore dans un concert vraiment universel; tous par l'action religieuse ont prétendu et prétendent encore entrer en communication avec un autre monde. Sans une élévation vers un monde supérieur, sans une pensée et une as-

piration dépassant les limites de la terre et du temps, les religions n'ont plus de sens; elles deviennent un je ne sais quoi, qui ne mérite plus d'avoir un nom dans les langues humaines.

Donc, toutes les religions, sans aucune exception, même les plus abaissées dans leurs croyances et les plus triviales dans leur culte, supposent, comme fondement à leurs pratiques religieuses, la vie d'*outré-tombe*, c'est-à-dire, la survivance de l'homme de l'autre côté de son sépulcre.

Voilà pourquoi, comme l'Eglise elle-même, mais d'une manière moins parfaite et quelquefois sous les formes les plus grossières, par leurs rites, leurs chants et leurs cérémonies, toutes les religions proclament, avec l'Eglise, que la vie de l'homme sur la terre est un passage, un voyage, enfin, à travers ce monde pour arriver à un autre monde.

Ainsi, sur ce point, dans le grand témoignage de l'humanité, tout s'accorde pour démontrer et proclamer la même vérité. La *ferme foi* et la conviction inébranlable de l'humanité; l'*aspiration* spontanée, constante et universelle de l'humanité; le *langage* qu'en tout temps et en tout lieu a parlé l'humanité; l'*action* variée, multi-

ple, mais toujours une de l'humanité; les *religions* qui, de siècle en siècle, ont prévalu dans l'humanité : tout cela, vous venez de l'entendre, rend le même témoignage. Par tout cela, sous des formes diverses, l'humanité vous dit ce qu'elle se voit et se sent elle-même sur la terre.

Donc, si vous ne croyez pas à l'Église proclamant, de toutes les manières, l'homme voyageur, *homo viator*; croyez du moins à l'humanité se proclamant elle-même *voyageuse*.

Et, si même ce témoignage de l'humanité ne suffit pas encore à vous convaincre; alors je vous dirai : croyez au moins au témoignage de votre propre vie, c'est-à-dire à vous-mêmes. Car, si vous voulez vous rendre compte de ce qu'est *votre vie*, et de ce qu'est le *voyage*; vous allez voir que ce ne sont pas deux choses, mais une même chose.

II

Même avant tout examen des phénomènes de la vie et du voyage, un secret instinct nous avertit que cette vie n'est pas autre chose, à savoir, un voyage qui nous conduit au terme où nous devons aboutir.

Un homme, un jour, écrivait à l'un de ses amis : « Mon ami, je me sens *voyageur* sur la terre, et vous, êtes-vous donc plus ? » Cette parole, moi aussi, je vous la dis : plus j'avance au chemin de ma vie, plus je sens que je suis voyageur ; et vous, êtes-vous donc plus ? Et cette parole, qui parmi vous ne peut la dire à quiconque marche avec lui au même chemin ?

« La vie, disait un autre, quand on n'a plus vingt ans, devient un voyage à travers un pays austère, monotone souvent, par accident enchanté et radieux, mais toujours intéressant et curieux ; jusqu'à ce que la fatigue venant à accabler le voyageur, il se prenne d'un grand amour pour le repos. »

« Dans le tête-à-tête avec Dieu et avec la mort, avec quelle force la vérité se montre aux regards ! Et qu'il devient sensible à notre âme, que nous ne restons sur la terre que pour y faire un pas de plus (1). »

Je pourrais ici multiplier indéfiniment des citations semblables ; aveux spontanés échappés de l'âme et du cœur de ceux qui ont vécu, et qui nous ont dit, soit dans le secret des confiden-

(1, Madame Swetchine.

ces, soit dans le bruit de la publicité, l'idée qu'ils se sont faite de leur propre vie, et le sentiment qu'ils en ont éprouvé.

Chacun de nous, en se repliant sur lui-même, peut retrouver au fond de son âme une idée, et au fond de son cœur un sentiment pareils.

Ceux-là seuls qui n'ont jamais voyagé et qui ont à peine vécu, pourraient ne pas avoir, ou n'avoir que peu cette idée et ce sentiment. Mais, j'affirme que quiconque a déjà vécu, et voyagé sur la terre, ne peut échapper ni à l'une ni à l'autre; il voit, il sent qu'il est bien en réalité, ici-bas, ce que l'Eglise le nomme, *homo viator*, l'homme voyageur.

Et pour moi, je l'avoue, depuis l'aurore de ma raison, depuis le jour où j'ai pu commencer à regarder dans la vie, et à m'en rendre compte, c'est-à-dire depuis déjà plus de cinquante ans, j'ai eu au plus intime de ma pensée et au plus intime de mon cœur, cette révélation et ce sens de notre vie sur la terre. Et plus j'ai marché au chemin de cette vie, plus pour moi cette révélation est devenue claire et ce sens profond; comme le voyageur qui part dès le grand matin, sent croître avec la lumière la chaleur du soleil montant vers son midi.

Ah! c'est qu'en effet, plus nous apprenons, en vivant, ce que c'est que la vie, et en voyageant ce que c'est que le voyage; plus nous constatons qu'entre les incidents ou les phénomènes du voyage et les incidents ou les phénomènes de la vie humaine, il y a non seulement analogie et similitude, mais identité.

C'est ce qui va ressortir, avec une pleine évidence, du rapprochement de ces phénomènes et de ces incidents.

Examinez attentivement les phénomènes qui se produisent dans le voyage; est-ce que ces phénomènes ne vous représentent pas exactement les réalités de votre vie?

Le premier phénomène du voyage, c'est la perpétuité du *déplacement* et du passage. Cesser de se déplacer, c'est cesser de voyager; tant il est vrai que voyager et se déplacer ne sont pas deux choses, mais une même chose.

Voyager, c'est faire un pas, puis un autre, puis un autre; donc avancer toujours et se déplacer sans cesse; et, en se déplaçant, changer les rapports que le voyageur a avec les choses, et que les choses ont avec le voyageur.

Ainsi, ce qui était hier pour lui l'orient est aujourd'hui l'occident; et ce qui est aujourd'hui

pour lui le nord sera demain le midi. Bref, le voyageur est un passager; il passe toujours, et en passant il change, avec tous les objets devant lesquels il passe ses propres relations.

Tel est l'homme en voyage : un pied qui se pose, un pied qui se lève, disait un voyageur, et jamais ne demeurant dans le même lieu ni dans la même situation, *nunquam in eodem statu permanet*.

Voilà la vie de l'homme sur la terre. Cette vie est dans un perpétuel mouvement, *vita in motu*; non dans le mouvement d'une vie qui s'arrête, pour recueillir toutes ses puissances et pour jouir d'elle-même dans la pleine possession d'elle-même; mais dans ce mouvement instable qui la porte sans cesse d'un lieu à un lieu, d'une chose à une chose, d'une situation à une situation, sans la laisser jamais dans un même état, *nunquam in eodem statu permanet*.

Il en est ainsi : le déplacement de notre vie ne finit jamais que pour recommencer toujours ; si bien que nous ne sentons, pour ainsi dire, la réalité de notre vie qu'à la perpétuité de ses déplacements et à la rapidité de son passage.

Où est-elle, votre vie? Dans le passé? Il n'est déjà plus. Dans l'avenir? Il n'est pas encore.

Dans le présent? Mais il vous échappe. Le voici qui s'enfuit comme vous et avec vous.

Le moment où je parle est déjà loin de moi,
dit le poète.

Telle est notre vie sur la terre, une figure qui passe, une ombre qui fuit, *fugit velut umbra*. En sorte que notre vie *passc* plutôt qu'elle *n'est*; et l'homme *fuit*, plutôt qu'il ne *vit*.

Vous croyez être dans une affection, dans une jouissance : vous vous trompez ; vous sortez d'une affection, d'une jouissance, et plus souvent d'une souffrance, pour entrer dans une autre. Vous n'êtes plus dans celle-là; vous n'êtes pas encore dans celle-ci. « *Emersion* d'un « état passé, *immersion* dans un état futur; » voilà la vie, dit un auteur, qui en avait fait l'expérience; c'est-à-dire la perpétuité, non de *l'être*, mais du passage.

Et, par une corrélation nécessaire, variation de toutes choses par rapport à nous, et de nous par rapport à toutes choses. Tandis que vous passez devant tout, ne voyez-vous pas comment tout passe et fuit devant vous? *Præterit figura hujus mundi*; la figure du monde passe; et il n'y a de comparable à ce passage de la figure du monde devant vous, que votre propre

passage devant cette figure du monde.

Ces fêtes et ces ovations, ces pompes et ces funérailles que vous avez vues passer, où sont-elles? Tout cela a fui devant vous, et vous-mêmes avez fui devant tout cela; il ne vous en reste qu'un souvenir, une image qui vous sert, tout au plus, à reconnaître l'identité d'une vie se précipitant sur les points de la durée, comme un coursier sur les points de l'espace, sans y être jamais tout entier.

S'il en est ainsi, qui parmi vous ne se sent en voyage? Depuis que vous marchez dans ce chemin de la vie, avez-vous pu seulement perpétuer deux jours les mêmes relations avec les hommes et avec les choses? Aussi, sous ce rapport, alors même que vous demeuriez au même point de l'espace, et que le ciel vous faisait au foyer la vie en apparence la plus stable et la plus reposée; combien votre pensée a voyagé, votre imagination a voyagé, votre cœur a voyagé! En vain vous essayez de faire à vos pensées, à vos désirs, à vos affections des stations ou des étapes où l'on s'arrête : la vie vous pousse; elle vous crie : *En avant*. En vain vous vous écriez : Pourquoi passer toujours? Je voudrais m'arrêter quelque part, me

fixer à quelque chose. Il y a une voix qui vous crie, comme la voix de la fatalité : Non ; ce n'est pas ici le lieu où l'on s'arrête ; c'est le lieu où l'on passe. Donc, passez, passez ; vous êtes voyageur ; accomplissez votre vocation.

Mais il y a quelque chose qui nous fait sentir plus profondément encore que nous sommes voyageurs, c'est la perpétuité de nos *séparations*.

« Étrange est la Destinée du voyageur », disait un homme qui l'avait appris en voyageant lui-même. « Il aborde à un rivage ; il y contracte des affections, y sème des souvenirs et des regrets. Et, quand il part, il sait que des yeux et des cœurs le suivent de ce rivage, qu'il voit fuir. Il y attache un dernier regard ; il y laisse quelque chose de son cœur ; puis le vent l'emporte vers d'autres horizons. »

Tel est le tableau du voyage, tracé par la main d'un voyageur célèbre (1).

C'est en raccourci le tableau de notre vie.

Quelque profonds que soient les liens qui nous attachent les uns aux autres, et si prolongées que puissent être nos unions sur la terre ; il est trop vrai de dire que, comme les voyageurs, nous ne nous rencontrons que pour

(1) Lamartine (Voyage en Orient).

nous quitter; nous ne nous unissons que pour nous *séparer*; je puis ajouter : nous ne nous aimons que pour nous mieux pleurer.

Et si, entre nos courtes unions d'ici-bas et nos douloureuses séparations, notre imagination, pour mieux tromper notre cœur, ne savait mettre des siècles; nous ne voudrions pas de ces unions, qui sont pour nous la prophétie infailible de nos inévitables séparations; car, hélas! trop souvent les douleurs et les tristesses de nos séparations touchent de si près aux joies et au bonheur de nos unions, que ce bonheur ne nous apparaît que comme un rayon fugitif dans l'ombre de notre vie voyageuse.

Jeunes encore, quelquefois nous connaissons, même au matin de notre vie, cette âpre et douloureuse loi de la séparation.

A peine y avons-nous fait quelques pas, que déjà notre cœur saigne de ses premiers déchirements. Voyez-vous d'ici l'enfant, à l'aurore de sa vie, marchant entre son père et sa mère, souriant à l'avenir, comme on sourit le matin à l'éclat d'un beau jour. Pauvre enfant! Il se figure qu'il en sera toujours ainsi! Mais, un jour, un coup soudain et violent arrache de sa main droite la main de la paternité; un autre jour, un

coup plus violent et plus douloureux encore arrache de sa main gauche la main de la maternité. . Et le voilà seul, emportant dans son cœur ces deux blessures que rien ne pourra plus guérir.

Alors même que la mort n'a pas hâté pour un homme ces drames douloureux de la séparation, il n'échappera pas à l'empire de cette inéluctable loi de la vie. « L'homme », dit l'Écriture, « quittera son père et sa mère, pour s'attacher à sa femme. » Et, comme il a quitté ses parents, ses enfants le quitteront lui-même; trop heureux encore si la Providence, intervenant l'ordre naturel des choses, ne le condamne lui-même à picurer sur la tombe de ses propres enfants!

Et, ces douleurs de la séparation, il ne faut pas croire qu'elles n'atteignent que nos unions les moins légitimes et les moins faites pour durer. Hélas! nos unions même les plus saintes, auxquelles leur sainteté même semblerait devoir promettre l'avenir, n'y échappent pas; et la famille elle-même, qui réalise ici-bas l'union la plus intime et la plus heureuse, subit la loi des inévitables séparations.

Ah! la famille, je l'ai vue dans toute sa beauté, toute sa floraison, toute sa fécondité et toute sa

félicité. Elle m'apparaissait pareille à un arbre magnifique, couvert de ses nombreux rameaux et de son superbe feuillage : et, en voyant là le père et la mère entourés de leurs beaux et joyeux enfants, rangés autour de leur table, comme les rameaux de l'olivier, je me disais : Pourquoi un tel bonheur ne peut-il durer toujours ?

Dix ans plus tard, j'ai revu le lieu où j'avais contemplé toute cette beauté et tout ce bonheur de la famille. Hélas ! rien de tout cela n'existait plus. Le vent de l'adversité avait soufflé sur cet arbre vivant ; il en avait emporté le feuillage et brisé les rameaux. Et je n'ai plus retrouvé là que quelques enfants vêtus de noir, pleurant sur des tombes récentes.

Or, s'il en est ainsi de ces unions, qui sembleraient devoir toujours durer ; que dire de ces unions fortuites, que les passions font aujourd'hui et qu'elles déferont demain ? De ces unions qui naissent d'un caprice, d'un hasard, d'un intérêt fugitif ? Ah ! de telles unions ne ressemblent que trop à celles que contractent, un soir, dans une même hôtellerie, des voyageurs rangés un moment autour d'une même table, et qui le lendemain se quittent pour ne plus se rencontrer jamais.

Un homme qui avait déjà beaucoup vécu, et lui-même beaucoup souffert de la douleur de ces séparations, Chateaubriand écrivait :

« Cette société, que j'ai vue la première, est
« aussi la première qui ait disparu à mes yeux.
« J'ai vu la mort entrer sous ce toit de paix,
« le rendre peu à peu solitaire, fermer une
« chambre, puis une autre, qui ne se rouvrait
« plus. Vingt fois j'ai fait cette expérience; vingt
« fois j'ai vu les sociétés se former et se dis-
« soudre autour de moi. Et, cette impossibilité
« de durée dans les liaisons humaines me ra-
« mène à l'isolement... »

Chateaubriand eût mieux fait de dire : me ramène au *détachement*. Car, pourquoi s'attacher aujourd'hui à ce qu'il nous faudra quitter demain?

Tous ceux qui ont un peu vécu, ont déjà vu aussi ces révolutions et ces séparations qu'amène autour de nous le voyage de cette vie. Ces amis que nous avons aimés, où sont-ils? Ces cœurs qui s'appuyaient sur le nôtre, où sont-ils? Hélas! il est trop vrai : avoir des amis, les perdre pour en retrouver d'autres, que l'on perdra de même; n'est-ce pas la douloureuse réalité de toute vie sur la terre? Si bien que notre

cœur, qui ne veut vivre que d'attachements, se sent condamné à la perpétuité des séparations.

En vain ce cœur proteste et crie au dedans de nous : Je ne veux plus me séparer ; je veux m'unir, et m'unir pour toujours. La réalité, la triste réalité répond : Non ; ce n'est pas ici le lieu où l'on s'unit, c'est le lieu où l'on se sépare. Vous êtes voyageur ; or, voyager c'est toujours arriver et c'est toujours partir ; c'est toujours quitter quelqu'un ou quelque chose ; donc, toujours se séparer. Partez donc, et, bon gré malgré, séparez-vous. Et, nous nous allons dans ce chemin arrosé de nos larmes, poursuivant une course qui n'est qu'une série d'adieux tous plus tristes les uns que les autres, et semant partout un peu de cette vie toute composée des tristesses de nos séparations et des fatigues de notre voyage.

La fatigue ! la fatigue permanente dans le perpétuel ajournement du repos ; telle est la troisième réalité du voyage ; tel aussi le troisième phénomène de notre vie sur la terre.

Voyager, ce n'est pas seulement se déplacer et se séparer, c'est aussi se fatiguer. Même quand on voyage dans les conditions du confor-

table moderne; pour peu que le voyage se prolonge, on n'échappe pas tout à fait à cette âpre loi du voyage.

Voyager, c'est partir de chez soi, un matin, plein de force et de fraîcheur, de joie et d'espérance; et le soir, se retrouver loin de tout ce que l'on aime, la fatigue dans les membres et souvent la tristesse au cœur. Voyager, en un mot, c'est se fatiguer toujours, jusqu'à ce qu'on arrive au terme du voyage; ou plutôt, jusqu'à ce qu'on soit de retour au foyer que l'on a quitté.

Eh! n'est-ce pas là encore l'image expressive de notre vie sur la terre? Qu'est-ce que la vie de l'homme sur la terre? La vie est une fonction, la vie est un travail, la vie est un combat, la vie est une charge, la vie est un fardeau. Vivre, en effet, c'est remplir une fonction; vivre c'est porter un fardeau; et, chose remarquable, toutes les langues humaines disent avec une philosophie aussi admirable que simple: *le fardeau de la vie*.

Il résulte de là que notre vie est, dans le perpétuel ajournement de notre repos, la réalité perpétuelle de la fatigue. L'homme sur la terre se fatigue, rien qu'à porter la vie; et si pesant

parfois est pour lui ce fardeau, qu'il en est accablé, pour ne pas dire *brisé*.

Pour sentir cet accablement ou ce brisement de la vie, il n'est pas même nécessaire d'en connaître les grandes crises et les grandes catastrophes. Il suffit d'en connaître les réalités communes, et d'en suivre le cours normal. Et la prospérité elle-même ne laisse pas que d'en sentir avec le fardeau la fatigue et même le brisement.

C'est une âme dans une prospérité relative, un jeune homme ayant déjà au front une auréole de gloire, qui écrivait un jour à l'un de ses amis :

« Mon ami, le ciel d'aujourd'hui est beau et
 « pur, comme un ciel de la Grèce ou de l'Italie.
 « Mais, hélas! ces belles fêtes de l'air et de la
 « lumière ne me donnent pas le repos. Mon ami,
 « qu'y a-t-il de plus *rompu* que ma vie. »

On ne pouvait mieux dire : qu'y a-t-il, en effet, de plus rompu, de plus brisé que la vie de l'homme sur la terre?

Vie brisée par le *travail*.

Quel travail, demandez-vous? Travail du *corps*, pour arracher à la terre le pain de chaque jour; travail de *l'intelligence*, pour

creuser en tout sens l'âpre domaine de la science, et conquérir la vérité; travail du *cœur*, pour y ouvrir les sillons douloureux où doivent germer les semences de la vertu.

Vie brisée par le *malheur*.

Dans cette rude traversée de la vie humaine, fréquents sont les jours orageux, rares les jours sereins. Comme les voyageurs de nos jours, des chocs soudains vous secouent et vous brisent, si tant est qu'ils ne vous tuent tout à fait. Qu'est-ce à dire? Ce sont les hommes qui attaquent et renversent votre honneur; ce sont les événements qui renversent votre fortune; c'est la mort qui renverse vos espérances; c'est sous toutes les formes le brisement du malheur.

Vie brisée par les *passions*.

Voyez-vous d'ici cet homme qui se traîne, la sueur au front, à travers un désert sous les feux du soleil? Sa tête brûle; ses pieds brûlent; tout son corps brûle; l'accablement est partout. Voilà la vie, à l'heure ardente des grandes passions. Alors, l'orgueil vous fatigue, la cupidité vous fatigue, l'ambition vous fatigue, la jalousie vous fatigue, la volupté, ah! la volupté surtout vous fatigue et vous brise.

Vie brisée même par le *plaisir*.

Chose singulière! le plaisir qui semble n'avoir d'autre but que de vous donner le repos, ne vous produit, en réalité, que fatigue et encore fatigue. Partout j'ai rencontré et vu de mes yeux le même spectacle. Tous ceux qui, au chemin de la vie, marchant à travers les fleurs et les parfums, promènent de fête en fête et de festin en festin leur soif du plaisir et du repos, au bout de ces festins et de ces fêtes, trouvent la même chose : accroissement de fatigue et accroissement de souffrances. Et assurément, de tous ceux que la fatigue accable, les plus fatigués de tous, ce sont les héros et les héroïnes du plaisir. Je les ai vus partout, le lendemain de leurs banquets et de leurs fêtes, montrant à tous par leurs fronts assombris et leurs pâles visages, que le plaisir, qui leur promet le soulagement et le repos, est lui-même pour la plupart, la plus grande cause de lassitude et de fatigue.

Ainsi, comme le voyageur au chemin, *tout* plus ou moins dans cette vie nous fatigue et nous brise.

Et, chose remarquable, cette fatigue qui nous vient de tout et de partout, nous suit à toutes les étapes de notre vie. Que dis-je? Elle croît avec notre vie et se multiplie avec nos jours.

Elle est plus grande dans la jeunesse que dans l'enfance; plus grande dans l'âge mûr que dans la jeunesse; plus grande encore dans la vieillesse que dans l'âge mûr : le poids de la vie se faisant plus sentir, à mesure que nous y avançons.

Et, alors que vient pour nous le soir de cette vie : comme le voyageur qui a longtemps porté son fardeau, nous nous sentons défaillir sous le poids qui nous accable ; et, comme le voyageur au déclin du jour, au milieu des ombres qui descendent sur nous, souvent nous nous disons en soupirant et en regardant devant nous : Est-ce que le repos ne va pas bientôt venir? Où donc est-il pour moi le terme où je me reposerai?

Et, ici encore, ici surtout, une voix lugubre nous crie : Non ; ce n'est pas ici le lieu où l'on se repose ; c'est le lieu où l'on se fatigue. Vous êtes voyageur ; marchez, marchez encore, jusqu'à ce que la mort vienne vous délivrer du fardeau de la vie. *Surgite, et ite, non habetis hic requiem*, levez-vous, et allez ; vous n'avez pas ici de repos.

Un quatrième phénomène atteste l'identité du voyage et de la vie humaine sur la terre : c'est la

réalité et le sentiment de *l'exil*; et, comme conséquence, le mal de la patrie absente.

Le voyageur, qui franchit les frontières de la patrie, se condamne à l'exil; et alors même qu'il voyage en deçà des frontières de la vie nationale, il ne laisse pas que d'être un exilé; car il s'exile de cette petite patrie, de cette *patrie dans la patrie*, qui se nomme la famille, et qui nous donne surtout le sens et l'amour de la patrie, parce qu'elle est la terre où nous avons eu notre père, *terrapatria*. Et, loin de ce qui pour lui est surtout la patrie, le voyageur, même sans passer la frontière, se sent plus ou moins exilé. Plus exilé encore se sent-il, s'il ne voit plus les champs, les prairies, les lacs, les fleuves, les montagnes, les collines de la terre natale. Alors, facilement il se sent seul; il se sent étranger; il se sent triste, et plus ou moins, il souffre du mal du pays, ou de la patrie absente. Et, si cet exil est forcé; si l'enfant de la patrie en fut arraché par la violence, la tyrannie, la proscription, oh! alors, l'exilé seul peut bien dire ce que son cœur souffre, loin de cette patrie qu'il aime et qu'il ne peut plus revoir. Lui seul peut dire aussi, de quel charme s'embellit aux yeux de l'exilé cette patrie, qu'il n'aperçoit plus qu'à travers le prisme de son

imagination et les rêves de son cœur attristé par l'absence.

Et n'est-ce pas encore ici l'image saisissante de la réalité de notre vie?

Comme le voyageur, est-ce que nous ne portons pas au cœur, nous aussi, le sentiment de l'exil, ou de la patrie absente? Est-ce que, nous aussi, nous ne souffrons pas du mal du pays? Est-ce que nous ne connaissons pas tous, plus ou moins, cet ennui qui est la grande souffrance des exilés? Or, quelle est, d'ordinaire, la situation de l'exilé?

« L'exilé partout est *seul*, » dit un homme célèbre. Or, pour peu que nous sortions du cercle restreint des parents et de quelques amis; est-ce que, même au sein des multitudes, nous ne sommes pas *seuls*, nous aussi? Qu'est-ce donc, lorsque, par l'injure du sort ou de l'événement, même les parents et les amis nous font défaut?

L'exilé partout est *étranger*. Autour de lui les hommes parlent une langue qu'il ne comprend pas; et, peut-être, la langue que lui-même parle n'est comprise de personne. Partout des hommes inconnus; nulle part un visage pour lui sourire; nulle part une parole pour le consoler; nulle part une main pour serrer sa main. Comme

de personne, étranger pour tous, *seul*, dans le sens le plus complet de ce mot : Ah ! oui, voilà bien la situation du véritable exilé. Ainsi, le plus souvent, sommes-nous sur la terre. Une fois sortis de la famille, si toutefois nous avons encore une famille, et en dehors de quelques rares amis ; partout des étrangers, encore des étrangers, et toujours des étrangers !

L'exilé, enfin, partout est *triste*. Souvent au souvenir de la patrie, il arrose de ses larmes la terre de son exil ; et il souffre d'une tristesse que personne ne peut consoler ; personne autour de lui ne sachant pas même qu'il souffre, et tous passant insensibles et indifférents devant sa souffrance non seulement incomprise, mais tout à fait ignorée.

Eh ! qui de nous, sous ce rapport, ne se sent, comme l'exilé, triste souvent et presque toujours d'une tristesse inconsolée ? Qui de nous ne se dit souvent, dans sa tristesse solitaire : « Mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi me troubles-tu ? Hélas ! qu'il est long mon exil sur la terre ! *Incolatus meus quam prolongatus est !* » Quand donc enfin, le reverrai-je le soleil de la patrie ?

Ici encore la voix des choses nous crie,

comme au voyageur exilé : voyageur, passez ; et cherchez ailleurs le ciel et le soleil de la patrie : ici pour vous c'est l'exil, et encore l'exil.

Enfin, une dernière chose atteste mieux encore que toutes les autres, l'identité du voyage et de la vie ; c'est la perpétuité de la *mort*.

Nous l'avons dit : Voyager, c'est toujours arriver et c'est toujours partir ; donc toujours quitter quelqu'un ou quelque chose. Or, nous mourons pour ceux que nous quittons, et ceux qui nous quittent meurent pour nous. En sorte que, voyager c'est apprendre à mourir.

Et, en réalité, qu'est-ce qui ressemble plus à la mort que le départ ? Alors surtout que l'on part pour de lointains rivages ? A la douleur que l'on éprouve, aux pleurs que l'on verse, ne croirait-on pas assister à des funérailles anticipées ?

Oui, à la lettre, le voyage est comme un apprentissage de la mort.

Et n'est-ce pas, ici surtout, la grande réalité de notre vie ? Est-ce que pour nous, vivre ici-bas est autre chose qu'apprendre à mourir ? Et qui de nous ne peut dire avec le Psalmiste : « *Quotidie morior, je meurs tous les jours.* » Est-ce que notre vie, en effet, n'est pas uni-

quement la continuité de notre mort? Et qu'est-ce qui atteste mieux cette perpétuelle mort, que notre vie elle-même? Ah! je le sens par ma vie elle-même, je meurs tous les jours. Est-ce que tout ce que je viens de dire n'en est pas ici l'irrécusable témoignage?

Ma vie est la perpétuité du *déplacement* et du passage. Je passe, je passe encore et toujours. Et, quand j'aurai accompli jusqu'au bout mon passage; en d'autres termes, quand tout pour moi sera passé, et que j'aurai passé devant tout; bref, quand j'aurai passé *tout à fait*; je sais bien ce que l'on dira de moi : c'est un *trépassé*, c'est un mort.

Ma vie est la perpétuité de la *séparation* et du départ. Comme le voyageur, j'arrive toujours, mais toujours je pars. Ceux, qui m'ont quitté sur la terre, ont fait le grand et suprême départ. Partis du rivage du temps, ils touchent au rivage de l'éternité. Ils sont partis, c'est-à-dire, *décédés* : tant est vraie ici la philosophie des mots. Et, quand j'aurai accompli le suprême départ; on dira de moi aussi : il est parti; c'est un *décédé*; c'est un mort.

Quotidie morior, je meurs tous les jours. Ah! je le sens à la perpétuité de ma *fatigue*. Ma

vie est une charge; ma vie est une fonction. A mesure que je vis, je porte ma charge et je remplis ma fonction. Et, quand j'aurai porté jusqu'au terme suprême cette charge ou ce fardeau de ma vie, c'est-à-dire quand j'aurai rempli toute ma fonction; ah! Je sais aussi ce que l'on dira de moi : il a fini de porter sa charge; il a accompli toute sa fonction; *defunctus est*, c'est un *defunt*; c'est un mort.

Quotidie morior! je le sens aussi à la perpétuité de mon *exil*. Chaque pas que j'y fais me rapproche de la patrie, vers laquelle je marche. Et cette mort, qui doit m'y introduire, se fait pour moi à mesure que j'avance. Et, quand j'aurai fait mon dernier pas sur cette terre de mon exil; lorsqu'on n'y retrouvera plus que la trace que j'y aurai laissée, si tant est même qu'on en retrouve quelque chose; ah! je sais encore ce que l'on dira de moi : l'exilé est retourné dans sa patrie; c'est un *rapatrié*; c'est un mort!

Ainsi, vue sous toutes ses faces, ma vie se révèle elle-même comme la perpétuité de ma mort; et elle se compose de la perte de mes jours. En vain je m'attache et je me cramponne à cette vie qui se dérobe, comme un naufragé au rivage. Je me trompe, je ne m'attache qu'au

frêle navire emporté par le courant du fleuve. Ah! je me trompe encore; car je suis moi-même ce fleuve qui court vers l'abîme; moins que cela, je suis un flot, ou moins encore, une goutte emportée avec toutes les autres, dans ce grand fleuve des générations humaines, où nous fuyons comme des eaux qui s'écoulent et ne reviennent plus. Oui, dit l'Écriture, nous mourons tous, et nous nous écoulons comme les eaux sur la terre; *omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* (II. Reg. XIV. 14.)

Ah! oui vraiment, je suis un voyageur. J'en crois, sur ce point, non seulement au témoignage de l'humanité; j'en crois aussi au témoignage de ma propre vie; car elle-même me le crie de toutes les manières: Oui, je suis sur la terre ce que l'Église elle-même me nomme, homme voyageur *homo viator.*

CONCLUSION.

Puisse, Messieurs, cette vérité si grave dans sa simplicité, et si importante, pour la pratique

de votre vie, pénétrer jusqu'au plus intime de votre âme. Puissiez-vous ne l'oublier jamais, et la porter en vous comme un flambeau destiné à éclairer votre vie tout entière; car il n'en est pas qui illumine d'une plus grande clarté tous les horizons de notre vie.

Donc, partout, toujours et dans toutes les situations, dites-vous, et dites-vous encore : Je le crois, je le vois, je le sens : ma vie est un voyage, et je suis un voyageur.

Hélas ! jusqu'ici cette vérité-mère, cette vérité à la fois si simple et si profonde, si populaire et si décisive effleurait à peine les surfaces de ma vie égarée et distraite en ses égarements. Trop épris des charmes de la route, je ne songeais pas même au terme où doit aboutir cette course rapide à travers le temps. Aujourd'hui, à cette heure même, mon existence fugitive, ici-bas, s'est révélée à mon âme telle qu'elle est en réalité. Désormais, je ne l'oublierai plus. Dès ce soir même, en quittant ce temple où m'est venue la lumière, et en retournant vers cette fragile demeure, qui n'est pour moi qu'une étape dans ce voyage de ma vie, je me dirai, et me dirai encore avec le grand patriarche : « Je passe dans un chemin, par où je ne repasserai plus. »

Oui, Messieurs, faites ainsi; et demain, j'essaierai de vous montrer, comment cette vérité qui est la grande lumière, pour *éclairer* notre vie, est en même temps, la grande puissance pour la *transformer*.

LE VOYAGE DE LA VIE

SES CONSÉQUENCES

Homo viator
L'homme voyageur

Messieurs,

Ainsi l'Eglise, qui nomme bien toute chose, appelle l'homme sur la terre : homme voyageur.

Cette appellation, donnée à l'homme par l'Eglise, résume parfaitement tout ce que nous avons dit dans le discours précédent. La vie sur la terre n'est pas le terme de la destinée : elle est le chemin qui conduit au terme; donc elle est un voyage, et l'homme est un voyageur. Le témoignage de l'humanité en général, le témoignage de notre vie personnelle en particulier,

tout atteste cette vérité simple et populaire, mais, aussi capitale et décisive qu'elle est simple et populaire.

Cette vérité élémentaire, précisément parce qu'elle est élémentaire, a, pour transformer une vie humaine, une incomparable puissance. Lorsque l'homme la porte dans sa pensée, elle jette sur son existence la grande lumière ; elle éclaire toutes les parties ; et, lorsqu'il lui ouvre toute son âme, elle a non plus seulement pour l'éclairer une puissance d'illumination ; elle a, pour le transformer, une puissance de transformation, et par suite, une puissance de conversion à nulle autre pareille.

C'est cette puissance que je voudrais mettre dans tout son jour, en vous montrant comment cette vérité : *Je suis voyageur*, une fois entrée profondément dans une âme, y transforme, tout à la fois, l'intelligence, le cœur, l'action, c'est-à-dire toute la vie ; l'*intelligence*, en faisant tomber toutes ses *illusions* ; le *cœur*, en brisant tous ses *attachements* ; l'*action*, en redressant tous ses *égarements*, et en mettant fin à toutes ses prévarications.

Eh ! qui parmi nous n'éprouve le besoin de se transformer plus ou moins ? Qui n'a besoin de

faire tomber de sa pensée, avec les erreurs qui la trompent, toutes ces illusions qu'il est si facile de se faire sur la réalité de la vie? Qui n'a besoin de mettre plus d'ordre dans ses affections, en brisant quelques-uns de ces attachements qui le fixent au chemin et l'empêchent de marcher vers la destinée? Qui n'a besoin, de redresser, dans ses actions et ses habitudes, quelques-uns de ces écarts et de ces égarements, qui peuvent compromettre son immortel avenir? Qui n'a besoin, enfin, sous l'un de ces rapports, si ce n'est sous tous ses rapports, de se corriger, de s'améliorer, de se *réformer*?

Or, pour opérer efficacement l'une de ces réformes, ou plutôt ces trois réformes à la fois, qu'y a-t-il de plus efficace que cette pensée : Ma vie n'est qu'un voyage?

Sans doute, il est d'autres considérations qui peuvent sur ce triple changement exercer une grande influence; mais il n'en est aucune plus capable d'opérer l'une ou l'autre de ces transformations, ou toutes les trois à la fois.

C'est ce que je me propose de montrer dans le présent discours, en vous signalant les conséquences pratiques de cette vérité : *Notre vie n'est qu'un voyage, et nous ne sommes que des voyageurs.*

I

Et d'abord, cette pensée : je suis un voyageur, et je marche en un chemin où je ne repasserai plus, transforme notre *intelligence* ; elle en chasse les grandes erreurs ; elle en fait tomber toutes les illusions que nous nous faisons sur les choses du temps. Que de jugements à rectifier sur les réalités de cette vie ! Que d'obscurcissements, que de fausses lueurs jette pour nous sur toutes choses d'ici-bas, ce que l'Écriture nomme bien la tromperie de la bagatelle, *fallacia nugacitatis obscurat bona* !

Tous les spectacles que nous regardons sur le théâtre de cette vie, nous font des illusions qui nous dérobent la réalité des choses. Là, comme tout nous abuse et nous trompe ! L'imagination nous trompe, nos sens nous trompent, les passions nous trompent. Et, de même qu'au théâtre où se jouent les drames de l'action humaine, les décorations factices, les fausses lueurs, les masques menteurs, les péripéties artistiquement ménagées trompent le spectateur sur le fond des choses, et lui font un moment

prendre l'imaginaire pour le réel : ainsi, dans la vie, les images et les fantômes qui passent et repassent sous nos yeux, les impressions et les sensations, les mirages et les fascinations de toutes sortes forment, devant notre pensée, comme un prisme miroitant qui nous illusionne, nous séduit et nous trompe sur tout ce que nous rencontrons au chemin de cette vie.

Or, à quoi tient, pensez-vous, cette universalité et cette perpétuité de l'illusion et de la tromperie, dont nous sommes les victimes plus ou moins volontaires?

Ah! voici, sur ces étranges phénomènes, le vrai mot du mystère : c'est que, voyageurs en réalité, trop souvent nous oublions ce que nous sommes. Nous pensons, nous aimons et agissons comme si réellement nous n'étions pas en voyage. Dès lors, nous avons sur toutes choses, sans aucun correctif, toutes les illusions qu'aurait un voyageur, qui viendrait à oublier qu'il vole rapide comme l'oiseau sur les lignes de fer, et se croirait au repos.

Représentez-vous un moment ce voyageur emporté sur les ailes de la vapeur, traversant les champs, les prairies, les fleuves, les montagnes, les cités, les hameaux, avec une rapidité

vertigineuse. Supposez que ce voyageur, par oubli, par distraction, vient à se tromper sur le mouvement qui l'emporte, et à se figurer qu'il est lui-même immobile au chemin, contemplant le panorama qui se déploie sous ses regards : ne voyez-vous pas, alors, comme ce voyageur se trompe sur toutes choses, sans le vouloir, et même sans le savoir ?

Comme il se méprend sur la situation de tout ce qu'il regarde ! comme il a de tout une vue renversée qui le trompe partout, sur tout et toujours ! Se croyant au repos, il prête à tous les objets devant lesquels il passe, aux champs, aux prairies, aux forêts, aux vallées, aux montagnes, la rapidité du mouvement qui l'emporte. Et surtout, les arbres fixés au chemin lui semblent fuir de toute la vitesse avec laquelle il fuit lui-même devant tout.

Et, comme il se trompe sur le mouvement et la stabilité des choses, il se trompe aussi sur leur *réalité* et leur vraie physionomie. Regardant tout en courant, non seulement il ne voit rien d'une manière complète ; mais regardant tout de côté, il voit tout de travers, et jamais n'embrasse tout entière ni la figure des choses, ni la physionomie des hommes.

Surtout, lui voyageur, mais se croyant au repos, il se trompe sur la *valeur* qu'ont pour lui les choses de la route. S'il s'estimait ce qu'il est réellement, c'est-à-dire courant d'une course rapide au but qu'il doit atteindre; tout ce qu'il voit devant lui et autour de lui, n'aurait pour lui d'autre valeur que celle d'un spectacle qu'on regarde en passant. Mais, persuadé qu'il est au repos, et oubliant le terme où sa course doit aboutir; ces spectacles, ces changements, ces péripéties du voyage ont, pour son âme et son cœur trompés, l'intérêt qui doit s'attacher au terme seul de son voyage.

Ainsi, vous le voyez ; pour le voyageur qui oublie qu'il marche, court et vole au chemin, en se croyant en repos, le voyage devient une scène toujours changeante, où l'illusion succède à l'illusion, l'erreur à l'erreur et, dans un sens vrai, la mystification à la mystification ; illusion nécessaire, erreur fatale, mystification irrémédiable ; parce que ce voyageur n'a aucun correctif possible de ses inévitables tromperies.

Telle est la vive et expressive image des illusions et des erreurs, qui nous trompent ici-bas sur la réalité, la physionomie et la valeur de

toutes choses, lorsque nous venons à oublier, nous aussi, que nous sommes au chemin, non au terme de cette vie.

Tous ceux qui, dans leur vie, ont voyagé, surtout dans les conditions modernes du voyage, savent combien cette image est fidèle, et que dans cette image apparaît la réalité de la vie humaine.

Regardez les multitudes dans le vaste mouvement qui les emporte : toutes marchent et se précipitent au chemin de la vie, comme les voyageurs soulevant sous leurs pas la poussière qui tourbillonne sur leur passage.

Eh bien ! dans ces millions et ces millions de créatures humaines, toutes soumises à la même loi de cette vie voyageuse, combien, je vous prie, se souviennent qu'elles sont en voyage ? Combien au contraire, qui travaillent à l'oublier ; et, en volant devant elles le terme où elles doivent aboutir, conspirent avec tout ce qui les environne, à se tromper elles-mêmes, et à multiplier à chaque pas leurs propres erreurs, sur la réalité, la physionomie, et la valeur des choses d'ici-bas !

Et tout d'abord, nous l'avons remarqué, la grande et principale cause d'erreurs et d'illusions pour l'homme qui voyage, c'est l'oubli ou la

distraktion du terme où il doit aboutir. Pour lui voyageur, et en tant que voyageur, une question prime toutes les autres questions : aboutir ou ne pas aboutir ; arriver ou ne pas arriver.

Il résulte de là que, s'il prend pour point de vue le chemin, au lieu de prendre le terme ; il a nécessairement une vue fautive qui le trompe, lui aussi, sur la *valeur* de toutes choses.

Et voilà précisément la grande tromperie, l'illusion funeste des hommes oublieux de leur vie voyageuse. Au lieu de tout rapporter au terme seul point de vue véritable, tout se rapporte au chemin. Hélas ! Combien parmi vous, peut-être, par leur attitude devant les choses de la terre, confirment cette parole ! Combien qui arrangent leur vie, non comme en un chemin où l'on passe, mais comme à un terme où l'on s'arrête, et où l'on doit demeurer toujours !

Et si l'on vous annonçait, tout à coup, qu'au lieu d'être pour vous comme un jour, la vie sera pour vous non seulement comme un siècle, mais comme une éternité ; et, qu'au lieu de passer au chemin, vous avez touché le terme lui-même ; ah ! je le demande, qu'auriez-vous à changer dans l'économie et l'ensemble de votre vie ? Rien, peut-être. Est-ce qu'en effet, tout n'y

est pas arrangé pour le présent, rien que pour le présent ? Est-ce que tout n'y est pas disposé, comme si le chemin où l'on passe était lui-même le terme où l'on doit aboutir ?

De là une vue fausse et un jugement erroné de toutes les choses de cette vie. C'est qu'alors réellement avec le point de vue qui se déplace, vous avez de tout une vision renversée ; ce que l'on pourrait appeler vulgairement le *trompe-l'œil* de la vue retournée.

Alors, les choses de la route pour vous voyageur abusé, sont comme les choses du terme. Les choses de l'exil valent comme celles de la patrie ; et, ce qui passe vaut comme ce qui ne passe pas. Le fugitif a le prix du permanent ; le périssable a la *valeur* de l'immortel ; et les fragiles demeures, où votre vie d'un jour vient s'abriter en passant, sont pour vous, que tout abuse et tout trompe, comme des palais taillés dans un granit éternel. Tous vos spectacles et tous vos amusements, tous vos banquets et toutes vos fêtes, tous vos plaisirs et toutes vos jouissances, pareils aux éphémères qu'un même jour voit naître et finir, pèsent dans la balance de vos jugements comme des siècles, que dis-je ? comme une éternité de bonheur.

Mais si, comme le voyageur oublieux ou distrait, nous marchons sans regarder le terme; souvent, comme lui encore, nous regardons, à droite et à gauche, tout ce qui se déroule sous nos yeux.

De là, une autre source d'erreurs et d'illusions, dont nous avons peine à nous défendre. Comme le voyageur, dont nous parlions tout à l'heure, nous nous trompons sur la réalité et sur la vraie figure des choses. En voyant devant nous passer et fuir la figure du monde, *præterit figura hujus mundi*, nous oublions que nous passons et fuyons nous-mêmes, plus rapides que tout ce que nous croyons voir passer et fuir autour de nous. Et, nous aussi, victimes d'une illusion d'optique, nous voyons en mouvement ce qui est en repos, et en repos ce qui est en mouvement.

De plus, toujours en course et nous déplaçant sans cesse, nous ne jetons jamais sur les choses un regard fixe, ferme et vraiment sûr de lui-même. Les regardant de côté, nous ne les voyons jamais en face; et n'en ayant qu'une vue oblique et toujours changeante, nous n'en embrassons jamais ni la physionomie pleine, ni la figure réelle.

O vous qui du haut de vos quarante ou

cinquante ans, jugez d'un jugement si confiant en lui-même les hommes et les choses; dites, n'est-ce pas là votre propre et véridique histoire?

Rien de ce qui est du monde n'a pu échapper à vos sentences, à vos approbations ou à vos condamnations, à vos jugements et à vos appréciations. Vous avez tout vu, tout entendu. Les créations et les ruines, les élévations et les chutes, les progrès et les décadences, les plaisirs et les douleurs, les triomphes et les funérailles : tout a passé sous vos yeux; et vous avez tout jugé. Oui, mais comment? *En courant*. Au lieu de placer à un point fixe et sûr le regard de votre pensée; et, au lieu de vous arrêter dans la contemplation de ce qui ne passe pas, pour mieux juger ce qui passe; voyant tout au passage, vous ne saisissez rien d'une manière complète. Ne regardant que de côté, vous aussi vous voyez *tout de travers*; et tous vos jugements, comme ceux du voyageur qui oublie le voyage, mentent à la vérité et à la réalité.

Telles sont pour nous, voyageurs légers, distraits et oublieux de ce que nous sommes sur la terre, les grandes sources de nos erreurs et de nos illusions : nous ne voyons rien du terme su-

prême de la vie; et chaque chose nous trompe sur sa valeur. Nous voyons tout de la route, où notre vie court et se précipite; et chaque chose nous trompe sur sa réalité.

Eh bien! pour anéantir toutes ces erreurs, pour faire tomber toutes ces illusions, pour redresser tous ces faux jugements, que faut-il? Des méditations profondes? Non. Des efforts de génie? Non. Des révélations surnaturelles? Non. Que faut-il donc? Le voici : se souvenir de cette parole : *Ma vie est un voyage*; et, comme le voyageur qui veut aboutir, à chaque pas que l'on fait, songer au terme où l'on doit arriver; conformément à ce grand mot de l'Imitation : « En toutes choses, considérez la fin, *in omnibus respice finem.* »

Là, en effet, à ce sommet, où tout doit tendre et converger, est le vrai point de vue, pour juger de toutes choses; parce que de là jaillit la grande lumière qui éclaire tout d'une splendeur telle, qu'elle chasse toutes les ténèbres, dissipe toutes les illusions, et rend toute erreur impossible.

Donc, ô vous, qui comme moi et avec moi marchez dans les sentiers obscurs de cette vie; montez, montez là-haut, plus haut que tout

ce qui est du temps, de la terre et de l'humanité; montez avec moi, par la pensée, jusqu'à ce point le plus culminant de la vie, la *fin dernière*; et, de cette cime qui domine tout, et d'où la vraie et incorruptible lumière illumine tout, regardez, méditez et jugez toutes choses.

Grand Dieu! comme tout se transforme soudainement à vos yeux! Vu de ce point élevé et rayonnant, comme tout change dans vos pensées! Comme tout se pose et se découvre devant vous, avec sa valeur et sa physionomie, dans sa pleine réalité! Et dans ce vaste panorama, où tout vous trompait par de fausses lueurs et par une vue renversée de toutes choses, comme tout se rétablit et se montre dans ses vraies perspectives! Oh! alors, comme toute ma pensée se replace et se repose dans la vérité! et, tout infirme et borné que je me sens, comme je juge tout avec une sorte d'infailibilité!

De ce point fixe et lumineux de ma fin et de ma Destinée suprême, je regarde toute chose, et je la vois telle qu'elle *est* dans une pleine clarté. J'évoque toute créature; je la somme de me dire ce qu'elle *vaut* pour ma Destinée; et, sur sa réponse, je la juge d'un jugement qui ne se peut plus tromper.

A toute créature, qui vient à ma rencontre pour m'accompagner au chemin, je pose cette question, la seule question qui m'intéresse : — Qu'êtes-vous pour le terme où je dois arriver? — J'en éloigne, me répond telle créature; oui, mais en revanche, je vous promets et vous prépare tous les charmes du chemin. — Arrière! vous m'éloignez du but que je dois atteindre; retirez-vous; je vous connais; vous êtes le *mal*, rien que le mal.

Mais voici venir à moi une autre créature, au maintien plus grave, au visage plus austère. — Qu'êtes-vous, que faites-vous, pour la fin où je tends? — J'y conduis, me dit-elle, mais à travers des chemins âpres et difficiles, voire même à travers la fatigue et la souffrance. — Venez; donnons-nous la main; et allons ensemble au terme où je veux arriver; je vous connais, vous êtes le *bien*.

Enfin, une troisième créature, au maintien et au regard vulgaires, se présente. — Que faites-vous par rapport à ma Destinée? — Moi, dit-elle, je n'y conduis pas; mais je n'en éloigne pas non plus. Je suis dans la vie une distraction, un charme, un amusement : distraction inoffensive, amusement per-

mis, charme innocent ; rien de moins, mais aussi rien de plus. — Alors, vous êtes la bagatelle, la vanité, l'inutile. Donc, vous aussi, retirez-vous ; et laissez-moi suivre mon chemin ; car, j'y marche, non pour me distraire, m'amuser, me charmer ; j'y marche pour arriver.

Ainsi, à la lumière qui tombe sur toutes choses, du point culminant, d'où je les regarde, tout est vu, tout est reconnu, tout est jugé, le *bien*, le *mal*, l'*inutile* ou l'indifférent. Et, grâce à cette vérité si simple, mais si lumineuse et si puissante dans sa simplicité, disparaissent toutes les erreurs et s'évanouissent toutes les illusions, que les sens, l'imagination et les passions conspirent à nous faire ; et, toutes choses nous apparaissent dans une lumière qui nous les montre, tout à la fois, dans toute leur *réalité*, avec leur *physionomie* propre et leur véritable *valeur*.

Ainsi s'explique la transformation que cette vérité : *Je suis voyageur*, accomplit dans notre intelligence.

Voici un témoignage, que l'histoire rend à tout ce que nous venons de dire, et qui montre toute la puissance de cette vérité, pour transformer la pensée, et avec elle l'homme tout entier.

A la fin du dernier siècle, un révolutionnaire célèbre avait été jeté, par le cours des événements et le triomphe de ses ennemis, dans une obscure prison. Là, cet homme se souvint de cette vérité jusque-là oubliée. Et voici en quels termes il raconte lui-même la transformation que fit dans sa pensée, d'abord, puis dans tout son être, la vérité dont nous parlons. Ecoutez.

« Dieu m'a fait une pause, une halte au chemin de ma vie. Je me suis arrêté, et je me suis
« recueilli, pour me rendre compte de moi-même à
« moi-même. J'ai regardé derrière moi, pour mesurer l'espace que j'avais déjà parcouru ; et j'ai
« regardé devant moi, pour voir celui qu'il me restait à parcourir. J'ai vu les sentiers que
« j'avais suivis, et j'ai cherché ceux que désormais je devais suivre. Et je ne puis dire la manière que cette contemplation a jetée dans ma
« pensée, l'influence qu'elle a eue pour élever
« mon âme vers les choses grandes et sublimes,
« et ce qu'elle a pu pour transformer ma vie (1). »

Puisse, Messieurs, la méditation attentive et recueillie, de cette vérité : *La vie n'est qu'un voyage*, produire dans vos âmes une transfor-

(1) Paroles d'Isnard.

mation pareille. Elle la produira infailliblement, si vous savez lui ouvrir votre âme toute entière. Elle vous illuminera comme d'une soudaine clarté; et elle fera s'évanouir, comme les ténèbres devant la splendeur du jour, tous les vains fantômes, toutes les folles illusions, toutes les erreurs désastreuses qui trompent, au chemin, toute vie qui oublie et perd de vue la fin.

Elle fera plus: elle transformera vos cœurs, en y brisant tous les *illégitimes attachements*.

II

La pensée : *Je suis voyageur*, ne fait pas seulement tomber de notre intelligence les erreurs et les illusions qui la trompent sur la réalité; elle brise dans notre cœur les attachements *illégitimes*, c'est-à-dire les attachements qui en nous fixant au chemin nous empêchent d'arriver à la fin.

Je dis, remarquez le bien, les attachements *illégitimes*. Cette pensée, en effet, ne brise pas tous les attachements et ne détruit pas toutes les affections. Il est des attachements que Dieu lui-même autorise, et des affections que lui-même noue au plus profond du cœur humain :

affections de pères et de mères, de frères et de sœurs, de pure et sainte amitié.

Dieu, en nous disant de l'aimer lui-même par dessus tout, ne nous dit pas : Va, dédaigne tout, et passe, même au milieu des tiens, le cœur vide et froid. Oh ! non, Dieu qui est amour, et qui réclame la meilleure part de notre cœur, ne proscriit pas, même dans cette vie voyageuse, toute humaine affection.

C'est que toute affection n'est pas un obstacle pour arriver au terme final. Il en est même qui sont, pour y arriver, un secours plus ou moins efficace. Il peut être bon et salutaire de ne pas être seul au chemin ; et pour mieux conquérir le terme, d'y marcher avec un saint ami, le cœur près du cœur et la main dans la main.

Il s'agit donc exclusivement ici de ce que j'ai nommé attachements *illégitimes* : j'entends les attachements en opposition avec la loi suprême de la vie, c'est-à-dire avec la tendance au but qu'elle doit atteindre.

Hélas ! le cœur de l'homme est ainsi fait : il éprouve le besoin de s'arrêter à quelqu'un ou à quelque chose ; et là où il s'arrête, il tend à pousser, comme l'arbre dans la terre, des racines

profondes ; si profondes parfois qu'il faut, pour s'y arracher, remuer de fond en comble la vie tout entière. C'est que là où le cœur s'attache et se fixe, la vie entière d'ordinaire s'attache et se fixe avec le cœur : le cœur, où l'homme s'abrège et se résume tout entier, entraînant avec lui toute la vie.

Combien, hélas, puisent dans ces attachements contractés au chemin de la vie l'oubli complet du terme suprême de la vie !

Combien qui, un jour, se sont attachés à un être rencontré au chemin, et lui ont dit en s'y arrêtant, comme au terme du voyage : Donne-moi ton cœur ; je te donne le mien : sois mon ciel et mon paradis. Unissons-nous, et que ce soit pour toujours. Qu'importe l'avenir ? Reposons-nous dans le présent que Dieu nous fait. Le terme de notre vie, c'est notre bonheur, et notre bonheur le voici. Donc jouissons et jouissons encore : tel est notre sort et telle est notre Destinée.

Et tandis qu'ils parlent encore, souvent la mort vient, et subitement emporte cette félicité qui se promettait d'être immortelle.

Telle est, Messieurs, la grande tentation, telle grand danger de notre vie. Contracter des affections qui nous fixent *au chemin*, et nous empê-

chent d'arriver à la fin. Danger de tous et danger de chacun ; danger de toute condition et danger de tout âge ; mais danger plus particulier pour le jeune âge ; alors que toutes les passions du cœur conspirent avec toutes les séductions du monde et toutes les industries de Satan, pour nous créer des affections qui confisquent notre liberté, et des attachements qui, en nous arrêtant aux charmes du chemin, nous empêchent de marcher à la conquête de la fin.

Ah ! c'est que là, au bord de ce chemin où passe l'homme voyageur, tant de séductions sous tous les noms et sous toutes les formes se rencontrent pour l'arrêter ! Séductions des choses et séductions des hommes.

Séduction des *choses*. Qu'est-ce à dire ? Pour vous, cette séduction c'est un spectacle charmant ; pour vous cette séduction c'est une soirée délirante ; pour vous, cette séduction c'est un bal voluptueux, c'est une danse immorale, c'est un livre obscène ; c'est un entraînement affolé de plaisirs, de fêtes, de sensualismes, de ces mille choses qui vous passionnent, vous exaltent, vous fascinent, en un mot, vous enivrent de cet enivrement qui vous endort au chemin, et vous fait oublier la fin.

Et, avec les séductions des choses, il y a les séductions des *hommes* : séductions les plus puissantes et les plus dangereuses de toutes ; parce que là, il y a la vie répondant à la vie et la sympathie attirant la sympathie ; puissance attractive d'autant plus redoutable, qu'en se prenant au cœur elle saisit la vie par son centre, et par là, menace de l'ébranler et de la renverser tout à fait.

Cette séduction, pour l'un, c'est une conversation ; cette séduction, pour un autre, c'est une fréquentation ; cette séduction, pour un troisième c'est une affection : conversation, fréquentation et surtout affection, qui par des charmes plus ou moins puissants, retiennent la vie à ce chemin où elle ne doit que passer, et arrêtent sa marche obligatoire vers le terme où elle doit arriver.

Ces séductions des choses et ces séductions des hommes viennent, les unes après les autres, et souvent toutes ensemble, vous attendre et vous assaillir pour vous faire dans la route où vous marchez, oublier le terme où vous devez aboutir, et essayer de vous faire dans l'exil une félicité, qui vous empêche de poursuivre le bonheur de la patrie.

Ah! ces redoutables séductions, je crois les entendre qui vous disent d'une voix dont le charme vous captive, et avec une éloquence dont vos faiblesses secondent la puissance et facilitent les triomphes :

Voyageur, pourquoi marcher toujours et te fatiguer sans cesse? Pourquoi, dans ce laborieux voyage, ne ferais-tu pas une halte, qui, un moment te soulage et te repose? Regarde autour de toi, comme ces rivages sont charmants! Regarde au-dessus de toi, comme ce ciel est serein! Et, sous ce ciel et sur ces rivages, quels spectacles à contempler, quelles délices à savourer! Vois comme ces fleurs sont belles, comme ces ombrages sont frais! Ces fleurs, pourquoi Dieu les a-t-il épanouies, si ce n'est pour que tu en respirez le parfum et en contemples la beauté? Ces ombrages si doux et si frais, pourquoi Dieu les a-t-il faits, si ce n'est pour que tu en goûtes les douceurs et en respirez la fraîcheur? Toutes ces choses riantes, tous ces fruits délectables d'une nature si prodigue et si féconde, pourquoi Dieu les a-t-il créés, si ce n'est pour que tu en jouisses? Tout ce riche banquet de la création, enfin, pourquoi la Providence te l'a-t-elle préparé, si ce n'est pour que, toi aussi, tu

viennes t'y asseoir avec tous ceux qu'elle y convie? Donc, ô voyageur, arrête-toi, au moins un jour; jouis avec nous de tout ce que Dieu a fait tout exprès pour nous; et demain, si tu le veux, tu reprendras, vers des régions moins favorisées du ciel, ta course fatiguée.

Ainsi vous disent, sous mille formules diverses et de leurs voix enchanteresses, toutes les séductions de la vie contemporaine, ce qu'elles disaient déjà, il y a trois mille ans; et aujourd'hui, comme alors, conspirant toutes ensemble pour vous détourner du terme, en vous arrêtant au chemin.

Peut-être, en entendant ces paroles, aurez-vous la tentation de dire : Voilà un tableau charmant et une gracieuse image. Et moi, je vous dis : Voilà une réalité effrayante; voilà le suprême danger de votre vie. Et devant cette réalité toujours présente et toujours menaçante, je me demande, et je vous demande à vous-mêmes : comment votre cœur, sollicité par tant d'attraits si puissants, y résistera-t-il, partout et toujours?

Ce cœur si affamé d'amour, ce cœur qui, comme je viens de dire, s'arrête à tout ce qu'il aime et prend racine où il s'arrête, ce cœur naturellement, hélas, si accessible à toutes les séductions

de la terre, et notamment à tout ce qui lui promet un peu de sympathie, surtout un peu de cet amour qui est sa souveraine et constante aspiration ; comment ce cœur passera-t-il, sans s'y arrêter, à travers toutes ces séductions qui lui envoient leurs sourires et lui tendent la main ?

Ah ! je crains bien que cédant, vous aussi, à des enchantements dont vous ne savez pas assez vous défendre, comme tant d'autres vous ne vous laissez aller au charme d'être séduit ; et, au lieu de passer, de hâter le pas, comme le voyageur impatient d'arriver au terme de son voyage, je crains que vous ne vous en alliez, cueillant une à une toutes ces fleurs qui bordent le chemin et dont le parfum vous attire ; je crains que vous ne vous arrêtiez à goûter les ombrages dont la fraîcheur vous invite. Je crains, enfin, que regardant avec envie le festin de ouissances où tout vous convie, vous ne verriez, en effet, vous y asseoir, en disant, sous le charme qui vous captive et vous enchaîne au rivage : Demeurons ici ; il fait bon d'être ici : le ciel y est si pur, la terre si féconde, les champs si beaux, les prairies si riantes, les fleurs si parfumées, les fruits si suaves ! Et, surtout, les hommes y sont si bons, leur commerce si déli-

ciens, leur sourire si aimable, leur sympathie si douce, leurs cœurs si attachants!

O voyageur! voyageur! vous qu'appelaient et invitaient au terme du voyage des délices meilleures, mais lointaines; vous qu'attendait au terme un banquet bien autrement béatifique; vous voilà captif au chemin! Ah! le charme a vaincu; il vous a créé des attachements qui vous pronostiquent et vous préparent des déchirements.

Eh bien, Messieurs, pour empêcher ces attachements, ou pour les briser quand déjà ils existent, qu'est-ce, pensez-vous, qu'il y ait de plus puissant et de plus vraiment efficace? Vous souvenir que la vie *est un voyage*, et que vous n'y êtes que des voyageurs; vous souvenir que cette vie n'est qu'un exil, et que nous n'y sommes que des exilés en route pour retourner à la patrie. Et, puis, faire ce que suggère naturellement ce souvenir : passer au milieu de ces séductions et de ces enchantements, comme un étranger passe, en jetant autour de lui un regard plus ou moins indifférent, pressé qu'il est de retourner dans sa patrie, et, en passant même à travers les merveilles que la nature, l'art et l'industrie peuvent dérouler sous vos yeux, vous dire tous bas : Tout

cela est beau ; tout cela est ravissant ; mais tout cela n'est pas pour moi : Allons, continuons notre route et hâtons-nous d'arriver.

Ainsi faut-il faire, quand les choses ou les hommes vous arrêtent, pour vous demander ou vous imposer des attachements que la conscience réproûve et que la raison condamne, alors même que le cœur les invoque et que l'imagination et les sens vous y poussent ensemble : Dire à tout ce qui, sous une forme ou sous une autre, par tel charme ou tel autre, prétend vous donner des chaînes et vous fixer à cette route où vous ne devez que passer : « Quoi ! vous demandez à mon cœur, et avec lui à ma vie entière, de s'arrêter ici ? » Ah ! vous oubliez que je suis voyageur, et que, comme tel, « je passe par un chemin par où je ne repasserai plus. » Oui, je passe, et la loi de ma vie est de passer toujours. Je passe si nécessairement, que je ne puis m'arrêter et beaucoup moins m'attacher, sans me contredire moi-même. Et vous me dites : Arrêtez-vous ; dressez ici votre tente ; sur ce charmant rivage, sous ce ciel d'azur, reposez-vous. Ah ! vous vous trompez ; et vous voulez me tromper moi-même avec vous, en me faisant oublier ce que je suis aujourd'hui, et ce que je dois devenir demain.

Quand même ce bonheur, que vous me promettez, serait tel que vous me le montrez, je ne pourrais encore, sans me mentir à moi-même, me fixer au chemin où je ne passe que pour arriver au lieu de ma destinée. Hélas, la route que j'ai parcourue m'a déjà trop instruit; et de tous ces charmes que vous me montrez, de cette félicité à laquelle vous me conviez, je sais trop déjà l'irréremédiable fragilité et la fatale caducité. Au fond de tout ce qu'elles sont, ou plutôt de ce qu'elles paraissent être, j'aperçois l'ombre triste de leur néant. Tout ce festin de bonheur où vous me conviez à m'asseoir avec vous, combien durera-t-il?

Demain la mort, peut-être, aura éteint tous ces cœurs qui me promettent avec leur affection une félicité qu'ils sont impuissants à m'assurer, et que Dieu me tient en réserve au terme final où je dois bientôt arriver. Demain, peut-être, sous ce ciel serein, je verrais monter l'orage, j'entendrais gronder la foudre. Ces rivages, au jourd'hui si ravissants, seraient ravagés par la tempête. Les amis eux-mêmes, qui m'offraient le bonheur de leur affection, se retireraient de moi; et, pareil à ce malheureux abandonné par le nautonier dans une île solitaire, je me retrou-

verais seul, comme en un triste désert ; oui, *seul* avec des blessures que rien ne guérirait plus ; seul avec des souffrances que je n'aurais plus même la consolation de confier à un ami. Oh ! je vous en prie, laissez-moi passer ; laissez-moi emporter jusqu'au bout de ma route un cœur libre et dégagé de toute entrave. Ne me demandez pas de le mutiler en le partageant, et de lui préparer, en l'attachant au chemin, de douloureux déchirements et d'irréremédiables regrets.

Ah ! pour jouir de tout ce qui peut ici charmer les regards et enchaîner les cœurs, appelez ceux qui doivent y demeurer : Moi, je vais partir. Beautés de l'exil, appelez d'autres regards pour vous contempler ; fleurs de l'exil, appelez d'autres mains pour vous cueillir : Moi je suis voyageur ; il faut que j'arrive au terme de mon voyage. Donc, adieu, je pars ; je vais au ciel contempler l'inaltérable beauté ; je vais à la patrie, où croissent et fleurissent, sans se flétrir jamais, les véritables *immortelles*.

Telle est, pour empêcher dans notre cœur les attachements illégitimes, ou pour les briser quand ils existent, la puissance de cette pensée. *Je suis voyageur*, et, comme tel, je ne puis m'ar-

rêter aux charmes de la route; car rien de tout cela n'est pour moi.

Une femme du monde, mais chrétienne en fit un jour un aveu, qui nous peut instruire. Obligée par sa position de prendre part à certains spectacles, à certains divertissements de la vie mondaine, elle en subissait, malgré elle, les attraits puissants. Et savez-vous, disait-elle, ce que je fais pour m'en défendre? En regardant toutes ces mille choses séduisantes, dont un moment la fascination m'éblouit et m'attire, je me dis : Tout cela est beau, tout cela est charmant; mais rien de tout cela n'est pour moi. Je regarde tout cet éclat, tous ces spectacles, toutes ces décorations, comme un voyageur regarde en passant les beautés des paysages qu'il traverse; et cette pensée m'affranchit de toute servitude, c'est-à-dire de tout attachement capable de me faire captive; elle me laisse la liberté de continuer ma route vers le terme de mon voyage.

Donc puissions, nous aussi, dans cette pensée vraiment libératrice, la force de nous préserver ou de nous affranchir de toute attache plus ou moins illégitime.

Nous y trouverons, en même temps, la puissance de *redresser* tous les égarements de notre

vie, et de la replacer dans la plénitude de l'ordre.

C'est ce qui nous reste à bien entendre, pour mesurer toute la puissance transformatrice de cette vérité : *La vie est un voyage.*

III

Ce qui achève, en effet, de mettre dans tout son jour la puissance transformatrice de cette pensée, c'est qu'elle transforme notre *action*, et par là notre vie tout entière, en redressant tous ses désordres, et en la ramenant de tous ses égarements.

Il y a, dans la vie humaine, deux sortes de désordres : Il y a le désordre de la vie qui ne fait rien, et il y a le désordre de la vie qui fait le mal.

Or, la pensée : *je suis voyageur*, redresse l'un et l'autre, et replace la vie dans la plénitude de l'ordre et de l'harmonie. Car de la vie stérile et inutile elle fait une vie féconde; et de la vie désordonnée et criminelle elle fait une vie vertueuse, souvent même une vie sainte.

Assurément, d'autres pensées peuvent exercer sur l'œuvre de cette transformation une influence réelle : pensée de la mort, qui nous arrache à tout et met fin à tout; pensée du jugement

de Dieu, où nous portons, pour être condamnés, la responsabilité de tout ; pensée du ciel, que nos désordres nous enlèvent en nous déshéritant de tout.

Oui, ces pensées et d'autres encore, peuvent avoir sur ces miracles de transformation une influence plus ou moins efficace. Mais nulle autre n'a une puissance plus décisive que celle-ci : « Je suis voyageur, et je marche dans un chemin par où je ne repasserai plus. »

Et d'abord, il est dans certaines vies un grand désordre par lequel elles mentent au dessein de Dieu créateur et providence ; c'est la *stérilité* ; ce sont les vies qui ne font rien ; j'entends, rien de bon, d'utile, de salutaire ; vies étranges, pareilles à ces ruisseaux qui vont se perdre dans un aride désert, sans pouvoir féconder même un seul grain de poussière ; vies absolument stériles, qui ne font rien croître sur la route où elles passent, pas même une humble fleur dont on puisse en passant respirer le parfum ; vies infructueuses, que leur infécondité même rend, au tribunal de Dieu, responsables de tout le bien qu'elles n'ont pas fait, et qu'elles avaient l'obligation de faire.

Ah ! ne l'oublions pas ; au terme de cette vie

nous ne trouverons que ce que nous aurons produit au chemin de cette vie. Là, nos œuvres seules nous suivront, pour nous accuser ou pour nous défendre. Là, tout nous laisse; nos amis nous laissent; nos plaisirs nous laissent; même nos pensées et nos désirs nous laissent: Seules nos actions, c'est-à-dire nos œuvres nous demeurent, et nous suivent au tribunal des divines justices, *opera eorum sequuntur illos*.

Eh bien! je vous le demande: où sont-ils ceux qui marquent, par leurs bonnes œuvres, chacun des pas qu'ils font au chemin de cette vie, et qui en laissent derrière eux, brillant comme des perles précieuses les traces éclatantes?

Regardez derrière vous: voyez la route que vous avez parcourue, et les vestiges que vous y avez laissés de votre passage. Combien d'œuvres y voyez-vous, qui se lèvent en témoignage et disent en se montrant: Il a passé en faisant le bien; *transiit benefaciendo*?

Ah! de cette longue série d'actions qui marquent, derrière vous, la trace de vos pas, séparez les mauvaises, c'est-à-dire, les coupables et les criminelles, *divide*; et puis séparez les inutiles; retranchez toutes ces agitations, qui n'ont pas abouti, ou n'ont abouti qu'à la stéri-

lité et au néant, *divide*. Alors, de vos œuvres comptez ce qui reste, *numera* ; et ce reste mettez-le dans la balance, *pondera* ; et voyez ce qu'il pèse. Oui, d'un côté mettez tout ce que vos péchés doivent à Dieu, de l'autre, ce que Dieu doit à vos œuvres, et pesez, *pondera*. Et vous-même prononcez la sentence ; *fac conclusionem*. Ah ! j'entends ici la voix de votre conscience, disant avec la voix de la justice : vie inutile, vie inféconde ! Il n'a rien fait, *nihil fecit* : rien d'utile pour Dieu, pour les hommes, pour lui-même, *nihil fecit*. Hélas ! hélas ! Combien, même parmi ceux qui m'écoutent, trente ans, quarante ans, peut-être, ont marché dans la vie, et dont on peut dire aussi en regardant les chemins où ils ont passé : Il n'a rien fait, *nihil fecit*. Cet arbre humain planté au jardin de Dieu, pour y produire les fruits d'or de l'amour, du dévouement et du sacrifice, n'a rien produit.

Eh bien, Messieurs, cette vie qui pendant trente ans, quarante ans de mouvements et d'agitations, n'a rien produit, rien créé, rien fait, quand donc deviendra-t-elle féconde, de stérile qu'elle était ?

Ah ! je vais vous le dire : lorsque arrivé au sommet de cette vie, du haut de la cime qui la par-

tage en ses deux grandes phases, regardant ce qui est derrière vous et ce qui est devant vous, et voyant d'un côté le passé qui vous fuit, de l'autre l'avenir qui vous appelle, vous vous serez dit : O Dieu ! De ces vingt, trente, quarante ans qu'ai-je fait ? A travers cette série de mes jours évanouis, dans cette marche à travers les plaisirs, les banquets et les fêtes, à travers, peut-être aussi, les souffrances, les tristesses et les funérailles, qu'ai-je fait, pour rendre ma vie féconde et salubre ? Où sont mes œuvres, mes dévouements, mes bienfaits ? Hélas ! dans cette route déjà longue, où chaque pas devait laisser la trace du bien qui vient de passer, et où chaque goutte de sueur aurait dû faire germer, fleurir et fructifier quelque chose : voici que je n'aperçois rien ; rien que les hommes puissent bénir et que Dieu puisse récompenser !

Et cependant, voici le terme qui approche ; voici bientôt venir la fin, *venit finis* ! La fin !.. Oui, la voilà qui vient. Et mon passé et mon présent, ma main droite et ma main gauche, tout est *vide* !.. Ah ! c'en est fait ; ma résolution est prise ; tandis que nous avons le temps encore, faisons le bien, *dum tempus habemus*,

operemur bonum. J'ai dit; et voici que je commence; dixi, nunc cæpi.

C'est alors que pour l'homme ou la femme qui a eu, enfin, l'intelligence de sa propre vie, une nouvelle ère commence. A des années stériles succèdent des années fécondes. Alors, l'homme ou la femme de la volupté devient l'homme ou la femme de la charité. La vie de l'égoïsme devient la vie du dévouement. La passion du plaisir devient la passion du sacrifice. En quelques années, cette vie renferme, ou du moins aspire à renfermer des siècles de bien; et le vide du passé sera, autant que possible, comblé par la plénitude de l'avenir.

Ah! combien de vies humaines, qui avaient jusque là jeté leur sève à tous les souffles du plaisir, et jusque là s'étaient dépensées, prodiguées, fatiguées même dans l'inutile et le vain, ont retrouvé, tout à coup, dans cette pensée, le germe d'une fécondité et le ressort d'une puissance qu'elles ne s'étaient jamais connues. L'histoire de l'Église le proclame avec éclat. Combien d'œuvres et même d'institutions fécondes, dans le Christianisme, ont eu dans cette grande pensée leur première inspiration et leur premier point de départ? Il faudrait, pour le dire, prolonger

indéfiniment le discours ; et j'ai hâte d'arriver à ce qui achève surtout de montrer l'admirable puissance transformatrice de cette parole .
l'homme voyageur.

Il y a , en effet , un désordre plus grand encore que la vie qui ne fait *rien* , la vie stérile de tout bien ; c'est la vie qui fait le *mal* , rien que le mal , toujours le mal : vie désordonnée , vie désastreuse , qui laisse sur ses pas des crimes qui font pleurer les anges , et avec ces crimes des désastres qui font pleurer les hommes .

Qu'il en est , mon Dieu , sur la terre , de ces vies dont on ne saurait dire , si les prévarications qu'elles commettent surpassent les ravages qu'elles font , ou si les ravages qu'elles accumulent l'emportent sur les prévarications qu'elles multiplient . Vies vraiment néfastes , qui avaient reçu de la munificence divine tous les dons les plus précieux et notamment ces trois choses , qui constituent dans l'homme la grande puissance du bien , à savoir , la lumière , l'amour , la force ; triple puissance de l'intelligence , du cœur et de la volonté , dont l'union harmonieuse prédispose aux grandes créations et aux œuvres fécondes ; mais vies tristement égarées , qui retournent contre les hommes et contre Dieu les

dons qu'elles ont reçus de Dieu pour le bonheur des hommes.

Ces vies absolument stériles pour le bien, mais effroyablement fécondes pour le mal, passent dans l'humanité, non comme le fleuve qui arrose et féconde, mais comme le torrent qui déborde et ravage; non comme un soleil qui échauffe, mais comme un feu qui dévore; non comme une force qui produit, mais comme une foudre qui détruit.

Oh! le voyez-vous d'ici le grand prévaricateur, le désordre incarné, le voyez-vous emporté par le triple courant de son orgueil, de sa cupidité, et de sa volupté? Le voilà se précipitant au crime, souillant tout ce qu'il touche, corrompant tout ce qui l'approche, traînant derrière lui la longue chaîne de ses crimes sans repentir; et laissant partout où il passe, non pas ces perles précieuses, et ces points brillants que laisse après lui le passage du bien; mais ces points noirs et ces souillures déshonorantes du mal, qui vient de passer!

Ah! Messieurs, ces prévarications, filles d'un immense orgueil, et ces prévarications filles d'une insatiable cupidité, et ces prévarications filles de ses honteuses voluptés, qui pourra les compter? Et qui pourra dire avec leur nombre, leur gravité,

leur énormité, leur monstruosité? Qui ne sait, en effet, quels monstres de crimes, de forfaits, de scélératesses peuvent engendrer et multiplier ces trois filles de Satan, qui se nomment les trois concupiscences; alors qu'un homme se livre tout entier aux inspirations de ces furies d'enfer : la *superbe*, la *cupidité*, la *volupté*?

Et quand on pense qu'il existe des hommes qui, jour par jour, heure par heure, pendant vingt ou trente ans, ne relèvent dans toutes leurs actions que de ces trois infernales inspiratrices; on peut deviner jusqu'où un homme, livré à la tyrannie de ses passions, peut porter dans sa vie le désordre et la prévarication.

Eh bien! cette vie, si effroyablement désordonnée, qu'est-ce qui aura surtout la puissance de la replacer, tout à coup, dans la plénitude de l'ordre? Cet homme prévaricateur au premier chef, cet homme tel que je le suppose, dont chaque pensée se souvient ou se préoccupe d'un crime, dont chaque désir est l'aspiration d'un crime, dont chaque action, pour ainsi dire, est la consommation d'un crime; cet homme qui court à travers tous les escarpements, et qui, emporté par le vertige de ses passions, se suspend sur tous les abîmes; qui le ramènera au

chemin qu'il doit suivre, pour continuer son voyage et arriver à sa destinée? Ecoutez; un exemple encere, ici surtout, vous parlera mieux que le discours.

Un jour, un homme se rencontra pareil au prévaricateur que je viens de peindre; couvert de toutes les iniquités qui peuvent pervertir une vie humaine, et personnifiant en lui le désordre élevé à la plus haute puissance. Depuis vingt ans déjà, il suivait cette voie lamentable, où la prévarication succédait à la prévarication, où le crime s'enchaînait au crime.

Un matin, il sortait de sa maison pour continuer, dans cette carrière du mal, sa course échevelée et libertine; lorsque tout à coup, sans savoir comment, ni pourquoi, il croit entendre une voix mystérieuse, qui lui crie au plus intime de lui-même : *Voyageur, où vas-tu ?* — Où je vais ? — Oui, continue la voix, Où vas-tu, avec toutes ces agitations sans but? où vas-tu avec ces crimes sans repentir? Où vas-tu avec ces souffrances sans consolation? O homme, voyageur que tu es sur la terre, par ce chemin du désordre et de la prévarication, où vas-tu, et où prétends-tu arriver? — Où je vais? s'écrie alors ce pécheur, comme un homme subitement ré-

veillé en sursaut : grand Dieu ! Mais je n'y songeais pas ! O mon âme, quoi ! depuis trente ans, nous marchons au chemin de la vie ; et, pas une seule fois, nous ne nous sommes demandé : Où allons-nous ? Et où devons-nous aboutir ? Où allons-nous ? Mais c'est la question, la grande question, et, dans un sens, l'unique question de ma vie sur la terre !...

Alors, dans cette âme jusque-là si fermée à toutes les voix de la vérité et du bien, et si ouverte à toutes les voix du mensonge et du mal, tout à coup les passions font silence ; l'orgueil se tait, la cupidité se tait, la volupté même se tait. Et dans ce silence des passions seule la voix de la vérité se fait entendre.

Alors, cet homme s'arrête. Une lumière soudaine l'illumine tout à coup. Et, à cette lumière qui éclaire tous les désordres de sa vie, il voit tout ce qu'il a fait, il comprend ce qui lui reste à faire ; et il se prend à dire tout bas, dans le secret de sa conscience : *Quoi ! je suis voyageur ; et je l'avais oublié !*

Ah ! s'il en est ainsi ; alors, à quoi servent ces triomphes poursuivis par mon orgueil, à travers tous les chemins du crime et de la prévarication ? Encore quelques jours, c'est-à-dire, encore quel-

ques étapes à ce chemin où je marche ; et, de tout ce bruit que j'aurais fait je n'entendrai plus même un écho ; de ma gloire évanouie je ne verrai plus même une lueur ; et de mon passage dans ce chemin, par où je ne repasserai pas, même une légère trace ne subsistera plus.

Je suis voyageur ! Mais alors, à quoi bon ces richesses, celles-là surtout dont l'acquisition a fait murmurer la justice et pleurer les misérables. Ah ! pour un si court voyage, ai-je besoin d'un si grand viatique ? *Brevis via, non est magnum viaticum quærendum.* Donc, arrière ce lourd bagage de la richesse et de l'opulence. La route est étroite, *angusta via est* ; et ceux qui traînent après eux de grands fardeaux n'y peuvent passer, *via non capit magna onera portantes.* Donc, adieu à ces richesses qui encombrent ma route et entravent ma marche vers ma destinée.

Je suis voyageur ! alors, qu'adviendra-t-il de ces plaisirs et de ces voluptés, que je demande à toutes créatures, et que je vais chercher jusque dans la boue et dans toutes les fanges ? Hélas ! ce qui est advenu de tant d'autres, que le temps déjà a emportés loin de moi. Où êtes-vous, plaisirs et voluptés d'hier ? Tristes bonheurs de mes jours évanouis, qu'êtes-vous devenus ?

Ah! vous fuyez sur le torrent de mes années qui s'écoulent; et je vous vois d'ici, plaisirs d'il y a dix ans, plaisirs d'il y a vingt ans, je vous vois fuyant, comme les feuilles tombées des arbres de la rive dans le courant du fleuve, et emportées dans les flots sans espérance de refleurir jamais!...

Ah! c'est fini; j'ai compris le mystère de ma vie et de ma destinée. Désormais, cette vie ne sera plus pour moi que ce que le chemin est au voyageur cherchant le terme du voyage. Pour moi, plus d'autre gloire que le ciel, plus d'autre richesse que le ciel, plus d'autre joie que le ciel. Oui, adieu, gloire de la terre; adieu, richesses de la terre; adieu, voluptés de la terre; adieu! Je veux trouver au ciel une gloire infinie; je veux trouver au ciel une richesse infinie, je veux trouver au ciel une volupté infinie. Oui, infinie, comme tout ce qu'aspirent ces désirs, que vous trompez toujours, et que vous ne comblez jamais!...

Tel fut le discours, que du fond de son âme tout à coup illuminée, cet homme adressait à tout ce qui, jusque là, l'avait séduit, égaré, perverti. Et, dans une résolution suprême, brisant pour toujours avec l'orgueil, la cupidité et la volupté, ces trois complices de tous ses égare-

ments, qui ne l'accompagnaient au chemin, que pour l'empêcher d'arriver, il appela à lui pour compagnes de sa vie, l'humilité, la pauvreté, la chasteté, ces trois divines sœurs, qui nous conduisent au paradis par la voie du sacrifice.

Quelques jours plus tard, à la porte d'un monastère caché au fond d'une obscure vallée, un homme frappiat : c'était *lui*, le grand prévaricateur subitement transformé. Que venait-il chercher dans cette austère demeure ? Il venait demander d'être humble, pauvre et chaste pour l'amour de Jésus-Christ ; et s'assurer par la pauvreté, l'humilité et la chasteté de son exil, la richesse, la gloire et les célestes voluptés de la patrie.

Comment s'est faite cette profonde et soudaine transformation ? Cet homme s'est souvenu de la réalité de sa vie ; et il a conquis, la grâce de Dieu aidant, le bonheur de la fin.

Quel est cet homme, demandez-vous, peut être ? Cet homme, c'est tout grand pécheur illuminé par la lumière et converti par la puissance de cette pensée : *Ma vie n'est qu'un voyage*. Cet homme, c'est qui vous voudrez, parmi tant d'hommes illuminés de la même clarté, et transformés par la même puissance. Et, si vous

le voulez, cet homme, ce sera vous, vous-même, vous qui n'avez jamais ouvert toute votre âme à cette vérité fondamentale de la destinée, et dont cette méditation transformera, si vous le voulez, avec vos pensées, vos affections et vos actions, votre vie tout entière.

CONCLUSION

Telle est, Messieurs, la triple transformation qu'accomplit dans la vie la puissance de cette pensée : *Je suis voyageur*.

Vous l'avez compris, cette pensée transforme votre intelligence; parce qu'elle en fait s'évanouir toutes les erreurs et toutes les illusions. Elle transforme vos cœurs, parce qu'elle en brise tous les attachements qui vous fixent au chemin. Cette pensée, enfin, transforme, avec votre volonté, toutes vos actions; parce qu'elle en redresse tous les désordres et tous les égarements.

Dès lors, qui parmi vous ne voudra ouvrir toute son âme aux illuminations, et se livrer tout entier à l'empire de cette pensée puissante et salutaire entre toutes les pensées?

Mais je crois entendre des cœurs qui murmurent, et protestent contre cette austère parole : Quoi! disent-ils, peut être, ne voir dans la vie qu'un voyage; et y passer indifférent à tout ce qu'on rencontre au chemin? Comment disent-ils, avec l'immense besoin de s'attacher qui est le fond du cœur humain, comment passer à travers tout ce qui est de ce monde, en effleurant à peine la surface des choses?

Ah! je le sais, passer sur la terre sans s'y attacher à rien, tout cœur humain s'en épouvante; et tous, qui que nous soyons, nous pouvons le trouver dur.

Mais dépend-il de vous ou de moi de changer les conditions de cette vie passagère? Ah! faites, si vous le pouvez, que l'exil ne soit plus l'exil, mais la patrie. Faites que le voyage ne soit plus le voyage où l'on marche, mais le terme où l'on s'arrête: Oh! alors, je vous dirai : arrêtez-vous, et ici reposez-vous.

Mais vous l'essayeriez en vain. Plus d'une fois peut-être, à chaque étape de la route, vous avez tenté de vous faire dans le repos une sorte de paradis. Mais le temps à peine avait fait quelques pas, qu'il emportait en un jour ce que vous vouliez faire immortel. Compa-

gnons de ce voyage où nous marchons ensemble à travers les mêmes déceptions, les mêmes déchirements et les mêmes douleurs, ah ! l'expérience est faite. A quoi bon la recommencer, pour aboutir à des déceptions, à des déchirements et à des souffrances pareilles ?

Il vous est dur de ne tenir à rien ; et vous rêvez de vous prendre et de vous attacher à quelque chose. Mais, à quoi donc, je vous prie ? Est-ce que vous ne sentez pas comme tout, ici-bas, vous échappe et se dérobe ? Ne sentez-vous pas, comme la terre semble fuir sous vos pieds, et comment autour de vous tout s'écroule et semble s'évanouir ? Et, dans cet écroulement des choses et dans cet évanouissement des hommes, sur quoi et sur qui appuyer ce cœur tant de fois trompé dans ses espérances, et déçu, pour ne pas dire trahi, dans ses plus chères affections ?

Il est dur, il est triste, dites-vous, de passer dans la vie comme un voyageur au chemin. Mais n'est-ce rien que d'y emporter, avec une espérance qui ne nous quitte pas, la jouissance anticipée d'un bonheur que nous allons posséder demain ?

Il est dur de passer, sans s'y arrêter, à travers tous les enchantements de cette vie : Mais, le

navigateur qui entrevoit de loin, même à travers les orages, la félicité qui l'attend au terme de son voyage, trouve-t-il donc si dur de ne pas s'arrêter aux enchantements des îles dont il rase en passant les rivages embaumés?

Et l'explorateur des vastes et arides déserts, qui marche la sueur au front sur le sable embrasé par le soleil, trouve-t-il si dur de ne pas faire aux oasis dont il respire la fraîcheur une halte permanente?

Et le jeune soldat, emporté par la guerre aux plus lointaines régions, alors qu'il revient vers la patrie, d'étape en étape; est-ce qu'il trouve si dur de ne pas s'arrêter aux magnificences qu'il rencontre sur sa route? Oh! non, mille fois non. Voyez plutôt ce qu'il fait : il traverse les grandes cités, et il en admire les splendeurs. Il traverse des paysages enchanteurs, et il en admire en passant les ravissantes beautés : et cependant, il passe, il avance, il avance toujours. Pourquoi? Ah! c'est que de loin déjà il entrevoit et pressent les douces joies du foyer. C'est que là-bas, au fond d'une vallée, sous un humble toit, notre jeune soldat, à travers le lointain de la distance et le charme de ses souvenirs, aperçoit un père,

une mère, des frères, des sœurs, tous lui tendant les bras, et préparant à son retour si ardemment désiré, les meilleures et les plus pures joies que son cœur puisse goûter sur la terre.

Ainsi font, à leur manière et dans leurs situations diverses, ces voyageurs désireux et ambitieux, avant tout, de toucher au terme du voyage.

Ainsi devons-nous faire, nous aussi, voyageurs que nous sommes sur la terre. Avant tout, *aller au terme*.

Comme ce nautonier traversant la haute mer, sans s'arrêter aux îles charmantes qu'il rencontre; nous aussi traversons la mer orangeuse du monde, sans nous arrêter aux lieux enchantés, où le plaisir et la volupté nous invitent à nous fixer, et allons droit aux rivages, où nous attendent la paix et le bonheur au sein de la Destinée.

Comme l'explorateur hardi des vastes déserts marche sous des ardeurs dévorantes, sans s'arrêter au charme des oasis; nous aussi, marchons, sous le soleil brûlant des passions, même à travers les plus arides sentiers, sans nous arrêter, comme au terme de notre course, là où le monde

nous promet le rafraîchissement, comme l'oasis au désert.

Enfin, comme le soldat, revenant au foyer paternel des lointains pays où l'emporta la guerre, hâte le pas, et passe vite à travers les magnificences et les charmes de la route ; nous aussi, marchons et marchons vite, à travers tout ce qui pourrait nous séduire en chemin ; hâtons-nous d'arriver au foyer béatifique du divin amour ; là où nous attend, en nous ouvrant son cœur, notre Père qui est au ciel, pour être lui-même la Destinée finale que nous cherchons vainement sur la terre.

VI

DESTINÉE FINALE

LA POSSESSION DE DIEU

*Notum fac mihi, Domine,
finem meum.*

Seigneur, faites-moi con-
naître ma fin.

(Ps. xxviii. — 5.)

Messieurs,

Avant de clore nos considérations sur ce point culminant de notre vie, la *Destinée finale*, rappelons, en quelques mots, ce que nous avons dit jusqu'ici sur ce grave et important sujet.

Et tout d'abord, nous avons montré l'importance exceptionnelle de la pensée de la destinée, et l'influence décisive qu'elle a sur notre vie entière.

Après ce préliminaire établi sur des fondements inébranlables, nous avons montré dans

une pleine évidence l'existence de la Destinée, appuyée tout à la fois sur le témoignage de Dieu et sur le témoignage de l'homme.

Mais où est la Destinée? La Destinée, avons-nous dit, n'est pas sur la terre : toutes les aspirations de notre vie nous disent qu'il faut la chercher ailleurs.

Dès lors, il est facile d'entendre comment et pourquoi, notre vie sur la terre n'est qu'une marche pour aller à la Destinée ou au terme de notre vie, donc un *voyage*.

Et nous avons vu les conséquences qui résultent de cette vérité bien comprise, pour la *transformation* de nos pensées, de nos affections et de nos actions, c'est-à-dire de notre vie tout entière.

Maintenant se pose devant nous la suprême question de la vie : quelle est la Destinée? Qu'est-ce qui doit être pour moi le terme suprême de toutes les aspirations par lesquelles j'appelle, et de tous les mouvements par lesquels je cherche ma Destinée finale?

C'est ici que j'entends retentir la voix qui pour moi résout l'énigme de ma vie, en dissipe toutes les obscurités, et me donne le courage de marcher à travers l'épreuve, de vaincre tous les obs-

tacles, et de porter sans défaillir jamais le fardeau de la souffrance : voix révélatrice de tout le mystère de ma destinée et qui m'apporte, avec la grande lumière, la force et la consolation ; et cette voix dit : *Ta destinée, c'est Dieu ; ton terme final, c'est Dieu.* Oui, Dieu vu, Dieu aimé, Dieu possédé, Dieu embrassé d'un embrassement béatifique : voilà le mot du grand mystère, *Ecce mysterium dico.*

Ah ! je crois de toute mon âme et de toutes mes forces à cette voix qui me révèle, dans un seul mot, tout le mystère de ma destinée. Oui, j'y crois, non seulement une fois, mais trois fois ; car cette voix sort pour m'instruire, me consoler et m'encourager, tout à la fois des profondeurs de *Dieu*, des profondeurs du *monde* et des profondeurs de *moi-même*. C'est qu'en effet, tout ce qui est de *Dieu* créateur, tout ce qui est du *monde* créé, tout ce qui est de *moi*, abrégé du monde et créature de Dieu, tout me crie : Ta Destinée finale, le terme suprême de ta vie voyageuse, c'est *Dieu même*.

Vérité capitale entre toutes les autres, qu'il s'agit de mettre dans tout son jour.

I

Oui, tout ce qui est de Dieu, de Dieu créateur, dit à l'homme sa créature: Ta Destinée c'est moi; oui, moi qui t'ai créé pour moi et pour jouir de moi.

Et d'abord, Dieu est mon *principe*, c'est-à-dire mon créateur, mon auteur, mon père; et tout ce qui est en moi me vient de *lui*, et, à cause de cela, se rattache nécessairement à *lui*.

Où étions-nous, il y a mille ans? Il y a cent ans? Et qu'étions-nous au point de vue de l'être et de l'existence? Plongés dans les profondeurs de notre néant, nous avons la *possibilité* de l'être. mais la possibilité seulement; supposé qu'il existât un être capable de nous faire exister.

Comment avons-nous franchi l'abîme qui sépare le néant de l'Être? Comment avons-nous fait, un jour, notre apparition à la surface de la terre? Dieu l'a voulu; il a dit, et nous avons été faits, *dixit et facta sunt*. Du fond de notre néant il nous a appelés; sa parole créatrice a dit : viens, et parais dans cet empire que je t'ai préparé, et où je veux te faire Roi. Et nous avons paru, et nous avons dit : *Me voici*.

Oui, c'est *lui* qui nous a faits, et nous ne nous

sommes pas faits nous-mêmes, *Iipse fecit nos, et non ipsi nos.*

Tel est l'acte de foi fondamentale, sur lequel pour nous croyants repose tout ce que nous avons à dire, pour établir cette vérité souveraine: Dieu est notre fin.

Mais pourquoi et pour qui *Dieu* nous a-t-il faits? Ah! tout crie en moi, comme dans le grand Augustin : « C'est pour vous, mon Dieu, « pour vous seul que vous nous avez faits, « *fecisti nos ad te, Domine.* »

Oui, parce que Dieu est notre *principe*, il est notre fin. *Ego sum principium et finis.* Dieu créateur ramène à lui sa créature, comme, dans l'ordre logique, le principe ramène à lui la conséquence qui en découle. Une chaîne infrangible rattache la créature à son créateur, d'une manière si intime, si essentielle, si nécessaire, que la créature, qui librement ne remonte pas à son Créateur, c'est le désordre à la plus haute puissance.

Donc, je le crois, je le vois à la clarté même de l'évidence, Dieu est ma Destinée finale et ma fin suprême; parce qu'il est, dans le sens le plus radical et le plus absolu de ce mot, mon *principe*, mon créateur, mon père. C'est la force des choses.

Dieu principe est le premier anneau de la chaîne des êtres; *Dieu fin*, en est le dernier; et ces deux anneaux se rejoignent et sont rivés l'un à l'autre aux profondeurs mêmes de Dieu.

Ce Dieu principe, d'ailleurs, est intelligence et amour; et, sous ce double rapport, infiniment parfait. A ce double titre, il se doit à lui-même de nous créer pour *lui*, et d'être lui-même notre terme suprême et notre destinée finale.

Intelligence infiniment parfaite, il a une sagesse infinie; or, tout être sage veut à son action une fin *digne* de lui

Mais quelle fin, en me créant Dieu pouvait-il avoir, si ce n'est lui-même? En tout ordre de choses, la fin ou le terme, que veut atteindre un être agissant, est le point culminant de son action. La fin de Dieu créateur est donc nécessairement aussi élevée que lui-même. Dès lors, où peut être ma destinée, si ce n'est dans la possession même de Dieu? Au dessus de *lui*, qu'y a-t-il? Rien. Au dessous de *lui*, qu'y a-t-il, qui dans le plan de sa sagesse infinie puisse être le terme final de son action créatrice? Quel être, quelle substance, quel corps ou quel esprit, quel ange ou quel archangé peut être mon terme final, ma Destinée suprême? Aucun.

Bref, dans le plan de la *sagesse* infinie, ma destinée ne peut être ni au-*dessus*, ni au-*dessous* de Dieu, mon créateur et mon principe : reste donc que ma destinée soit en *lui*, et seulement en *lui*.

Oui, ô mon Dieu, vous-même êtes ma fin ; vous-même, vous seul êtes ma Destinée ; j'en atteste votre infinie sagesse : c'est pour vous que vous nous avez faits ; *fecisti nos ad te*.

Mais, ô mon Créateur, ô mon Père, vous n'êtes pas seulement l'infinie sagesse ; vous êtes l'*amour* infini ; et seul cet amour a pu vous déterminer à me donner l'existence. Quel autre motif, en effet, pouvait vous porter à me communiquer quelque chose de vous, en me faisant à votre image ? Oui, mon Père, mon véritable Père, c'est cet amour qui, comme tout amour, a besoin de se donner et de se répandre, c'est lui, lui-même qui m'a donné l'être. Dès lors, pourquoi m'auriez-vous créé, si ce n'est pour me béatifier ? Et pourquoi, m'avez-vous donné la vie, si ce n'est pour me communiquer au terme de cette vie votre propre félicité ? Et comment comprendre un amour qui m'aurait créé sans vouloir être lui-même ma propre Destinée ?

Mais Dieu n'est pas seulement ma destinée, parce qu'il est mon *principe* et mon Créateur; il l'est encore, et surtout, parce qu'il est mon *maître* et mon souverain Seigneur. A ce titre, il est mon possesseur, et je suis sa possession; il est mon *propriétaire*, et je suis sa *propriété*.

La création engendre l'autorité. Créer, c'est être auteur; et tout auteur, comme le mot même nous le révèle, est une autorité. Et, parce que Dieu est créateur et auteur, dans le sens le plus complet et le plus absolu que comporte ce mot; il en résulte qu'il est Maître et propriétaire, dans le sens aussi le plus complet et le plus absolu de ce mot.

Cette propriété de Dieu a des attributs réservés, qui lui sont absolument propres. Cette propriété est *essentielle*; elle tient à l'essence même de Dieu créateur; car étant donné l'acte de la création, il ne peut être conçu sans la propriété de sa créature.

Cette propriété est *inaliénable*. Toute propriété humaine peut être aliénée. Tout homme qui possède, peut abdiquer son bien. Dieu, par impossible, le voulût-il, ne pourrait abdiquer sur sa créature son droit de souverain et de propriétaire.

Cette propriété est *universelle*. Elle atteint *tout* ce que Dieu a mis dans sa créature : l'intelligence, la mémoire, le cœur, la volonté, la liberté, le corps ; en un mot, l'être tout entier, le fond et l'usage, la substance et le mode. En sorte que, pas une fibre de la vie, pas une parcelle de l'être ne peut échapper à l'autorité et au droit du divin propriétaire.

Cette propriété est *perpétuelle*. Comme elle s'étend à *tout l'être*, elle s'étend à toute la *durée* de l'être. De même que je ne puis dérober à ce domaine une parcelle de mon être ; je ne puis lui dérober un instant de sa durée. Et, comme il n'y a dans tout mon être aucun point où ma volonté puisse se poser en souveraine et dire : Cette fibre, cette parcelle de vie m'appartient ; de même il n'y a pas, dans le cours de cette vie, un jour, une heure, un instant dont je puisse dire : Ce jour, cette heure, cet instant est à moi tout entier ; et Dieu même n'a pas le droit de m'en demander compte.

Cette propriété est *imprescriptible*.

Contre toutes les propriétés humaines, même justement acquises, il y a des lois de *prescription*. Contre la propriété divine, il n'y en pas ; il ne peut pas y en avoir. Un temps déterminé de

La violation d'un droit de l'homme propriétaire emporte la suppression ou la perte de la propriété. Mille ans de violation des droits de Dieu propriétaire laissent subsister sa propriété; et un million d'années ne l'annuleraient pas davantage.

Cette propriété, enfin, est *inviolable*, et tellement inviolable, que la violation de ce droit de Dieu emporte la damnation de l'homme. Car ce qu'on appelle d'ordinaire la prévarication, l'iniquité, le *péché*, c'est cela même; c'est la révolte contre l'autorité de Dieu; c'est la violation de la propriété de Dieu, par l'indépendance de l'homme. Et, qu'est-ce que le péché, le péché grave et inexpiable, si ce n'est l'enfer commencé dans cette vie pour se consommer dans l'autre?

Ainsi, Dieu mon auteur et mon principe est, à cause de cela même, mon maître, mon propriétaire; et moi son sujet, je suis, au sens le plus strict, sa propriété.

Or, qu'est-ce que la propriété, si ce n'est la faculté de disposer pour soi du bien que l'on possède? Oui, droit et liberté d'user de sa possession pour son propre avantage, pour son bonheur, pour son bien-être, pour sa gloire personnelle: telle est dans l'homme l'essence de la propriété.

Mais remarquons-le bien, la propriété en Dieu, ce n'est pas seulement la *faculté*, c'est la *nécessité* de rapporter à lui-même l'œuvre sortie de ses mains; l'homme, par conséquent, comme dit de Maistre après Platon, l'homme, cette *propriété de Dieu* : nécessité métaphysique imposée à Dieu par sa propre nature.

Et voilà ce qui explique ce beau mot de la sainte Ecriture : « *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* » (Prov. xvi-4). Dieu a tout fait pour lui-même; et cette autre parole de St Augustin interprétant la première : « Mon Dieu, c'est pour vous que vous nous avez faits; » *fecisti nos ad te.* »

Ce n'est pas là, comme on serait tenté de le croire, un *égoïsme divin*; c'est une exigence de la nature divine. Dieu créateur ne pouvait pas ne pas imposer à sa créature l'obligation de tendre vers *lui* et de tout rapporter à *lui*; le bonheur de la créature se rencontrant nécessairement avec le but du créateur, et la plus grande félicité de l'homme avec la plus grande gloire de Dieu.

Enfin, Dieu qui est notre Destinée, parce qu'il est notre principe, et comme tel notre propriétaire et notre maître, l'est aussi, parce qu'il est notre

centre, le centre unique où tout ce qui est en nous doit graviter, et où nous devons faire tout graviter avec nous-mêmes.

Il faut un centre à toute créature et à la création tout entière. Que serait la création sans un centre où tout gravite? Ce ne serait plus un monde, c'est-à-dire une *harmonie*; ce serait un chaos, c'est-à-dire un désordre, une anarchie. Tous les êtres sans coordination dans leurs mouvements, sans unité dans leur pluralité, se retireraient sur eux-mêmes, ou s'en iraient se heurtant dans un pêle-mêle immense, pour devenir je ne sais quel amas informe où règnerait, dans l'absence de tout ordre-l'universelle horreur au lieu de l'universelle beauté.

Qu'arriverait-il dans le monde sidéral, si chaque astre qui se meut dans le firmament, au lieu de graviter vers son centre, se prenait à le fuir ou à s'en détourner? Alors, au lieu de cette harmonie, qui chante dans les profondeurs du firmament la gloire du Créateur, quel désordre, quels heurtements, quel chaos! S'il en devait être ainsi du monde sidéral, que dire, dès lors, de ce qui se passerait dans le monde *humain*; si tous ces êtres doués d'intelligence, d'amour et

de liberté n'avaient pas de centre de gravitation, ou si l'ayant, ils venaient à faillir à cette première loi des êtres créés : *graviter vers son centre*? Autant ce monde humain l'emporte sur le monde astronomique, autant ce dernier désordre doit l'emporter sur le premier.

Or, s'il est évident que tout être doit graviter vers son centre; il n'est pas moins manifeste que ce qui est le centre de l'être en est en même temps la fin, ou la destinée. Car, c'est la Destinée finale de l'être, de se reposer dans le centre vers lequel il se meut dans l'agitation, jusqu'à ce qu'il arrive enfin au terme, c'est-à-dire, au lieu de son repos.

Le propre du centre, en effet, est d'attirer à soi et d'amener jusqu'à soi l'être qui gravite vers lui ; et, si nulle force antagoniste, nul mouvement opposé ne vient l'empêcher de suivre jusqu'au bout la force centrale qui l'attire ; en vertu même de sa gravitation, il doit aller à son centre, et là s'arrêter, se fixer, comme à son terme final et à sa destinée suprême.

Donc, pour savoir où est ma destinée, il me suffit de savoir où est mon centre, c'est-à-dire le lieu où plutôt l'être vivant, vers lequel je dois tendre par tous les mouvements et toutes les

puissances de ma vie, jusqu'à ce que j'arrive à me reposer en lui.

Or, mon centre, mon véritable centre, c'est vous, ô mon Dieu! vous, en qui seulement ma vie peut trouver le repos auquel elle aspire.

Dieu est notre centre, parce qu'il est notre *principe* et notre créateur. Ce qui donne l'être et la vie demeure centre de l'être et de la vie qu'il a donnés. Ainsi l'arbre qui pousse par sa sève ses nombreux rejetons, demeure le centre des rejetons qu'il a poussés. Ainsi le foyer qui envoie la chaleur et la lumière, demeure centre de la lumière et de la chaleur qu'il envoie. Ainsi le père ou le patriarche, qui engendre une postérité, demeure le centre de la vie sortie de lui.

Ainsi, ô Dieu, mon principe et mon créateur, vous demeurez, dans le sens le plus absolu de ce mot, le centre de cette vie dont vous êtes l'origine et la source; et avec votre grand serviteur Augustin, j'éprouve le besoin de m'écrier : « Seigneur, c'est pour vous que vous nous avez faits ; et notre cœur est inquiet, « c'est-à-dire agité, jusqu'à ce qu'il se repose « en vous. »

Ah! c'est ici surtout que m'apparaît la grande

et belle harmonie de la création entière; et je vois, je sens que là est l'harmonie spéciale de la vie humaine, créée pour graviter vers son centre divin. Dieu, en effet, centre nécessaire de tous les êtres et de tous les mondes sortis de ses mains, est, en particulier le centre attractif de tout ce qu'il a créé en moi-même. Oui, Dieu est centre de mon intelligence, faite pour se reposer dans le vrai; parce qu'il est la vérité. Dieu est centre de ma volonté; parce qu'il est le centre du bien que cherche ma volonté. Dieu est centre de mon cœur; parce qu'il est centre de cet amour qu'ambitionne mon cœur. Dieu est le centre de ma vie; parce qu'il est par excellence l'être vivant, centre de toute vie. Je suis un rayon; je cherche mon soleil. Je suis une étincelle; je cherche mon foyer. Je suis un ruisseau; je cherche mon océan. Loin de vous, ô mon Dieu, mon intelligence s'agite, mon cœur s'agite, ma volonté s'agite, ma vie entière s'agite; parce que vous seul, qui êtes l'auteur et le principe de tout mon être, vous en êtes, en même temps, le centre, où tout doit graviter, donc la fin où je dois tendre pour m'arrêter et me reposer en vous.

Ainsi, ô mon Dieu, tout ce qui est en vous et

de vous le proclame; vous êtes ma *Destinée* finale, vous êtes mon terme suprême. Pour le savoir, pour en avoir la pleine certitude, je n'ai pas besoin d'autre témoin que vous-même; car tout en vous me dit : Oui, moi-même je suis la fin que tu poursuis; je suis la destinée que tu cherches; parce que je suis à la fois, ton principe, ton maître et ton centre. Comme ton *principe*, je te ramène nécessairement à moi. Comme ton *maître*, je dois te rapporter à moi, Comme ton *centre*, je t'attire et jet'ordonne de graviter vers moi. Et à ce triple titre, c'est ma nature même qui l'exige, il faut que tout ce qui est en toi, tout ce qui est toi-même aboutisse à moi, comme à ton terme final et à ta destinée suprême.

Oui, ô mon Dieu, vous êtes ma Destinée: J'en crois à cet infallible témoignage qui sort pour moi des profondeurs de vous-même.

II

Ce témoignage, me fût-il défaut, j'en croirais encore au témoignage de tout *ce qui* est hors de moi, car tout ce qui m'environne dans cette création, dont je suis moi-même l'abrégé et la

condensation, me le crie de partout et du fond de tout : vous seul êtes ma fin, vous seul êtes ma *Destinée*.

Oui, tout ce qui est *hors* de moi, tout ce qui m'environne et me touche, rend le même témoignage : car la création tout entière n'atteste pas seulement l'existence de Dieu ; elle atteste aussi, et avec la même certitude, la destinée de l'homme. L'œuvre de Dieu créateur proclame par toutes ses voix la destinée de l'homme sa créature.

L'homme sur la terre, depuis la chute originelle, éprouve le besoin de s'attacher à la surface de cette terre, c'est-à-dire aux créatures qu'il y rencontre ; et un penchant redoutable le porte à leur demander de résoudre l'énigme de sa destinée. Il s'en va, errant à travers le monde, et demandant vainement à tous les êtres créés, ce qu'il ne peut trouver qu'en Dieu créateur. Il tente des expériences et encore des expériences, essayant d'appuyer sur quelqu'une de ces créatures cet immense besoin qu'il porte dans son âme, le besoin de savoir le terme où il doit aboutir, la fin où il doit s'arrêter, en un mot, la Destinée qu'il doit conquérir. Comme Augustin, cherchant à comprendre le mystère de sa vie, il se

met à la poursuite de l'inconnu ; il interroge et interroge encore toutes les créatures qu'il rencontre à toutes les étapes de sa route. — Est-ce à vous que je dois m'arrêter ? Est-ce vous dont la possession doit me dire le dernier mot et résoudre l'enigme de ma Destinée ? Et toutes, quoique d'une manière diverse, lui font la même réponse. — Non, votre Destinée ce n'est pas *nous*. Votre Destinée, c'est *Dieu* même ; car l'auteur de votre vie peut seul en être le consommateur.

C'est qu'en effet, si nous creusons jusqu'au fond l'idée de la Destinée, telle que nous l'avons définie au commencement ; si nous en examinons une à une toutes les conditions : toutes les créatures nous crient elles-mêmes, par toutes leurs impuissances, que Dieu seul répond à tout ce qu'elle exige, à l'idée que nous devons nous en faire, et que nous nous en faisons en réalité.

Et tout d'abord, l'idée de la *Destinée*, avous-nous dit, implique un *terme* où l'être vivant *s'arrête* ; un terme vraiment final, que l'on doit atteindre sans pouvoir désormais ni aspirer ni tendre *au delà*.

Si, en effet, à une étape de la route, je dois ou je puis encore aspirer et tendre au delà ;

alors, je ne suis pas véritablement arrivé; je n'ai pas atteint ma Destinée. Car ma Destinée, ma Destinée véritablement finale, c'est le point culminant où je devrai me dire : Ici je m'arrête. Je suis arrivé; plus *d'au delà*.

Eh bien! où est-elle la créature, si grande, si magnifique soit-elle, qui, à l'heure même où je la possède, puisse me dire : C'est assez; demeure ici; *au delà*, plus rien que tu puisses aspirer et atteindre? Quel corps ou quel esprit? Quelle étoile ou quel soleil? Quel homme ou quel ange? Quel chérubin ou quel séraphin pourra me dire : Par delà moi-même, c'est le néant, encore le néant : embrasse-moi, repose en moi. Je suis le terme de tout; je suis l'extrême frontière de l'être; je suis la *Destinée* finale? Où donc est-elle, la créature qui puisse tenir ce langage, surtout, faire ce qu'elle dit et réaliser ce qu'elle promet? Nulle part, nulle part vous dis-je.

O mon Dieu, cette parole, vous seul pouvez me la dire et faire ce qu'elle dit. Après vous, rien que je puisse aspirer. Par delà ce que vous êtes, rien que je puisse poursuivre. Vous êtes l'infini, l'infini en hauteur, en largeur et en profondeur. Vous êtes l'extrême frontière de

l'être; ou plutôt votre être lui-même n'a pas de frontière; car vous êtes l'immensité. Qui vous possède, ne peut plus avoir de raison d'aspirer et de tendre *au delà*; parce que qui vous possède n'a plus rien autre à posséder. Il doit dire : c'est assez, arrêtons-nous, nous sommes au terme ; notre fin est conquise; notre Destinée est consommée!

Oui, me dit le Seigneur, viens à moi; plonge-toi dans l'océan sans rivage de mon être. Même en y marchant de clarté en clarté, même en y voyant s'élever pour toi des astres toujours nouveaux et resplendir des beautés toujours nouvelles, tu ne sortiras pas de moi; tu ne cesseras pas d'être et de te reposer en moi. De quelque côté que tu regardes, tu te verras toujours vivant en Moi. De quelque manière qu tu te meuves, comme pour le poisson dans la mer, c'est l'eau, encore l'eau, toujours l'eau; ainsi pour ta vie plongée dans l'infini de l'Être, ce sera Moi, encore Moi, toujours Moi; Moi ta destinée suprême, Moi ton terme final.

Ce que je cherche et ce que je veux trouver dans ma Destinée, ce que sa notion même implique nécessairement, c'est *l'immuable* ou l'absence du changement.

Comme nous l'avons vu dans notre troisième entretien, ce que nous cherchons, à travers cette région de la variation et du changement, c'est *l'immuabilité*, non pas une immuabilité ou immobilité morte, mais une immuabilité vivante; une immuabilité qui loin d'exclure le mouvement et la vitalité, les complète, les élève à la plus haute puissance que comporte notre être arrivé à sa pleine consommation. Non, je ne puis accepter que ma vie, arrivée à la possession de sa Destinée suprême, c'est-à-dire à son point culminant, soit réduite à une fixité qui supprime tout mouvement, à une immobilité inerte, qui fait horreur à la vie, et que je ne rencontre partout que dans la mort.

Mais, cette vivante immobilité, cette stabilité active, où la trouver sur la terre? Hélas, plus je parcours la vaste sphère des êtres créés qui m'entourent et passent avec moi dans le temps; plus je creuse, de couche en couche, toutes ses profondeurs; plus je constate que partout se rencontrent, en présence l'une de l'autre, ces deux choses qui se touchent de toutes parts : d'un côté, la mutabilité dans la vie; de l'autre, l'immobilité dans la mort. Tout ce que j'y rencontre de vivant est changeant; et

tout ce que j'y rencontre d'immobile, n'est que la fixité dans la mort.

Où donc trouverai-je ce que je veux embrasser au sein de ma Destinée conquise, à savoir, l'immutabilité dans la pleine consommation de la vie?

O Dieu vivant, ô Dieu immuable, vous seul pouvez faire, de ce que je rêve au chemin de ma vie, la réalité de cette vie arrivée à son terme suprême. Vous êtes l'immuable, mais l'immuable vivant; et vous seul pouvez me communiquer, dans la possession de vous-même, quelque chose de cette immutabilité que j'appelle. En vous possédant, je vivrai de votre propre vie; et je sais que, dans cette divine vitalité, rien n'est soumis à cette inexorable loi du changement, qui atteint ici-bas les hommes et les choses. Ah! oui, ma raison elle-même me dit ce que ma foi m'affirme et ce que mon cœur aspire, à savoir que cette vie, achevée et consommée en vous, ne connaîtra plus rien des fragilités, des altérations et des décadences dont tous les vivants d'ici-bas m'offrent partout le spectacle attristant. Là, au terme de ma vie; loin de connaître la décadence et le dépérissement, je sais que, sans changer jamais, je

vivrai toujours davantage; mais cette vie, en grandissant et en se dilatant de plus en plus dans l'Infini de Dieu, ne cessera pas d'être elle-même.

Alors, ô mon Dieu, au sein de votre immutabilité vivante, se résoudra le problème ici-bas sans solution possible: le progrès dans la fixité, l'immobilité dans la vitalité. Et cette antinomie inexplicable dans la vie au chemin, deviendra l'harmonie ravissante de la vie au terme, ou de la vie consommée au sein de la Destinée.

Ce qu'exige encore l'idée de la Destinée, et ce que nous aspirons à trouver au terme de la vie consommée, nous l'avons dit, c'est la *plénitude*; c'est quelque chose qui puisse répondre à ce besoin d'Infini qui possède notre âme, et par là donner à toutes nos facultés une légitime et pleine satisfaction. Ah! c'est que si, là même, au sein de ma Destinée, je devais me sentir encore plus ou moins vide; s'il manquait à mes facultés quelque chose de ce qui doit les remplir: alors il resterait place au désir; alors, comme tout ce qui n'est pas satisfait, je demanderais autre chose. Et, ce terme, dont la possession ne me remplirait et ne me satisferait pas, ne serait plus ma Destinée; car, n'ayant pas atteint tout

ce que j'aspire, je me dirais : Ce n'est pas assez; encore plus, encore plus! plus loin, encore plus loin!

Mais, hélas, comme nous l'avons constaté, rien ici-bas n'est à la mesure de nos désirs. La gloire ne nous remplit pas; la richesse ne nous remplit pas; le plaisir ne nous remplit pas; la science elle-même ne nous remplit pas. Même après avoir joui de tout, c'est-à-dire après avoir jeté dans l'abîme de nos désirs tout ce que la création peut nous offrir, pour essayer de les satisfaire; l'abîme n'est pas comblé; et des mondes et encore des mondes y seraient jetés, qu'ils ne le rempliraient pas davantage.

Ah! je comprends; c'est que mon âme a la capacité de posséder Dieu; et, tout ce qui n'est pas Dieu ne la remplira jamais. « *Capacem Dei, quidquid Deus non est, non replebit* », s'écrie St Bernard; et cette parole du grand docteur, je l'entends retentir au plus profond de moi-même.

Oui, parce que mon âme, malgré ses étroites limites, a la capacité de posséder l'Infini; tout ce qui n'est pas l'Infini, c'est-à-dire vous-même, ô mon Dieu, ne la peut remplir. Et, parce que ma Destinée, pour être vraiment ma Destinée, ma Destinée finale, doit faire en moi la *plénitude*,

vous seul, ô Dieu, infini, immense, sans limites dans votre être, serez pour moi la Destinée que j'appelle par chacune de mes aspirations, et que je cherche par toutes mes ambitions. Car, je le vois, je le sens, j'en ai l'invincible certitude : quand vous vous serez donné à moi ; quand je vous posséderai tout entier ; le vide en moi ne pourra plus être. L'océan de votre être s'épanchera, pour les combler, dans toutes les profondeurs de mon être et dans tous les abîmes de mes désirs. La plénitude sera partout, le vide nulle part ; et dans le sentiment de cette plénitude consommée, je m'écrierai : En moi tout est comblé ; en moi tout est plein ; c'est la Destinée que j'appelais, la plénitude, et avec elle le repos dans la possession de l'Infini.

Ce que ma Destinée exige, et ce que j'appelle encore comme le terme suprême de mes désirs, c'est une union avec un autre être que moi-même ; union béatifique, qui me guérisse du mal profond de ma solitude, et de toutes les blessures que me fait la loi douloureuse de mes inévitables séparations. Non, une vie solitaire ne peut pas être le mot de ma Destinée. Sortir de ma solitude, en m'unissant à un autre, c'est le plus invincible besoin de ma vie.

Voilà pourquoi ce qui m'afflige, ce qui me désole surtout dans cette course du temps, c'est d'y marcher de séparation en séparation; c'est de voir un ami, puis un autre, puis un autre se retirer de moi, sans même laisser l'espoir d'un retour; c'est de sentir ma solitude se faire partout, même au milieu et surtout au milieu des multitudes. Oui, ce qui est le grand supplice de mon cœur, et ce qui me fait espérer et aspirer autre chose au terme final de ma Destinée, c'est d'être forcé de me dire : Au sein de ces foules qui m'entourent et qui passent et repassent devant moi, sans me donner même la consolation d'un regard, ni l'aumône d'un sourire, personne n'est avec moi; et parmi ces millions de créatures humaines, que je coudoie sans les connaître, dont je vois les agitations et dont j'entends les clameurs, pas un cœur qui m'aime et que moi même je puisse aimer !

Hélas ! telle est la grande douleur de cette vie; et, à mesure que nous vivons davantage, nous l'apprenons toujours mieux : être seul au monde, ce qui s'appelle *seul*, au sens le plus complet de ce mot, c'est-à-dire vivre sans union quelconque à un autre être que soi; et, alors même qu'on a

pu s'unir un jour à un être fragile, savoir que cette union d'aujourd'hui va faire place à la solitude de demain : Ah ! voilà bien ce qui est pour moi sur la terre le martyre du cœur, et ce qui du fond de cet exil, où je marche seul, me fait appeler dans la patrie une destinée, c'est-à-dire une vie où je ne serai plus seul, et où la joie de l'union chassera de moi, sans retour possible, la tristesse de ma solitude.

Et voilà, ô Dieu, ce qui, même à défaut de toute autre preuve, me démontre que non seulement pour moi cette Destinée existe, mais que vous êtes vous-même cette Destinée que j'invoque, et que je veux trouver au terme de ma vie tristement solitaire.

Oh ! oui, je le sais ; une fois uni à ce divin amour, pour moi la séparation ne pourra plus être. Donc ma solitude ne sera plus possible, parce que, repousser ou délaisser votre créature après l'avoir embrassée, vous ne le pouvez. Votre amour est fidèle ; votre amour est constant ; ce qu'il veut aujourd'hui, c'est ce qu'il voudra demain, après demain et toujours. Et, moi-même, je le sens, une fois uni à vous, je ne pourrai plus m'en séparer. Une fois dans vos bras, je ne pourrai m'en arracher ; et moi aussi,

comme l'épouse des Cantiques, je dirai : je le tiens, et je ne le quitterai pas : Il est à moi, et je suis à lui. L'union est faite, l'union rêvée du sein de mon exil, la voici consommée au sein de la patrie ; et c'est à jamais !

Ce que je conçois, enfin, comme l'idée complète de ma Destinée, et ce que ma vie aspire à y trouver, c'est ce que nous poursuivons toujours ici-bas, sans le rencontrer jamais, c'est le bonheur, dans l'absence de toute *souffrance* ; c'est-à-dire la paix, le repos de l'Être, qui jouit de tout et ne souffre de rien ; la joie, enfin, la joie parfaite, sans mélange de tristesse.

Comment comprendre, en effet, que la tristesse et la souffrance entrent, même pour la moindre part, dans ce que j'appelle ma Destinée ? Ah ! ma raison me dit, et tout en moi confirme le témoignage de ma raison : Non, je ne suis pas fait pour souffrir partout et toujours, même au terme final de ma Destinée. La souffrance peut être la loi de ma vie au chemin ; elle ne peut être la loi de ma vie au terme. Or, si à travers les ombres qui m'entourent, je ne puis voir tout à fait ce que sera cette destinée qui m'attend ; je vois clairement ce qu'elle ne sera pas, ce qu'elle ne peut pas être. Je sais que la

souffrance n'y aura pas sa place; que la tristesse n'y séjournera pas; que les soupirs n'y retentiront pas; que les larmes ne s'y verseront pas. Et, sans pouvoir ici pénétrer le mystère intime de cette Destinée, je l'entrevois, je la pressens, comme un ciel sans nuage, comme une cité de paix, à travers laquelle se répandra le fleuve de la joie et de la félicité consommée.

Mais, où sont les créatures inanimées ou vivantes, matérielles ou spirituelles, dont la possession puisse former pour moi ce ciel sans nuage, me donner cette paix sans orage, et répandre en moi cette joie, cette joie toute pure et sans mélange de tristesse?

Hélas! telle est, ici-bas, l'infirmité qui atteint toutes choses, et par contre-coup, moi-même avec toutes choses: Bien loin que la possession des créatures, même des meilleures, puisse nous donner le plaisir sans mélange de souffrance, et la joie sans mélange de tristesse: leur possession même nous laisse plus ou moins tristes, et souvent nous apporte un accroissement de souffrance.

Quelle que soit la raison mystérieuse de ce fait humain; le fait est absolument certain. Comme Salomon, nous sentons, même dans la jouissance

de tout, avec le vide la tristesse ou l'affliction de l'esprit.

Aussi, je comprends la vérité si bien exprimée par l'un de nos poètes, au sujet des jouissances et des plaisirs de la terre :

LÀ, jamais de pure allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs;
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs!

Et surtout, ce qui achève de montrer l'impuissance de toutes choses créées pour réaliser les conditions qu'exige la Destinée, c'est leur impossibilité de *durer* et de perpétuer le bonheur qu'un moment elles pourraient nous donner. Ah! c'est que, même au sein des plus grandes jouissances qu'il soit possible de trouver sur la terre, l'ombre de la fin qui approche, en se projetant sur leur festin, y gâte, si je puis le dire, la jouissance elle-même. Qui ne sait l'inquiétude et le trouble qu'apporte, même aux plus heureux d'ici-bas, la pensée de la fin qui va venir? Et que peut, pour nous donner le sentiment de la Destinée conquise, la possession d'un bonheur qu'on sait devoir bientôt finir, et dont la jouissance d'aujourd'hui ne peut jamais garantir tout à fait la jouissance de demain?

Qui ne peut apprendre chaque jour, par sa propre expérience, et par la leçon que les événements nous donnent, la vérité saisissante de ces autres paroles du même poète :

La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein,
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Mais, si rien sur cette terre, alors même que tout y paraît être pour le mieux, ne peut me donner ce que je dois trouver dans le mystère de ma Destinée, à savoir le bonheur sans souffrance aucune, la joie sans ombre de tristesse : qu'est-ce, si, à côté de ces jouissances, et même au sein de ces jouissances, la souffrance pour moi abonde et surabonde ? Qu'est-ce, lorsque le malheur tombant sur une vie orageuse et tourmentée, détruit et fait s'évanouir même ces jouissances fragiles et ces félicités menteuses, auxquelles on nous conviait à demander le dernier mot de la Destinée ?

Ah ! je le vois, je le sens, ô mon Dieu, toutes ces créatures elles-mêmes, si impuissantes à me satisfaire et si puissantes à me tourmenter, me disent toutes à la fois, comme chacune en particulier, que vous seul êtes ma fin, et que vous

posséder vous-même est ma vraie Destinée. Oui, toutes, et par les jouissances et par les souffrances qu'elles m'apportent, me crient de partout : Non, nous ne sommes pas ta fin : va plus loin et monte plus haut, *excelsior, excelsior* ! Ta Destinée, c'est ton Dieu, ton Dieu Créateur, ton Dieu Souverain Maître, ton Dieu centre, ton Dieu infini, ce Dieu qui seul par l'Infinité même de son être, peut te donner tout le bonheur que tu veux trouver, et le garantir contre la fragilité et la caducité que tu redoutes ; caducité redoutable en effet, qui porte jusqu'en tes jouissances du présent les inquiétudes de ton avenir ; Dieu, enfin, qui seul peut réaliser complètement ce que tu rêves d'embrasser au sein de ta Destinée, à savoir, la possession de tout bien dans l'absence de tout mal, et dans la cessation de toute anxiété et de toute souffrance, la plénitude et la perpétuité de la jouissance et du repos.

Tel est l'universel et l'irrécusable témoignage par lequel la voix de toutes les créatures répond au témoignage du Créateur, et proclame Dieu comme notre unique et suprême Destinée.

Toutes ces voix de la création ont ici dans l'âme humaine des échos profonds ; et en ce sens,

notre âme répond au témoignage des créatures, comme l'écho répond à la voix.

Mais, même en faisant abstraction de ce témoignage du dehors, nous avons le témoignage propre de notre âme elle-même, indépendant de celui des autres créatures. Et c'est ce troisième témoignage qu'il nous reste à faire entendre, en faveur de cette vérité : *Dieu seul est notre fin et notre Destinée.*

III

La voix pour moi la plus éloquente et la plus puissante, qui me crie : *Dieu est ta Destinée*, celle du moins que j'entends et que je comprends le mieux, ce n'est pas celle qui sort pour moi des profondeurs de Dieu ; ce n'est pas non plus celle qui sort du fond de la création universelle ; c'est celle qui retentit en moi, et atteste, partout ce qui vit et parle en moi, ma Destinée finale.

Un moment, je suppose que hors de Dieu et demoi il n'y a rien, et que moi seul, avec toutes mes puissances et toutes mes facultés, je suis toute la création, c'est-à-dire toute l'œuvre de Dieu agissant en dehors de lui-même : je n'en entendrai pas moins retentir au fond de tout

moi-même cette parole véridique, ce témoignage irrécusable : Dieu est ma fin dernière ; Dieu est ma Destinée. Car cette vérité, Dieu lui-même l'a écrite en caractères éclatants au fond de toutes mes facultés ; et c'est à cette lumière qui jaillit de lui sur moi et tombe de son visage pour s'imprimer dans mon âme, que cette vérité fondamentale, la plus fondamentale de toutes, se révèle à moi dans toute sa divine clarté.

Sur ce point, à la rigueur, je n'aurais pas besoin même d'interroger d'autres témoins que ma propre vie. Il me suffirait d'écouter attentivement toutes les voix qu'elle fait parler en moi, et que, bon gré, malgré, je ne puis pas ne pas entendre. Car, plus ces voix, qui me parlent au sanctuaire de mon âme, sont intimes et profondes ; plus, comme d'infailibles oracles, elles me disent : Dieu est ta fin.

C'est qu'en effet, plus je le creuse ce mystère de ma vie intime, plus j'écoute tout ce qui parle en moi ; plus j'entends sortir du fond de toutes mes facultés la réponse à cette première et dernière question de toute ma vie : *Où est ta fin ?* Écoutons-les donc parler ces voix intimes, révélatrices infailibles de notre Destinée.

Et d'abord, j'ai une *intelligence*, c'est-à-dire le

regard de mon âme ouvert à la vérité. La vérité c'est sa lumière, c'est son aliment, c'est sa vie elle-même.

Aussi, comme elle est ambitieuse de la vérité, altérée de la vérité! Comme elle la cherche et la poursuit de toutes manières et dans toutes les sphères de l'être, où son regard peut atteindre. Qui dira jamais jusqu'où va, dans une grande âme et une vaste intelligence, ce besoin, ce désir, cette faim et cette soif de la vérité?

Et, remarquez-le bien, ce qu'appelle, ce que cherche cette intelligence affamée et altérée de la vérité, ce n'est pas une parcelle, un fragment du vrai; c'est le vrai tout entier. Ce qu'il faut, pour satisfaire son ambition de voir, de connaître, de savoir, ce n'est pas seulement un rayon ou quelques rayons; c'est le foyer total de la lumière ou de la vérité.

Mais, hélas! sur cette terre, où je marche dans l'ombre encore plus que dans la lumière, dans cette région plus crépusculaire que radieuse, qu'est-ce que je vois, d'une vue claire et tout à fait lumineuse? A peine quelques rayons détachés du grand foyer. Je vois des lueurs plutôt que des clartés, des ombres plutôt que des figures, des images vides plutôt que des réalités

saisissable. Et je souffre du *mal* de *l'intelligence*, c'est-à-dire, de l'indigence de la vérité. Je souffre de la nostalgie du pays de la lumière. Mon intelligence est comme une exilée qui cherche sa patrie, cette grande et resplendissante patrie, où luit toujours et dans son plein le soleil de la vérité totale. Et du fond de mon indigence de la lumière et du vrai, je me dis : un jour, je la verrai cette vérité, que je poursuis toujours sans la rencontrer jamais : un jour, je vous verrai vous-même, ô mon Dieu, vous la vérité pleine; et, quand je vous aurai vu, ma pensée sera rassasiée, *Satiabor cum apparuerit gloria tua*; et mon intelligence ravie s'écriera dans son ravissement : « J'ai trouvé ma Destinée. »

J'ai un *cœur*, et dans ce cœur je porte, comme tout cœur humain, cet immense et inapaisable besoin de trouver au terme final ce qu'il cherche partout et toujours, ce qui est surtout sa grande aspiration, un *amour*. Notre cœur aime, comme notre poitrine respire; et sa respiration à lui, c'est d'aimer et d'être aimé. Mais, l'amour que ce cœur appelle par son aspiration la plus profonde, ce n'est pas un amour quelconque, mais un amour parfait, un amour plein, un amour sans limite, en un mot, l'Infini dans l'a-

mour. Car, ce qui fait la tristesse, pour ne pas dire le désespoir de notre amour, c'est de sentir partout et en tout la limite dans ce que nous aimons.

Donc, ce que nous cherchons, ce que nous voulons, pour étancher cette soif de notre cœur, ah! ce n'est pas seulement une goutte, ou quelques gouttes d'amour; c'est plus qu'un fleuve encore, c'est un océan d'amour. Non, jamais ce cœur ne sera content, jusqu'à ce qu'il se sente plongé, comme le poisson dans la mer, dans les profondeurs de cet océan de l'amour, seul vraiment béatifique, c'est-à-dire de l'amour infini, ou de l'Infini dans l'amour.

Mais, hélas, sur cette terre, qu'est-ce que l'amour qu'on me donne pour apaiser cet immense besoin d'aimer? Quoi? Une miette, qui n'a d'autre effet que de me mieux faire sentir ma faim? Une goutte, une goutte même souvent amère, qui ne peut aboutir qu'à me faire mieux sentir ma soif?

Pour ce cœur si affamé et si altéré d'amour, grand Dieu, quelle situation! Si je n'aime et si je ne suis aimé, je crois sentir tomber sur mon cœur vivant le froid de la mort. Si j'aime, je crains que le désordre n'entre dans mon amour lui-même; et

l'ombre du mal se projette sur ma joie pour la changer en tristesse.

Ah! telle ne peut être ma destinée finale! Mon cœur me le dit par ses tristesses comme par ses joies; par ses abattements comme par ses ravissements : j'arriverai à l'amour parfait, à l'amour sans limite et sans tache : Oui, un jour, ô Dieu, je vous aimerai de toute ma puissance d'aimer. Et ce cri de ma pleine béatitude sortira de mon cœur rassasié : Merci, mon Dieu, merci ! En vous embrassant, j'ai trouvé ma vraie Destinée, *l'Infini dans l'amour!*

J'ai une *imagination* aussi; et pareille, surtout, je cherche l'idéal de la beauté. Oui, comme mon intelligence cherche l'Infini dans le vrai, et comme mon cœur cherche l'Infini dans l'amour; mon imagination appelle l'Infini de la beauté, ou l'infiniment beau.

Ici-bas, même à travers l'ombre des réalités terrestres, j'entrevois la souveraine beauté, assez pour me la faire désirer davantage, mais trop peu pour en jouir assez. Hélas! j'ai beau regarder et regarder encore le ciel de la beauté idéale; mille nuages, plus ou moins, me la dérobent; et volontiers je lui dirais le mot de l'époux des Cantiques : O beauté, beauté divine,

montrez-moi votre visage, « *ostende mihi faciem.* »

Mais vainement je la cherche partout ici-bas ; je n'en saisis, tout ou plus, que de pâles reflets. Puis-je croire que cette lointaine apparition de la beauté idéale n'est qu'une chimère qui doit me tromper, un fantôme qui doit se dérober toujours ? Et suis-je appelé, comme à ma vraie Destinée, à poursuivre sans cesse cette beauté qui doit me fuir éternellement ?

Oh ! non ; j'en suis certain ; ce rêve d'exilé est un pressentiment de la patrie. Là, dans cette patrie de la lumière, dont elle est comme le soleil, cette beauté m'apparaîtra. Comment ? Je l'ignore. Je ne puis savoir ici-bas le mystère de cette vision ; mais je sais qu'elle m'apparaîtra ; et l'apparition de cette beauté, dont une image déjà se reflète en moi-même, ce sera, le paradis de mon imagination satisfaite ; ce sera le complément de ses visions incomplètes de la terre ; ce sera la concentration béatifique de toutes les images et de tous les rayons épars qui l'auront attirée, à travers l'ombre de cette vie, jusqu'à la contemplation de la beauté substantielle !

Et cette vision qui m'attend au terme de ma vie voyageuse, ce sera pour mon imagination

un ravissement, dont les ravissements du génie des artistes ne nous donnent ici-bas qu'une faible idée

J'ai une *volonte*, une volonté libre; et par elle je veux le bien, rien que le bien : le bien est l'objectif propre de mon vouloir. Cela est si vrai, que l'homme n'embrasse le mal lui-même qu'en lui prêtant le vêtement du bien. Interrogez, sur ce point, le plus grand prévaricateur, le plus forcené sectateur du mal; lui-même, s'il est sincère, vous en fera l'aveu. Oui, vous dira-t-il, alors que trompé par les apparences, séduit par la fascination des choses, attiré par le mirage des passions, je cours après le mal; alors même, c'est encore le bien que je poursuis; et jusque dans les embrassements du mal, c'est encore le bien que je crois embrasser.

Mais ici encore, chacun de nous peut dire : Ce bien que je poursuis toujours, même en m'éloignant de lui, ce n'est pas non plus un bien *quelconque*, une fraction du bien : non, ce que je veux, c'est le bien tout entier, le bien suprême, le souverain bien, le bien dans toute sa pureté, et sans aucun mélange de mal. Ah! je le sens, je ne serai jamais satisfait, jamais en possession de ma vraie Destinée, tant que je ne me sentirai

pas dans la pacifique et béatifique possession de ce bien complet que je rêve et que j'appelle.

Hélas! et voici que, sur cette terre, je ne rencontre que le bien divisé, dispersé, partagé, fragmentaire; et, dans le fond même de ce bien *tel quel*, plus ou moins je sens passer comme un souffle du mal. Ah! je le sens, Dieu seul est ce bien, ce bien total que je veux embrasser. Et, quand je l'embrasserai; alors seulement je pourrai dire encore une fois: J'ai trouvé ma fin; j'ai conquis ma Destinée. Car j'ai trouvé en vous, ô mon Dieu, la plénitude de ce *bien* que j'ai cherché dans le temps, et dont je n'avais saisi que des fragments et embrassé que les fantômes.

J'ai un *corps* aussi, et dans ce corps des sens, et, dans ce corps et dans ces sens, je porte un immense besoin, une passion ardente de *jouir*. Du fond même de ce corps et de ces sens, une voix semble sortir, et cette voix dit: « Des plaisirs et encore des plaisirs; des voluptés et encore des voluptés! Apporte, apporte; *affer, affer!* » Et, par une aberration dont ils sont eux-mêmes les victimes, combien, qui retournent sur ce corps limité, avec l'Infini de leurs désirs un besoin de *jouir*, qui ne connaît pas de limites;

combien qui en demandant à ce corps ce qu'il ne peut leur donner, prétendent rassasier par la vile pâture qu'ils lui jettent, cette faim de l'Infini, qui est le fond même de notre être !

Mais, hélas ! que peut, pour m'assouvir et me donner le sens de la Destinée finale, cette étroite et basse région de mon être, que j'appelle mon corps, ma chair et mes sens ? Que peut, surtout, pour me donner tout ce que mon âme appelle, la volupté, cette reine souveraine de l'empire des sens ? Ce qu'elle peut ? Hélas, depuis six mille ans, l'expérience s'en fait tous les jours davantage : elle creuse dans la vie des abîmes de désirs qu'elle est impuissante à combler. Et, quand j'aurai touché le fond de tout ce qu'elle jette à ma passion de jouir, qu'y trouverai-je, grand Dieu ? Nous l'avons dit, et il faut le redire : quelques gouttes amères, pour combler des abîmes, que seul pourrait remplir un océan de joie.

O Dieu ! mes sens eux-mêmes, et jusqu'aux fibres les plus intimes de mon corps, prennent une voix pour vous dire : Vous seul pouvez être ma fin et ma Destinée ; parce que vous seul pouvez me plonger au torrent des voluptés infinies, et au fleuve des plaisirs sans souillures et sans remords.

Enfin, au fond de toutes ces facultés, qui appellent Dieu comme ma fin et ma Destinée dernière, tous nous portons un instinct et un besoin commun à toutes, à savoir l'instinct, de *l'ordre*, le besoin de l'harmonie; et, au sein de cet ordre et de cette harmonie, nous rêvons de trouver cette tranquillité sans trouble, qui nous apparaît comme le caractère essentiel de la Destinée et de la béatitude finale.

Tout en nous, en effet, même du fond des désordres que nous portons en nous, et des orages qu'ils soulèvent au plus intime de notre être, nous appelons au terme de la vie, la paix et la tranquillité; et nous nous en allons, redissant, même à travers les tempêtes qui passent et grondent sur nos têtes: « La paix, la paix; *pax, pax.* » Oui, cette paix, et, comme dit Saint Augustin, cette tranquillité dans l'ordre, *tranquillitas ordinis*, nous la voulons au sein de notre Destinée suprême. Et parce que nous en avons la perception évidente, l'aspiration nécessaire et l'infaillible instinct; tout nous dit que cette tranquillité dans l'ordre doit exister. Et parce que cette tranquillité pleine dans un ordre complet se dérobe à nous de toutes parts, et que rien, dans le *créé*, ne nous la peut assurer; ah! j'en

crois à toutes mes facultés; j'en crois à ma vie tout entière; vous seul, ô Dieu créateur et rémunérateur, vous seul êtes ma Destinée; parce que vous seul, centre vivant de tout ordre et de toute harmonie, vous me garantissez ce que je veux trouver au terme final de ma vie, la *paix* jou la *tranquillité dans l'ordre*.

Voilà, Messieurs, même en dehors et abstraction faite de tout autre, l'irrécusable et l'invincible témoignage que notre âme, fût-elle seule dans la création, rendrait encore à cette vérité : *La Destinée en Dieu*. Ce témoignage, absolument propre, à l'âme humaine, démontre par lui-même cette vérité décisive; il corrobore, en le confirmant le témoignage du créateur et de la création tout entière.

Déjà notre âme, considérée dans ses rapports avec les créatures, rendait elle-même avec toutes les créatures l'universel témoignage de la création, en constatant l'impuissance de tout le créé, à réaliser ce qu'elle appelle et poursuit comme la Destinée finale. Mais ici, c'est notre âme, notre âme seule qui, en face de son Créateur, tire elle-même du fond d'elle-même la preuve, disons mieux, la démonstration que Dieu seul peut être sa Destinée; parce qu'il a jeté

sur elle et sur toutes ses facultés, avec le reflet de son infinité, ce prodigieux et inapaisable besoin d'*Infini*, que lui seul peut satisfaire, et satisfera, en effet, au terme suprême de notre vie, par la possession complète de lui-même : possession mystérieuse et ineffable, dont je ne fais qu'entrevoir le mystère à travers les ombres de ma foi, et pressentir le bonheur à travers les tressaillements de mon espérance; mais dont la réalité est pour moi si certaine, si manifeste, si évidente, que, si cette vision, ce pressentiment, cette conviction pouvaient me tromper; je renoncerais à toute certitude, pour me précipiter, avec toutes mes convictions perdues et toutes mes croyances anéanties, dans l'abîme d'un scepticisme universel.

Mais quoi? Me précipiter dans le scepticisme? Mais quoi? renoncer à toute conviction? Oh! non jamais. Bon gré, malgré, je suis condamné à l'affirmation; je suis rivé à la certitude par l'indestructible témoignage de mon âme elle-même, et notamment à l'affirmation et à la certitude de ma Destinée et de ma Destinée en vous, ô mon Dieu! Et fallût-il même, par hypothèse, hésiter sur tout le reste; ah! je sens que sur ce point, je n'hésiterai jamais; parce que, ô Dieu créateur

et auteur de mon être et de tout ce qui est dans mon être, je sens que, sans vous mentir à vous même, et sans faire de toute ma vie une contradiction amère et une ironie cruelle, vous n'avez pu créer dans toutes mes facultés un tel besoin de vous, c'est-à-dire une telle passion de voir en vous la vérité infinie, d'admirer en vous la beauté infinie, d'embrasser en vous le bien infini, d'aimer en vous l'amour infini, de jouir en vous d'un plaisir et d'une joie infinie, bref, de trouver en vous le repos sans trouble, au sein d'un ordre et d'une harmonie infinie. Non, j'en jure, par votre Sagesse et par votre amour, vous n'avez pu créer au centre de tout moi-même un tel besoin, une telle faim et une telle soif de vous, si vous ne vouliez vous donner vous-même à moi, comme ma destinée finale et ma félicité suprême.

Donc, j'en crois à l'invincible témoignage de mon âme : oui, ma destinée finale, oui ma félicité suprême, ô mon Dieu, ce sera vous, encore vous, et toujours vous.

CONCLUSION.

Tels sont, Messieurs, les trois inébranlables fondements sur lesquels repose la vérité qui fait

le fond de ce discours : *Dieu est la Destinée.*

Cette vérité qui porte le monde tout entier, Dieu créateur, les êtres créés, et en particulier l'âme humaine, l'attestent ensemble : oui, *Dieu, la création, l'âme,* me disent d'une voix unanime : *Dieu seul est la Destinée.*

Dieu, d'abord, Dieu *principe* et *auteur*; et, comme tel, devant ramener à lui l'homme créé pour *Lui.* Dieu *propriétaire* et *Maître,* et à ce titre, devant user de l'homme comme de sa propriété, c'est-à-dire pour *Lui.* Dieu *Centre*; et, comme tel, devant attirer et faire graviter vers lui l'homme créé pour se reposer en lui.

De ce triple chef Dieu me dit : Je suis la fin dernière; et ta Destinée c'est moi-même.

Le *Monde,* c'est-à-dire l'ensemble de la création, répond au témoignage de Dieu. Toutes les créatures, en effet, par l'infirmité qui les atteint, par les souffrances qu'elles nous causent, par les tristesses qu'elles nous laissent, nous disent d'une voix unanime : Non, nous ne sommes pas ta fin. Dieu seul qui t'a créé, peut être, au terme final de ta vie, la Destinée que tu poursuis au chemin de ta vie.

Mon *âme,* enfin, mon âme surtout, rend ici le témoignage pour moi le plus intelligible et le

plus démonstratif. Mon âme, c'est-à-dire moi-même, témoin vivant de ma Destinée; moi-même par mon intelligence cherchant l'Infini de la vérité, par ma volonté poursuivant l'Infini dans le bien, par mon cœur aspirant l'Infini dans l'amour, par mon imagination rêvant l'Infini de la beauté, par mes sens eux-mêmes appelant l'Infini de la jouissance; par toutes mes puissances, enfin, invoquant l'infini dans l'ordre dans l'harmonie, dans la paix, c'est-à-dire l'Infini dans le bonheur lui-même. Oui, cette âme si affamée et si altérée d'Infini, me crie par toutes ses voix les plus intimes et pour moi les plus retentissantes : Ta Destinée, ta Destinée suprême c'est l'imperturbable repos qui t'attend, dans l'inadmissible possession de l'Infini, c'est-à-dire de Dieu lui-même.

Et maintenant, je le demande : de ces trois fondements sur lesquels repose la certitude de notre Destinée en Dieu, lequel, pensez-vous, peut être ébranlé? Aucun, aucun, vous dis-je.

Et la vérité que proclament ces trois grands témoignages, qui pourra la contester? Personne.

Non, personne, sans mentir à Dieu, au monde et à lui-même, ne peut contester ce témoignage trois fois incontestable et trois fois démonstratif.

CONCLUSION FINALE.

Donc, et c'est ici notre conclusion finale. Allons à Dieu, encore à Dieu, toujours à Dieu. Oui, voyageurs que nous sommes tous, en route pour conquérir notre *Destinée* suprême, allons à Dieu, de toutes nos forces et de toutes les manières. Allons à Dieu par toutes nos pensées. Allons à Dieu par tous nos mouvements et par toutes nos aspirations ; allons à Dieu par tous nos amours et toutes nos affections. Allons à Dieu par toutes nos facultés et par toutes nos actions. Allons à Dieu dans nos malheurs et dans nos prospérités. Allons à Dieu dans nos tristesses, et dans nos joies. Allons à Dieu dans nos défaites et dans nos triomphes. Allons à Dieu, enfin, par notre vie tout entière.

Que doit faire, en effet, cette vie, avec toutes les fibres qui vibrent et toutes les voix qui chantent en elle, si ce n'est, ô mon Dieu, de vous glorifier au chemin que nous parcourons, pour jouir au terme final, où vous nous attendez, de votre gloire et de votre félicité ? Eh ! que pouvons-nous faire et vouloir sur la terre, ô mon Dieu,

si ce n'est de tendre vers ce ciel, qui est en vous et que vous êtes vous-même?

Au ciel, qu'y aura-t-il pour moi, si ce n'est vous? *Quid mihi est in cælo* (PSAL. LXII. 25). Mon ciel, c'est là où vous êtes, *ubi tu, ibi cælum*. Et, sans vous, loin de vous, qu'y-a-t-il pour moi, et que puis-je vouloir sur cette terre? *Et a te, quid volui super terram?* sur cette terre qui, de tous côtés, fuit et se dérobe; sur cette terre, où tout m'agite aujourd'hui et m'agitiera encore demain, *agitatione agitabitur terra*; sur cette terre, où tout plus ou moins me blesse, me tourmente et m'afflige; sur cette terre, où pour moi la souffrance ne finit jamais que pour recommencer toujours; sur cette terre, où tout, au dehors et au dedans, me crie en me secouant de sa surface, comme on secoue la poussière d'un vêtement. « *Surgite et ite, non habetis hic requiem.* » Levez-vous, et allez; cherchez autre chose que « moi-même, votre repos n'est pas ici; *non habetis hic requiem.* »

Que puis-je faire, enfin, sur cette terre où rien ne me fixe, rien ne me remplit, rien ne me repose, si ce n'est de m'élancer vers vous, ô Dieu, en qui je sais que je trouverai tout ce que cette terre me refuse?

Oh ! qui me donnera des ailes, des ailes ardentes comme le feu, rapides comme celles de l'aigle ? Alors je m'envolerai, et je me reposerai, *Volabo et requiescam*. Oui, sur votre cœur et dans vos bras je me reposerai, sans craindre ni trouble, ni agitation, ni souffrance quelconque ; et, dans la béatifique extase de tout mon être en possession de vous, je dirai, ou plutôt je chanterai, comme l'hymne triomphal de ma Destinée conquise, c'est-à-dire de ma vie achevée et de ma félicité consommée, ces paroles de votre grand serviteur Augustin :

« O mon Dieu, c'est pour vous que vous
« nous avez faits, « *fecisti nos ad te, Domine* » : et
« notre cœur est inquiet, jusqu'à ce qu'il se
« repose en vous, *donec requiescat in te*, en
« vous, ma fin dernière ; en vous ma Destinée
« suprême, en vous, mon unique et suprême
« félicité (1). »

Amen.

(1) Paraîtra prochainement : **L'Éternité dans la Destinée**, pour faire suite au présent volume.

(Note de l'Éditeur.)

TABLE DES MATIÈRES

I

LA DESTINÉE DEVANT LA VIE HUMAINE.

La pensée et la recherche de la Destinée finale c'est dans une vie humaine : la *vérité*, la *sagesse*, l'*ordre*, l'*élévation*, la *force*, la *liberté* et la *vraie félicité*; tandis que l'oubli ou l'éloignement volontaire de la Destinée c'est, dans la vie humaine, le faux, le désordre, la folie, l'abaissement, la faiblesse, l'esclavage et le malheur. Donc, importance souveraine de méditer et de chercher la Destinée ou la fin dernière 11

II

EXISTENCE ET CERTITUDE DE LA DESTINÉE.

L'existence de la Destinée finale se démontre par le témoignage divin et par le témoignage humain, c'est-à-dire par tout ce qui est dans *Dieu* et par tout ce qui est dans *l'homme*.

I. Tout ce qui est en *Dieu*, démontre une Destinée dans l'homme : Dieu-*Sagesse*, Dieu-*Providence*, Dieu-*amour*, Dieu-*justice*, Dieu-*Législateur*, Dieu-*créateur* se doit à lui-même de donner une Destinée à l'homme.

II. Tout ce qui est de l'homme démontre qu'il a reçu une Destinée de *Dieu*.

Tous les instincts et toutes les aspirations naturelles

de la vie humaine exigent pour l'homme une Destinée finale. Et la situation faite à l'homme par son créateur devant les autres créatures, ne l'exigent pas moins.

Donc, Dieu et l'homme disent ensemble : *Il y a une Destinée.* 59

III

LA DESTINÉE EST HORS LA TERRE ET LE TEMPS.

La Destinée doit être un *terme* suprême et sans *au dèle* possible.

Or dans cette vie, nous tendons toujours vers l'au delà. La Destinée implique l'*immuable*. Or, ici-bas, en *dehors* et au *dedans* de nous, partout, et en tout, c'est le changement, et toujours le changement.

La Destinée exige la *plénitude* : Or, tout sur la terre et dans le temps nous laisse *vides*.

La Destinée exige l'absolu dans le *repos*. Or, notre vie terrestre, c'est l'agitation, et encore l'agitation.

La Destinée, enfin exige la consommation dans la vie ; nous voulons vivre, et vivre toujours davantage.

Or, le théâtre de ce monde terrestre ne nous montre [partout que le spectacle de la mort. . .

Donc, la Destinée est hors de la terre et du temps. 113

IV

LA VIE POUR NOUS DANS LE TEMPS N'EST QU'UN VOYAGE
VERS LA DESTINÉE

Cette vérité : la vie est un voyage, est attestée par le

témoignage universel de l'humanité, et par le témoignage de notre propre vie.

I. L'humanité *universelle* se sent voyageuse sur la terre, et elle l'atteste de toutes les manières; par son indomptable *foi* à une vie d'outre-tombe; par les invincibles *aspirations* de son cœur, par sa parole, fidèle expression de sa foi et de ses aspirations; par son *action* en général, et par son action *religieuse* en particulier; la Religion bornée à la terre et au temps n'ayant plus de sens et n'étant plus la Religion.

II. Chaque homme, en particulier, par l'expérience même de sa propre vie, et par le rapprochement de ses réalités avec les incidents du voyage, se sent et se proclame voyageur.

Sa vie, en effet, comme celle du voyageur, c'est la perpétuité du déplacement, la perpétuité de la *séparation*, la perpétuité de l'*exil*, la perpétuité de l'*agitation*, et la perpétuité de la *mort*.

Donc, l'homme est bien sur la terre ce que l'Eglise le nomme : *homo viator*, l'homme voyageur, l'homme en route pour arriver à sa Destinée 177

V

CONSÉQUENCES DU VOYAGE DE LA VIE.

Il y a dans l'intelligence de cette vérité, si simple, une prodigieuse puissance de transformation.

I. Elle transforme nos *pensées*; car elle en fait tomber toutes nos *illusions*, que nous nous faisons sur toutes choses, quand nous la perdons de vue; comme le voyageur emporté par la vapeur se tromperait sur la réalité, le mouvement, et la valeur de tout, s'il venait à oublier qu'il est en voyage.

II. Cette pensée : *Je suis voyageur*, transforme le *cœur*, et en brise tous les attachements illégitimes, c'est-à-dire tous ceux qui arrêtent au chemin, et empêchent de marcher vers le terme.

Mille séductions dans la vie conspirent à arrêter l'homme dans sa marche vers la Destinée.

Tableau abrégé de ces séductions, leurs dangers.

Or, ce qui donne surtout à l'homme la force de vaincre toutes ces séductions, c'est de se souvenir qu'il est voyageur, et que, comme tel, il doit poursuivre sa route et conquérir sa Destinée.

III. Cette pensée . *Je suis voyageur*, transforme avec la volonté, l'*action*, et redresse tous les *désordres* de la vie.

Elle redresse le désordre de la vie qui ne fait pas le *bien*, c'est-à-dire le désordre de la vie inutile et inféconde.....

Elle redresse le désordre de la vie qui fait le *mal*, c'est-à-dire de la vie prévaricatrice.

Ainsi, cette pensée : la vie n'est qu'un voyage, transforme la *pensée*, le *cœur* et l'*action*; c'est-à-dire toute la vie. 227

VI

DIEU SEUL EST LA DESTINÉE DE L'HOMME

Dieu, le *Monde*, l'*Âme*, rendent à cette vérité un même et infaillible témoignage.

I. Dieu est notre Principe, notre Maître, notre Centre; et, sous ce triple rapport, il se pose devant nous comme notre Destinée finale.

Comme notre principe, il nous rattache nécessairement à Lui.

Comme notre Maître et notre propriétaire, il doit user de nous pour Lui.

Comme notre Centre, il veut que nous gravitions vers Lui, et il nous attire vers Lui.

II. Le *monde* créé, par toutes ses limites et toutes ses impuissances, est en contradiction universelle avec toutes les exigences de notre Destinée. Tout y exclut le *par delà*, et tout nous y borne au temps. Tout y exclut le permanent et l'*immuable*. Tout y exclut la plénitude; tout y exclut le *repos*. Tout y exclut la joie sans tristesse, c'est-à-dire le bonheur

Par là, ce monde terrestre proclame lui-même, que Dieu seul peut être, et est notre Destinée.

III. L'*âme*, enfin, par toutes ses facultés, atteste que Dieu seul est sa Destinée. Par son Intelligence, elle cherche l'infini du *vrai*. Par son Imagination, elle cherche l'infini du *beau*. Par sa volonté, elle cherche l'infini du *bien*. Par son Cœur, elle cherche l'infini

de l'*amour*. Par ses sens même, elle appelle l'infini de la *jouissance*. Par toutes ses puissances, enfin, elle cherche l'Infini dans l'ordre et dans l'harmonie. Or, Dieu seul est tout cela ; et son Infinité sous tous ces rapports démontre qu'il est lui-même notre Destinée finale et notre suprême félicité (1). . . . 277

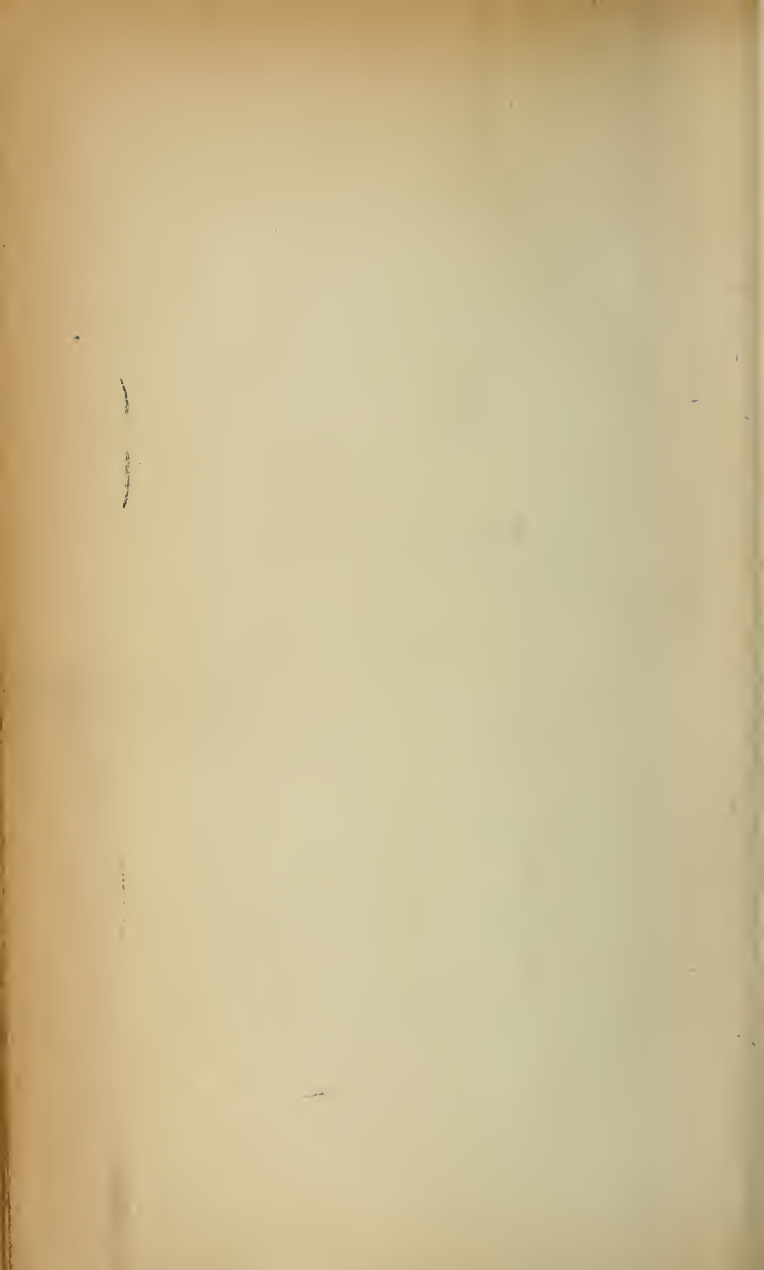
(1) Ce volume, comme ceux qui doivent suivre, ne contient que les discours proprement dits, prononcés dans les exercices de la Retraite.

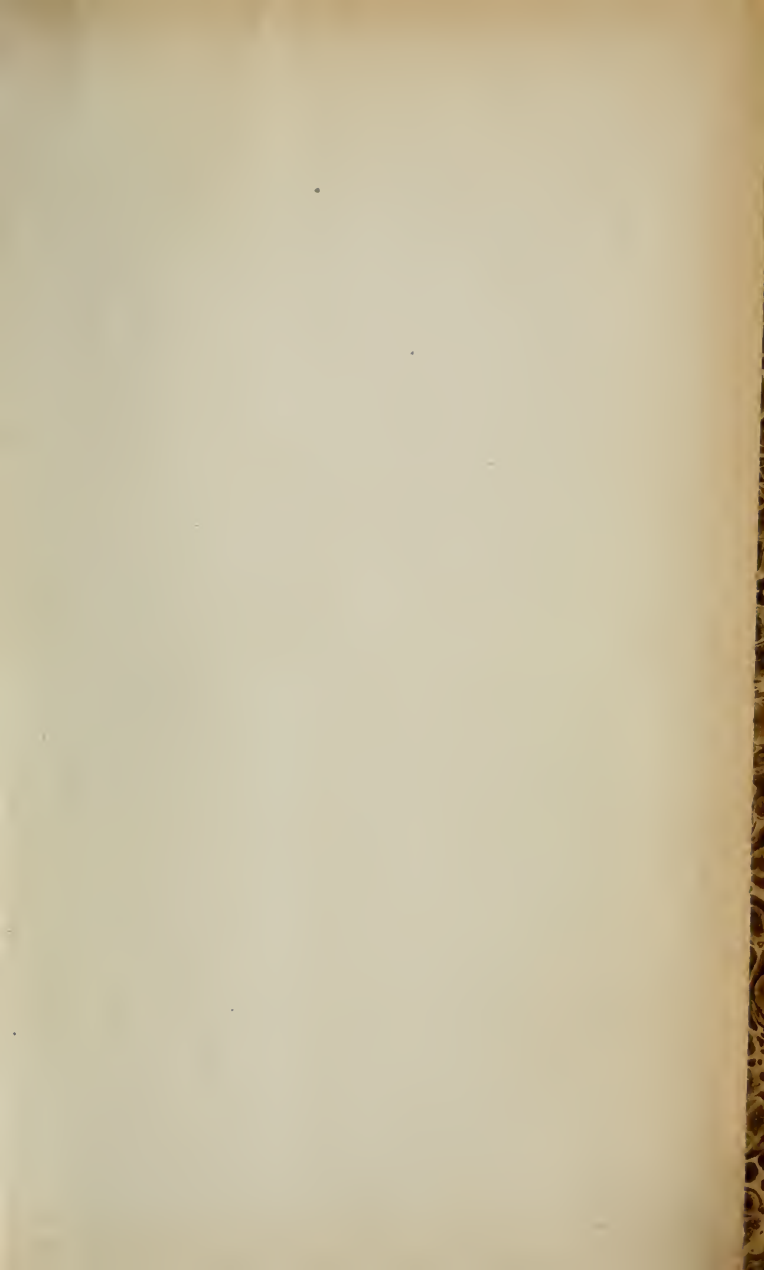
Le prédicateur ajoutait à ces discours des gloses, ou simples causeries, qui permettaient de toucher à tout ce qui peut déterminer la conversion des pécheurs, et encourager les auditeurs déjà convertis.

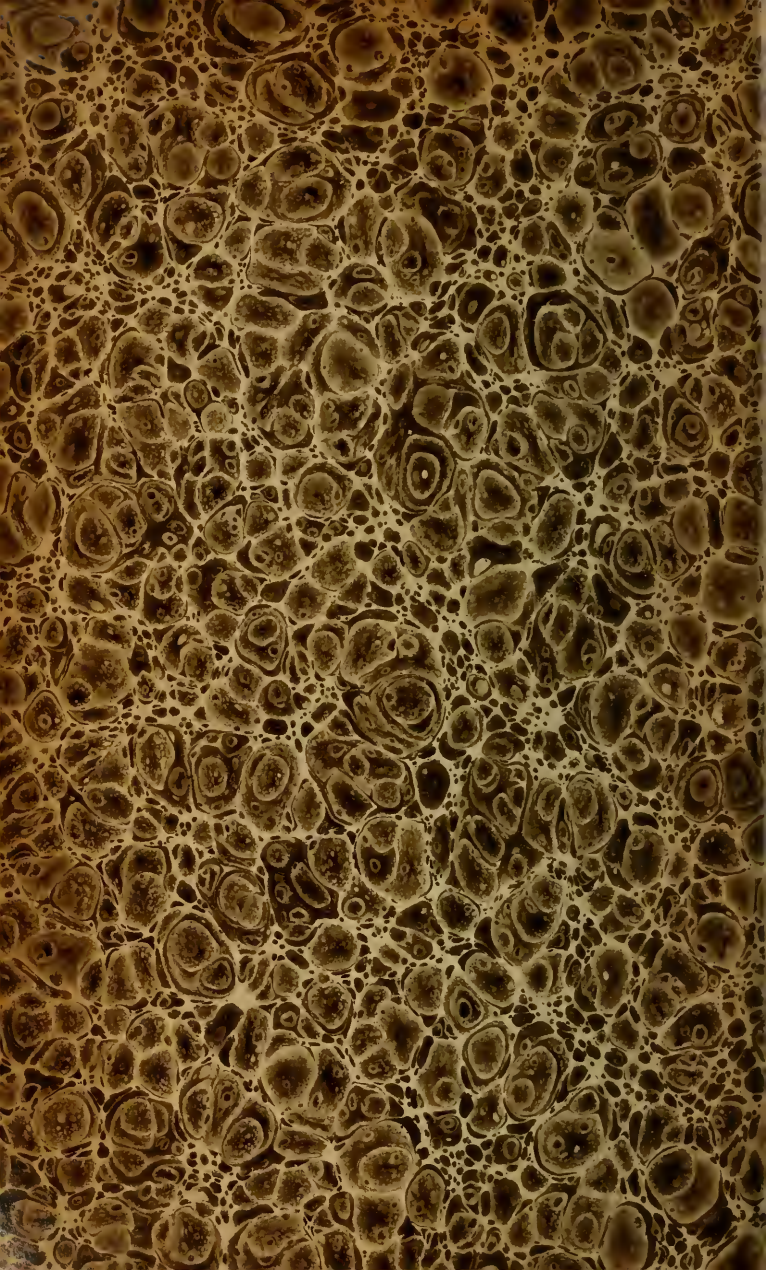
Ces gloses devant être pour le fond, chaque année, à peu près les mêmes, l'auteur n'a pas cru devoir les reproduire. Elles n'étaient d'ailleurs que de courtes improvisations ayant pour objet les détails ordinaires de la vie.

(Note de l'éditeur).









BL 256 .F42'1888 SMC
Felix, R. P.
La destinee, retraite de
Notre-Dame 47230920



